E. BENVENISTE

ORIGINES DE LA FORMATION DES NOMS EN INDO-EUROPÉEN

QUATRIÈME TIRAGE



LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
JEAN MAISONNEUVE SUCC.
11, RUE SAINT-SULPICE
PARIS (VIe)
1973

À mon cher maître

A. MEILLET

ORIGINES
DE LA FORMATION DES NOMS
EN INDO-EUROPÉEN

E. BENVENISTE

ORIGINES

DE LA

FORMATION DES NOMS

EN INDO-EUROPÉEN

QUATRIÈME TIRAGE



LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
JEAN MAISONNEUVE SUCC.
11, RUE SAINT-SULPICE
PARIS (VIe)
1973

PRÉFACE

L'objet essentiel de la grammaire comparée, depuis une soixantaine d'années, a été de poser des correspondances entre les langues indo-européennes, et d'expliquer, en partant de l'état que définissent ces correspondances, le développement des dialectes attestés. On met donc au compte de l'indo-européen tout ce qui semble hérité dans chacun des dialectes, avec la conviction, implicite ou avouée, qu'on ne saurait sans danger pousser la restitution au delà du prototype immédiat. Depuis le *Mémoire* de F. de Saussure, le problème de la structure des formes indo-européennes elles-mêmes a été presque complètement négligé. Il paraît communément reçu qu'on peut analyser l'évolution de l'indo-européen sans se soucier de ses origines, qu'on peut comprendre des résultats sans pousser jusqu'aux principes. De fait, on ne va guère au delà de la constatation. L'effort, considérable et méritoire, qui a été employé à la description des formes n'a été suivi d'aucune tentative sérieuse pour les interpréter. Là est sans doute la cause principale du malaise actuel de la grammaire comparée : si la recherche proprement comparative tend à s'éparpiller en travaux de plus en plus menus, c'est qu'elle a oublié les questions fondamentales ; et si bien des linguistes se détournent de la comparaison, c'est pour s'être laissés aller à croire que l'on n'avait plus de choix qu'entre le connu et l'inconnaissable.

La tâche la plus urgente est donc de restaurer la notion d'indo-européen, en l'arrachant à cette conception empirique et au fond négative : est indo-européen tout et cela seulement qui, postulé par la comparaison, ne résulte pas d'une innovation. Dans l'ouvrage dont voici le premier

volume, l'indo-européen sera considéré, non comme un répertoire de symboles immuables, mais comme une langue en devenir, offrant dans ses formes la même diversité d'origine et de date qu'une langue historique, et permettant à son tour, quoique restituée, une analyse génétique. On accédera plus facilement à cette préhistoire par le nom que par le verbe. C'est pourquoi nous partons du type nominal considéré comme le plus archaïque — le type hétéroclitique — pour atteindre, par une progression lente et parfois irrégulière, l'état que définit notre théorie de la racine. Les étapes de cette remontée sont marquées, au long des chapitres, par une série de problèmes entre lesquels existe ou se révèle une connexion et qui portent sur les parties les plus difficiles de la morphologie. A mesure qu'on avancera, on verra se modifier non seulement la position, mais la nature même des questions. Au chapitre I, par exemple, on traitera de la flexion en *r/n* comme d'une réalité indo-européenne; mais à l'avant-dernier chapitre, on essaiera de montrer que cette flexion n'apartenait pas à l'indo-européen proprement dit. Peut-être apparaîtra-t-il ainsi que la fixation d'une chronologie devra être la préoccupation dominante des comparatistes.

Dans la variété des problèmes que soulève une recherche ainsi conduite, il a fallu choisir. Nous avons visé avant tout à définir des structures, des alternances, l'appareil formel. Il importera d'envisager plus tard les fonctions des éléments en jeu et les tendances qui les gouvernent. Si incomplète et sommaire que soit la présente étude, on y discernera d'un bout à l'autre les mêmes principes appliqués à un objet qui, sous la diversité des apparences, reste essentiellement le même. Notre tentative est à juger d'ensemble et c'est comme un tout qu'elle pourrait éventuellement se justifier, s'il était permis d'invoquer à son bénéfice le principe de Hegel : « Das Wahre ist das Ganze. »

E. B.

CHAPITRE I

LE PROBLÈME DE L'ALTERNANCE *r/n*

On s'accorde à tenir le type nominal dit en *r/n* pour le vestige le plus archaïque de l'ancienne flexion indo-européenne. Sa singularité même, la rareté des formes qui l'attestent, le caractère élémentaire des notions qu'il traduit, l'éviction ou la normalisation auxquelles il a été soumis de bonne heure, autant de preuves que ce type est une survivance d'un système aboli et que, contrastant par son anomalie avec les formations courantes, il relève d'une structure plus ancienne.

Aussi, les chercheurs se sont-ils employés sans relâche à en démêler la préhistoire. Depuis que la grammaire comparée existe, une longue série de travaux[1] témoigne de la constance, sinon du bonheur, de ces efforts. On a bien senti que de la solution de ce problème dépendaient l'interprétation de plusieurs autres flexions nominales, le règlement de mainte difficulté dans les alternances ou dans la dérivation, et surtout la restitution du nom indo-européen sous un de ses aspects les plus anciens. Cependant, il faut bien constater que le problème demeure entier. Aucune des hypothèses proposées n'atteint seulement à la vraisemblance. On ne saurait même dire que les conditions préliminaires à une solution aient été préparées. Au sein de

1. On en trouvera une énumération assez complète chez Wackernagel-Debrunner, *Altind. Gramm.*, III, p. 310 sq. Plusieurs autres seront cités dans les chapitres qui suivent.

la morphologie nominale, la flexion hétéroclitique reste un corps étranger. On la décrit, on en signale çà et là les vestiges : on ne l'explique pas.

En pareille matière, expliquer signifie reconnaître à la fois la fonction distinctive de chacun des éléments en présence, les raisons pour lesquelles ces éléments se groupent ou s'opposent et les voies par où l'alternance s'établit. Dans cette définition est inscrite une méthode. Si tant d'essais ont échoué, c'est parce qu'on a installé le problème dans un cadre factice. On a voulu apprécier des survivances en fonction des types réguliers, c'est-à-dire soumettre des archaïsmes à la norme des époques postérieures. Il faut au contraire, rejetant les schèmes consacrés, décrire d'abord aussi largement et complètement que possible un état de choses qu'il s'agira de comprendre pour lui-même ; caractériser chaque morphème dans les diverses fonctions où il peut se reconnaître et par rapport au système où il joue ; puis, alors seulement, considérer en détail les modalités de l'alternance. Il faudra donc déborder très largement les limites apparentes de la question, pour replacer dans les conditions où elles ont dû naître les formes étudiées. Il en résultera des discussions nombreuses sur des points très différents, des références constantes d'une partie de l'exposé à l'autre, une progression quelque peu embarrassée. Mais il n'y a de solution qu'à ce prix. C'est par des approximations répétées qu'on remontera jusqu'au stade où les « anomalies » trouvent leur justification.

Pour abréger les discussions de détail et pour mettre au point quelques étymologies embarrassantes, on commencera par réunir, aussi nombreux que possible, les mots qui témoignent de leur appartenance au type flexionnel en *r/n* (*i/n*). On n'espère pas en donner une liste complète : un type aboli à peu près partout et qui a subi toutes sortes d'adaptations ne se prête pas, par définition, à une recension exhaustive. Avec le progrès de la

recherche, de nouveaux exemples apparaîtront. Mais la collecte dressée ici englobe un nombre de faits sensiblement supérieur au total de ceux que l'on utilise en général. Ils sont répartis ci-dessous selon leur formation. A chacun d'eux est attachée, brève ou détaillée, une remarque destinée à réunir autour du mot les formes qui en commandent l'interprétation, et éventuellement à signaler des opinions différentes. Nous reproduirons sans les commenter celles des étymologies qui ont acquis droit de cité dans les ouvrages de grammaire comparée. Nous avertissons expressément que l'énumération qui suit contient les exemples les plus immédiats. Beaucoup d'autres, moins apparents, et même des catégories entières telles que les neutres grecs en *-ϝαρ ou les formations en *-l-* seront signalés au cours des chapitres suivants. On sera obligé aussi de reprendre plus loin en détail tel exemple déjà donné ici, ce qui entraînera quelques répétitions inévitables.

Les exemples sont autant que possible rangés par formations (**i/n*, *r/n*, formes plus complexes). Il a semblé préférable de grouper en quelque mesure pour chaque langue les types les plus productifs. Mais dans une pareille énumération, un ordre systématique est impossible[1].

Le nom de la « pierre », avec ses multiples dérivés constitue une vaste famille que M. Reichelt (*IF.*, XXXII, p. 23 sq.) a ramenée correctement à un neutre **āk-* (**ōk-*) gén. **aknes* (**oknes*) ; cf. d'une part pers. *ās*, de l'autre skr. *áçnaḥ* gén. sg. Nous répartirons toutefois les dérivés dans un ordre différent. Le thème élargi par **-er-* dans skr. *áçri* « coin », *catur-açra-* « à quatre coins » ; gr. ἄκρος, lat. *acer*, umbr. *ukar* « mont », v.-irl. *ēr* « haut » ; — formation en **-en-* : skr. *açan- açn-*, av. *asan- asn-* « pierre », gr. ἄκων, ἀκόνη, got. *ahana* ; — formation en *-*l* : v. sl. *osla*, vha. *ahil* et (avec *-n-*) arm. *aseln*, gén.

1. Nous exprimons nos vifs remerciements à M. Vendryes qui a eu l'obligeance de lire plusieurs des chapitres qui suivent et de nous fournir diverses références à propos de faits celtiques.

aslan « aiguille » ; — en **-i* : gr. ἀκίς, lat. *aciēs*, v. sax. *eggja* « pointe » ; — en **-s* : gr. ἠκές . ὀξύ, got. *ahs* ; — en **-u* : lat. *acus*, gaul. *acaunum*. Puis avec le suffixe **-m-* de gr. ἀκμή, une formation en **-mer-* : skr. *açmará*, *açmarī-* « gravelle », v. norr. *hamarr* ; alternant avec **-men-* : skr. *açman-*, av. *asman-*, gr. ἄκμων, lit. *ašmuo akmuo*, v. sl. *kamy*.

Le nom du « chemin » a en indo-européen une complexité anomale de formes et de types dont on a donné plusieurs interprétations ; voir en dernier lieu Meillet, *Studies... Lanman*, p. 3 sq. et Wackernagel, *Altind. Gramm.*, III, p. 306 sq. avec la bibl. On peut dégager sommairement trois formations : 1° le type indo-iranien *pánthāḥ*, acc. *pánthām* av. *pantå, pantąm* avec le vocalisme de gr. πόντος ; 2° le type **pn̥thi* (ou **pn̥thə* Wackernagel), skr. instr. pl. *pathí-bhiḥ*, loc. *pathí-ṣu*, compos. *pathi-* ; v. perse *paθī-*, v. pr. *pintis*, avec vocalisme plein lat. *pōns*, v. sl. *pǫtĭ*. L'instr. pl. gāth. *padəbiš* montre une forme athématique en face de véd. *pathí-bhiḥ*, comme gāth. *azd-bīš* en face de véd. *asthí-bhiḥ* ; 3° le type en **-en-* plus récent qu'on peut dégager du thème skr. *pánthān-* (n. pl. *pánthānaḥ*) et av. *pantān-* ; nous expliquons ce dernier par une contamination de *panthāḥ* et de **pánthan-* ; de même que l'on a une flexion à longue : acc. sg. *ádhvānam* à côté de véd. *ádhvan-* « chemin », de même nous poserons, auprès de *panthānam*, un *panthan-* (cf. g. *paθman* n. « chemin ») ; de ce thème en **-en-* dériverait m. irl. *āitt, āıt* « lieu, place » que M. Pedersen, *Vergl. Gramm.* I, p. 161, explique par **pōthnī*.

skr. *ásthi*, gén. *asthnáh* n. « os » est un élargissement en **i/n-* du thème **ast-* établi en avestique par *asča* (ms. *asta*) = *ast-ča* et g. *azdəbīšča* (Y. LV, 1) = *azd-biš*, corrompu en *azdibīš* dans l'Avesta récent ; la flexion indienne a eu son pendant iranien à en juger par *asti-aojah-* « force des os » et *astən-tāt-* « *osséité > vitalité », skr. *asthanvánt* « pourvu d'os » ; hitt. *ḫaštāi-* « os; force de résistance » ; gr. ὀστέον (*ὀστέʝον), dor. ὀστίον. Sur les formes du

mot, cf. Meillet, *MSL.*, XXIII, p. 260. Les dérivés ὀστακός « homard, crustacé » et surtout ἀστράγαλος « osselet » indiquent un élargissement en gutturale **ostr̥-g-* parallèle à skr. *asr̥-g-* « sang », **pet-r̥-g* (plus loin, p. 28) etc. Lat. *oss* repose sur **osth-s* ; le plur. *ossua* est analogique de *artua*, et l'arménien *oskr* remonte sans doute à **ostwer* où l'on peut voir soit un élément **-er* allongeant un thème en *-w-*, soit une formation en **-wer* du type étudié p. 110. Rien ne recommande le rapprochement parfois suggéré avec ὀσφῦς.

En face de véd. *hā́rdi*, hitt. *kardi-*, arm. *sirt* (**kērdi-*), gr. καρδία, etc., le got. a *hairto*, gén. *hairtins* (**kēr̥d-en-*).

gr. ἄλφι « farine d'orge », gén. * ἄλφατος d'après ἀλίφατα· ἄλφιτα ἢ ἄλευρα Hés. Cf. Ehrlich, *KZ.*, XXXVIII, p. 55 ; Kieckers, *IF.*, XLI, p. 184 et P. Wahrmann, *Glotta*, XVII, 1929, p. 253. Formation pareille pour ἴσχι· ὀσφύς thématisé en ἰσχίον (aucune relation démontrable avec skr. *sákthi*) ; et *ἴκρι qui est sans doute le prototype de ἴκριον « mât » (cf. p. 73).

lit. *vágis* « cheville », vha. *wecki* « coin » : v. pr. *wagnis* « coutre », gr. ὄφνις « soc de charrue », cf. ὄφνις· ὕννις, ἄροτρον (moins clair pour le sens ὄφατα· δεσμοὶ ἀρότρων Ἀκαρνᾶνες Hés. cf. Meringer, *IF.*, XVII, p. 132), vha. *waganso* « soc ». Alternance *i/n* d'un dérivé de **wegʷh-* attesté peut-être dans v. pr. *vaj-* « crever (les yeux) », cf. Wackernagel, *KZ.*, LXI, p. 207. Lat. *uōmis* a une formation différente en **-s-mi-* de la même racine.

lat. *axis* « essieu », lit. *ašìs*, v. pr. *assis*, v. sl. *osĭ* ont un thème **aks-i-* alternant avec **aks-en-* dans vha. *ahsa*, gr. ἄξων. Le thème **aks-* postulé par gr. ἅμ-αξ-α, skr. *ákṣ-a-*, av. *aš-a-* est confirmé par lat. *āla* < **aks-lā*.

Le thème **aus-*, **us-* « oreille » a un élargissement en *-i-* dans av. *uši-* (en composition), *uši-bya* instr. du., lit. *ausìs*, lat. *auri-*, etc., lequel alterne avec **-en-* dans gr. gén. οὔατος, pl. οὔατα, **ous-n̥-t-*, got. *ausō*, arm. *unkn*, etc.

hitt. *melit* « miel », gr. μέλι(τ) (cf. βλίττω), got. *miliþ*

ont un élargissement *-*t*- surajouté à *-*i* qui alterne avec *-*n*- dans lat. gén. *mellis* (< **mel-n-is*).

lat. *sal, salis* « sel », gr. ἅλς, ἁλός est le nom racine qui a été muni de plusieurs élargissements : *-*d* dans les formes germaniques : got. v. sax. v. norr. *salt,* peut-être lat. *sallo, salsus*; **i/n* dans lat. *sale,* v. irl. *sail-*, gr. ἁλι-, v. sl. *soľĭ*, tokh. *salyi*, arm. *al* (th. en -*i*-) et d'autre part gr. ἅλασιν, v. sl. *slanŭ* (**solno-*) « salé ». Le celtique a **salēno-* (irl. *salann*, v. corn. *haloin*, gall. *halaen*) de **saleino-*, lat. *salīnus*; cf. Lohmann, *KZ.*, LIX, p. 143.

skr. *ásr̥-k*, gén. *asnáḥ* « sang » représente *asr̥-g,* cf. *asr̥jā*; v. lat. *a(s)ser, assarātum*; skr. *asram*; gr. ἔαρ· αἷμα Κύπριοι, ἦαρ· αἷμα, ψυχή, Hés.; lett. *asins*; tokh. *ysār* (où le *ā* n'est pas nécessairement signe de longue; *ysār* : lat. *aser* comme *ytār* « chemin » : lat. *iter*); arm. *ar-iwn* « sang » de **asr-iyōn*? (Pedersen, *KZ.*, XXXIX, p. 395). Le hittite a *ēšḫar* (doublet probablement plus récent *ešar* sur lequel cf. Götze-Pedersen, *Sprachlähmung des Muršiliš*, p. 32), gén. *ešnaš*, dont la voyelle initiale est de quantité indécise : le nom. acc. est écrit *e-eš-ḫar*, avec *e-eš-* qui doit transcrire une longue (cf. *e-eš-zi* « il s'assied », gr. ἧσται) ; *ēšḫar* est une confirmation pour Schulze *Quaest. ep.* p. 165 qui jugeait ἔαρ issu par abrègement de ἦαρ, dont εἴαρ serait une corruption graphique; hitt. *ēšhar*, gr. ἦαρ seraient alors à *ásr̥-k* comme gr. ἧπαρ, av. *yākar-* à skr. *yákr̥-t*.

skr. *yákr̥-t, yaknáḥ* « foie »; pers. *jiγar* (< **yăkar-*) pašt. *yīna* < obl. **yaxna-* (Morgenstierne, *Etym. Vocab.*, p. 100); lat. *iecur*, **iecinis* (*iecinoris*), lit. *jãknos*, lett. *aknis* pl.; formes remontant à **yék^{w}r̥(t-)*, **yeknés*. Avec vocalisme long radical, gr. ἧπαρ, ἥπατος, av. *yākarə* dont la forme à -*n*- se trouverait, selon une conjecture hardie de W. Krause, *KZ.*, LVI, p. 304 sq., dans le terme de parenté *huyāγna-* (Yt X, 116) qui serait à lire **hayākana-*. Traces incertaines du mot en celtique : irl. *iuchair* f., gén. *iuchrach* « œufs de poisson », d'après Pedersen, *Vgl. Gramm.*, I, p. 129. Comme J. Schmidt, *KZ.*, XXV,

p. 23, l'a conjecturé le premier, il faut y joindre le thème à initiale complexe de v. norr. *lifr*, vha. *lebara*, arm. *leard* « foie » et peut-être garder la forme prussienne *lagno* du ms. que l'on corrige ordinairement en *iagno*. La plus ancienne forme indo-européenne sera donc **lyĕkʷr̥-t*.

véd. *kápr̥t* n. « pénis » se range dans le même groupe que *çákr̥t yákr̥t*, quoique la forme à *-n-* ne soit pas connue. Cf. Foy, *IF*. VIII, p. 295 qui compare *kápr̥t* à gr. κάπρος comme *çákr̥t* : κόπρος.

skr. *çákr̥-t*, gén. *çaknáḥ* « ordure, fumier » ; gr. κόπρος, cf. lit. *šìkti* « cacare ». La forme grecque κόπρος suppose *κόπωρ comme ὕδρος : ὕδωρ. On a donc i.-e. **kekʷr̥/n-*, **kokʷr̥/n-*. De même sens et de même flexion est gr. σκῶρ, gén. σκατός « ordure » ; formes exclusivement à *-r-* dans skr. (*apa- ava-*) *skara-*, lat. *muscerda*, *sucerda* « crotte de rat, de porc », v. norr. *skarn*, ags. *scearn* « fumier ». On a supposé que gr. σκῶρ, σκατός était fait sur ὕδωρ, ὕδατος (Boisacq, s. v. σκῶρ). Mais une forme hittite nous paraît garantir la flexion indo-européenne à *r/n* : le neutre hitt. *šakkar/n-* a pour dérivé *šaknuwant-* « souillé » comme *ešḫar/n-* donne *ešḫanuwant-* « sanglant ». Le sens de *šakkar/n-* n'est pas encore fixé avec certitude, mais on peut sans témérité conjecturer « saleté, ordure », et d'ailleurs il semble avoir un doublet *zakkar* « Kot » cf. Friedrich, *Archiv Orientální*, VI, p. 365 sq. et Götze-Pedersen, *Sprachlähmung des Muršiliš*, 1934, p. 35, n. 1. Le rapprochement prouve une initiale **sk-* et donc une forme répondant bien à gr. σκῶρ, avec la même flexion. Pour le sens, cf. encore le mot suivant.

lat. *stercus* « fumier, excréments », thème *stercor*, en face de **sterquen-* dans *sterquilīnum* < **sterquinīnum* (Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 225, 239). La forme *sterculinum*, objectée comme plus ancienne chez Ernout-Meillet (s. v. *stercus*), ne ruine pas la combinaison. Car στεργάνος· κόπρων Hés. atteste **sterg-* à côté de lat. **sterk-* ; on posera donc **sterk-wer/*sterk-wen*, *-un-*, comme dans le type à variation vocalique hitt. *-war*, *-unaš* ou av. *ašą-*

van- : *ašaun-*. Même flexion *r/n* que dans deux mots de même sens : gr. σκῶρ et skr. *çákr̥-t-*.

lat. *femur, feminis* « cuisse » ; cf. *feminālia*, puis *femorālia*. Flexion normalisée plus tard en *femus, femoris*. Mot sans parenté claire (cf. Walde-Hofmann).

lat. *iter* « marche, chemin », gén. **itinis* (*itineris*) ; hitt. *itar*; tokh. *ytār-* f. « chemin ».

Le nom de la « nuit » a pour forme primitive **n^e/_ok^w-t-*, attestée au degré *e* par hitt. *nekuz* = **nek^wt-s* et par le composé slave, r. *nétopyŕ*, tch. *netopýr* « chauve-souris, papillon de nuit » de **nekto-pirĭ* « qui vole la nuit » (où s'explique le *e* jugé énigmatique par Meillet-Vaillant, *Slave commun*², p. 129); got. *nahts*, lit. *nak-vóti* « passer la nuit », etc. Ce thème a reçu les trois élargissements *r*, *i* et *n* qui alternent souvent dans les vieux mots : **-r* dans gr. νύκτωρ, νυκτερός, νυκτερίς, lat. *noctur-nus* ; — **-n* dans véd. *naktá-bhiḥ* instr. pl. ; — **-i* dans skr. *nákti-*, lit. *naktìs*, v. sl. *noštĭ*, lat. *noctium* gén. pl. et vha. *nahti-gala* « rossignol ».

hitt. *paḫḫur*, gén. *paḫḫuenaš* a confirmé la flexion par *-r/n-* du nom indo-européen du « feu »[1], laquelle ressortait de πῦρ, tokh. *por*, ombr. *pir*, irl. *ūr*, etc., opposé à got. *fōn*, gén. *funins*; le contraste s'affirme encore en arménien entre *hur* « feu » (**pūr-*) et *hn-oç* « fourneau » (**pūn-*). La structure de la forme hittite condamne le rapprochement souvent admis avec la racine **pew-* « purifier » (skr. *pávate*, lat. *pūrus*). On a affaire à une racine qui est en hittite **pa(ḫ)ḫ-* et à un suffixe qui a la forme **-wr̥/-wen-*, alors que généralement le degré plein appartient au nominatif-accusatif et le degré réduit aux cas obliques.

av. *zafar-*, *zafan-* « gueule ; bouche (de créature ahrimanienne) », phl. *zafar*, pers. *dahan*, a été tiré par Bartholomae, *Air. Wb.* s. v. de **zap-var/n-* en face de skr.

1. Sur *-ḫ-* cf. Kuryłowicz, *Symbolae Rozwadowski*, I, p. 102 et ci-dessous, ch. IX.

jámbha- « morsure », v. ha. *kiefer*, etc. Mais il vaut mieux poser comme pour av. *nafa-*, skr. *nabha-*, une alternance av. *f* : skr. *bh*, c'est-à-dire **ph/bh* ; le radical av. *žaf-* est en effet appuyé par le participe moyen *vī-zafāna-*, cf. véd. *jáñjabhāna-*. On notera que ce thème en **r/n* a un doublet avestique en **-s-* : *θrizafah-* à côté de *θrizafan-*. Voir aussi p. 23 et ci-dessous, les noms de la « bouche » et d'organes divers.

hitt. *kuttar*, *kuttan-* « cou » ; cf. *kuttanalli-* « collier ». A été comparé à lat. *guttur* de manière encore très hypothétique (Sturtevant, *Compar. Gramm.*, p. 77).

v. norr. *døgr* « jour ou nuit », *døgn* « jour et nuit » a été considéré (bibl. chez Boisacq, p. 964 et n. 1) comme réflétant l'alternance de skr. *áhar* : *áhan* ; cf. got. *dags* « jour ».

lat. *cerebrum* < **keres-ro-* en face du thème **kr̥̄s-en-* de skr. *çīrṣṇáḥ* gén. sg. Même opposition en grec entre κκράρᾶ · κεφαλή Hés. et hom. κάρηνα « sommets, citadelles ».

lat. *crābrō* (< **crāsrō*) apparenté à la famille du précédent, montre *-r-* en face de *-n-* de vha. *hornūz*, *hornaz*, v. sl. **srʹšenĭ*, tokh. *kromśe* « abeille » (de **krosn-* ?).

v. sl. *jezero* « lac », v. pr. *assaran*, lett. *ezers* en face de v. sl. *jazŭ* « barrage de rivière » ; cf. arm. *ezr* « limite, bord », attestant un thème à *-r/n* (Vaillant, *BSL.*, XXIX, 1929, p. 38 sq., avec note finale de A. Meillet). On en rapprochera le nom de la tribu illyrienne des *Asseriates* (Pline).

lat. *dūrus*, s'il remonte bien à **drū-ro-*, fera couple avec skr. *drūṇa-* « arc ».

lat. *mūrus* alterne de même avec *moenia* (sur la conservation de *-oe-*, cf. Ernout-Meillet, s. v.), d'une racine **moi-* inconnue par ailleurs.

av. *hvarə* « soleil », gén. gâth. *xvə̄ng*, av. *hū*, plus récent *hūrō* (p. 66) ; skr. *súvar*, gén. *sū́raḥ*, et forme thématique *sū́ra-* *sū́rya-* ; irl. *sūil* « œil » < **sū-li-*. Alternance *l/n* : **sāwel*, **s(u)wel* : **s(u)wen-* ; gr. crét. ἀϝέλιος (d'après ἀβέλιος Hés.), dor. ἀέλιος ἅλιος, hom. ἠέλιος, att. ἥλιος ;

lat. *sōl* (probablement de **swēl, swōl* m.) ; got. *sauil* n. et dérivé *sunnō* f. pour **sunō* < **sun-ōn,* d'après le gén. **sun-n-ez* ; v. sl. *slŭnice* n. < **sul-n-*. L'élargissement normal du radical s'opère par **-n-* comme par un redoublement de **-n-* qui alterne avec **-l.*

skr. *ambhr̥-ṇá-* « terrible », got. *abrs* : celt. **obno-,* gaul. *Ex-obnus,* gall. *ofn* « crainte » ; cf. skr. *ámbhas-* n. « puissance effrayante », auprès de *ambhr̥ṇá-* (Johansson, *IF.*, III, p. 239 ; Pedersen, *Vergl. Gramm.*, I, p. 49).

gaul. *dūnon* et *dŭron* (cf. *Rev. Celt.,* XXXIII, p. 465).

v. gall. *etn* « oiseau » (irl. *én*) et gall. *adar* « oiseaux », cf. **petr̥g-/*pet-n-es,* p. 28.

arm. *damban* et *dambar-an* « tombeau », gr. τάφρος « fosse » cf. τάφος ; donc **r/n* voisinant avec forme à **es-*. Cf. Lidén, *Arm. Stud.,* p. 41 sq. La racine **dhembh-* serait aussi représentée en germanique par **đamb-na-, *đamma-* dans got. *faur-dammjan* « eindämmen, verhindern » (van Wijk, *IF.*, XXIV, p. 31).

lat. *uāgiō* « vagir », lit. *vograúti* « krahlen » ; skr. *vagnú-* « cri, appel ». Sur une racine qui est elle-même le cri « *wā* » s'est constitué par un élargissement en gutturale un dérivé à **r/n* lequel alterne avec le *i* de **uāgis* supposé par le dénominatif lat. *uāgiō*.

av. *jąfnu-* « dépression, vallée » : *jafra-* « profond » (*jaiwi-* en composition) ; cf. skr. *gambhára-* et *gámbhan-*.

arm. *kołr* « rameau » : pol. *gałąź,* tch. *haluz* établissent **gōlr̥-* : *gōlnes,* avec un thème en *-i-* dans v. sl. *golĭ* (Meillet, *MSL.*, XI, p. 185 ; *Études sur l'étym. du v. sl.*, p. 261). L'alternance *i* : *r/n* est du type de skr. *asthi,* gr. ὄστρακον, etc.

gr. ἀργός < *ἀργρός, cf. ἀργι- comme *r̥jráḥ, r̥ji-* en composition. Degré *-n-* dans lat. *argen-tum,* skr. *rajata-,* av. *ərəzata-,* v. p. *ardata-* « argent », etc. Sur les formes en *-u-* (lat. *arguō*), cf. p. 35.

germ. **bhaghro-, *bhoghro-* « marais » : russe *bagnó* (van Wijk, *IF.*, XXIV, p. 232).

gr. ἤπειρος, dor. ἄπειρος f. « rivage, continent », ags. *ófer*, all. *Ufer* « rivage », auxquels se comparera probablement arm. *ap'n* « rive », avec *-*n*-.

gr. δῶρον, arm. *tur* (**dōro*-), v. sl. *darŭ* « don » s'opposent par leur *-*r*- à *-*n*- de lat. *dōnum*, o. dunum, umbr. dunu, skr. *dā́nam*.

gr. μάρη « main » s'oppose de même aux formes à *-*n*- : lat. *manus*, umbr. manf acc. plur., v. norr. *mund*, vha. *munt* (**mn̥-t*-).

skr. *upan-ayati* « upagacchati » (*ÇB.*, II, 3, 2, 2), sur lequel Oldenberg, *KZ.*, XXVII, p. 280 a attiré l'attention, a pour thème **upan*- qui alterne avec *upar(i)*, gr. ὑπέρ comme got. *þan* et *þar* ; cf. Persson, *IF.*, II, p. 236.

iran. *nū-ram* « maintenant » (av., v -p., cf. sogd. *nwr*) avec -*r*- : skr. *nū-nám*, pers. *nūn*, v. norr. *nú-na* ; gr. νύ-ν a un -ν ambigu.

av. *aogar* n. « force », cf. *aogah*-, *aojah*- (skr. *ójas*-) et *uγra*- « fort », skr. *ugrá*-. Bien que l'on ne possède pas de forme à -*n*-, l'alternance avec *-*es*- (*aogah*-) et l'analogie des nombreux neutres avestiques en -*ar/n*- ne laisse pas de doute sur la flexion.

av. *tačar*- n. « cours, courant » (*tak*-) ; cf. l'adjectif *tačan*- « courant ».

skr. *vadhar*- n. « arme d'Indra », av. *vadar*- n. « arme de jet » ; cf. av. *vadah*- : probablement arme tranchante, d'après les dérivés ; skr. *vádhri*- « châtié », gr. ἐθρίς · τομίας κριός ; — ἴθρις · σπάδων, τομίας, εὐνοῦχος Hés. Le degré -*n*-, que ces formes font attendre, n'est pas connu.

av. *xšapar*- n. et *xšapan*- *xšafn*- « nuit », fait couple avec *azan*- « jour » ; élargissement du thème indo-iranien *kṣap*-, *xšap*-, féminin qui a fourni secondairement son genre à *xšapan*-, lequel était neutre comme *xšapar*. Les deux formes en -*ar* et en -*an* n'en font qu'une en réalité.

av. *danar*- « portion », forme récente susceptible d'alterner avec (*tarō*-) *dənan*- « qui dépasse un *dənan*- ».

av. *ayar*- et *ayan*- n. « jour », adj. *ayara*-. Cf. pour le genre gr. ἦμαρ, skr. *áhar*, etc.

skr. *áhar* « jour » et « de jour » (p. 92). Cf. *áhnām*, etc., et av. *azan- asn-*.

gr. hom. ἦμαρ -ατος, dor. ἀμέρᾱ, att. ἡμέρᾱ. Sur l'alternance cf. ὄναρ : ὀνείρος, πῖαρ : πίειρα, etc. et p. 27 ; arm. *awr* < **ām-ōr* à côté de gr. **ām-r̥/n̥t-*.

skr. *gŕ̥dhra-* « avide », av. *gərəδa-* (= **gərədra-* cf. *gərədi-* en composition) : *gr̥dhnu-*.

skr. *chidrá-* « déchiré, fendu » : gr. σχιδανό-πους « aux pieds déchirés » (pour la forme des suffixes, cf. *riprá-* : λιπαρός).

gr. σκιαρός, σκιερός atteste *σκίγαρ auquel s'adjoint, quoique avec vocalisme différent, v. sl. *sěnĭ*.

gr. ἀδήν, -ενος « glande », lat. *inguen*, v. isl. *ǫkkr* « tumeur » de **n̥gʷen-* sont ordinairement comparés à νεφρός, lat. *nebrundines* « reins », moyennant une alternance **gʷ/gʷh-*. A cette condition, **negʷh-ro-* et **n̥gʷ-en-* témoignent indirectement en faveur d'un élargissement **r/n*.

av. *avar-* n. « aide ». Cf. *avah-*. Autre interprétation, fondée sur les dérivés du mot en moyen-iranien, chez Nyberg, *Symb. phil. Danielsson*, p. 237 sq. Appartient probablement au même type flexionnel.

av. *zāvar-* n. « force », avec son doublet **zavar* (cf. *zavah-*) postulé par phl. *zōr*.

skr. **patar* d'après *patará-*, *patáru-* « volant » cf. gr. πετεινός.

skr. **dravar* dans *dravará-* « coulant » (ou analogique du précédent ?)

i. ir. **kartar* d'après skr. *kartarī-* « ciseaux », saka *kāḍara* « épée ». (Konow, *Saka Studies*, p. 62).

av. **θwisar* ou **θwaēsar-* « éclat » est indiqué par *θwisra-* « éclatant » sur le modèle de *aogar- : ugra-*. Elargissement en *-i-* dans skr. *tviṣi-* « éclat ».

ir. **vadar* « union sexuelle » (de **wedh-* conduire [au mariage]) est supposé par le dénom. **vadarya-* attesté par *vadairyu-* ; en face on mettra **wed(h)no-* : gr. ἕδνον, v. sl. *věno* « prix de la fiancée ».

av. *uruθwar-* et *uruθwan-* n. « intestins » ; sur les for-

mes dérivées en iranien moderne, cf. Morgenstierne, *KZ.*, LXI, p. 36.

av. *rāzar-* et *rāzan-*, *razan-*, *rašn-* n. « ordre, mesure » (*rāz-* = lat. *rēg-*) ; cf. le doublet *rāzah-*. Sur véd. *rājáni* (RV. X, 49,4), v. Meillet, *MSL.* XIV., p. 392 ; Oldenberg, *Noten*, II, p. 252 et Wackernagel-Debrunner, *Altind. Gramm.*, III, p. 271.

Dans le nom propre av. *rāštarə.vaγəntī-*, le premier terme est probablement un neutre **rāštar* (non un masc. Bartholomae, s. v.), cf. skr. *rāṣṭrá-* (*rājati*).

v.-p. *v z r k* « grand » est à vocaliser *vazraka-*, non *vazarka* (Bartholomae) ni *vazr̥ka-* (Meillet-Benveniste, *Gramm. du v.-p.*[2], p. 53, 68, etc.) ; *vazraka-* est à **vazar* n. comme av. *ugra-* à *aogar-*. Sur les formes moyen-iraniennes, cf. Henning, *Gött. Nachr.* 1932, p. 224, n. 8.

lat. *lacer, lacerō : lancinō*, cf. gr. λακίς « déchirure, lambeau » ; le degré *n* se retrouve encore dans pers. *raxna* « fente, déchirure » < **raxna-ka-*.

gr. ἄφαρ « aussitôt après » n'a qu'un sens adverbial ; mais le dérivé hom. ἀφάρτερος et ion. ἀφαρεί · ταχέως καὶ ἀκόπως EM. montrent qu'il s'agit d'un ancien abstrait « rapidité ». Degré *n* dans ἄφνω, ἄφνως. Il est difficile d'en rapprocher le groupe αἴφνης, ἐξ-αίφνης, αἶψα à cause de αἰ-, quoique le sens y invite.

ἄλκαρ « protection », dat. ἀλκί seule trace du nom racine élargi par *r*, cf. ἀλκή, ἀλαλκεῖν.

ἀλείφαρ « onguent » de ἀλείφω, cf. ἄλειφα n.

ἄλπνιστος « très désiré, très charmant » et ἐπαλπνός (si la tradition est sûre chez Pindare, *Pyth.* VIII, 84) semblent supposer, en face de Ϝελπ-, lat. *uolup*, un *ἄλπαρ/ν- qui se comporterait avec ἀλπ-ν- comme ἰσχαλ- et ἰσχ-ν-, p. 46, ou comme ἄφαρ et ἄφνω.

*βλέφαρ n. est probablement à l'origine de βλέφαρον, dor. γλέφαρον « paupière » (cf. ἄλευρον). Dérivé de βλέπω avec aspirée de nature expressive qui reparaît dans ὀφθαλμός.

*βρίαρ n. pourrait être supposé comme intermédiaire

entre βρί· ἐπὶ τοῦ μεγάλου Hes., véd. *grī-* (ci-dessous, p. 190) et βριαρός « grand, fort ».

*γέραρ n. est assuré par γεραίρω, γεραρός : γέρων, skr. *járan* et confirmé par γέρας, cf. p. 33.

γνωρ-ιμός (lat. *gnārus, ignōrō*) suppose *γνωρ- alternant avec skr. *jñāna-* comme δῶρον avec skr. *dānam* (p. 13).

*γλύκαρ n. est nécessaire pour unir correctement γλυκερός à γλυκαίνω, selon le rapport πῖαρ : πιερός : πιαίνω.

hom. ἐέλδωρ n. « souhait » (ἐέλδομαι).

εἶθαρ « aussitôt », formation adverbiale où se conserve un ancien neutre, cf. p. 91.

*ἔλεφαρ « tromperie » exigé par ἐλεφαίρομαι « décevoir ». Cf. ὀλοφώϊος.

*ἔναρ « dépouille » est contenu dans le pl. ἔναρα, cf. ἐναίρω « tuer dans un combat » (Schwyzer, *IF.*, XXX, p. 442).

gr. ἔαρ, εἶαρ, gén. ἔαρος « printemps » < **wēsr̥* : av. *vaŋri* (= *vahri*) « au printemps », arm. *garun* (**wesr̥-*) lit. *vasarà*, lat. *uēr* (**wēsr*) : skr. *vasan-tá-*, v. sl. *vesna* « printemps », etc. Cf. skr. *vasar- vāsara-* « matin », v. p. *°vāhara-* ; v. irl. *fáir* « levant, est » alternant avec *fáinne (an lae)* « lever du jour » (Pedersen, *Vergl. Gramm.*, II, p. 106, § 451).

*ἐρ(ε)υθαρ- *ἐρευθαλ- sont établis par hom. Ἐρευθαλίων (cf. ἐρευθαλέος Nonn.), ἐρυθρός (lat. *ruber*, etc.), en face de hom. ἐρυθαίνω. En skr. apparaît un neutre **rudhi* (dans *rudhi-krā́-*, nom d'un démon) avec lequel s'est contaminé **rudhra-* (= ἐρυθρός) pour donner *rudhirá-* (Wackernagel, *Altind. Gramm.*, II, 1, p. 61 ; Frisk, *Zur indoir. u. griech. Nominalbild.*, p. 9).

gr. *ἔχθαρ « hostilité, haine » est supposé par ἐχθαίρω ; ἐχθάνομαι : ἐχθρός. Cf. ἔχθος.

gr. *ἕλκαρ « blessure, ulcère », supposé par ἕλκανα· τραύματα Hés., et ἑλκαίνω « être blessé ». Cf. ἕλκος « blessure » et lat. *ulcus, -eris* n.

*ἦταρ, selon J. Schmidt, *Pluralbild.*, p. 177, serait la forme authentique du mot connu par éolien ἦτορ n. « cœur », cf. ἦτρον « bas-ventre ».

θέναρ -αρος n. « paume de la main » représente, comme ἔναρα, une flexion entièrement en *-r-*. Les formes germaniques qu'on en rapproche n'ont aussi que *-r-* : vha. *tenar, tenra*, mha. *tener* « paume de la main ».

ἴκμαρ· νοτίς Hés. (manque chez Boisacq s. v. ἰκμάς) : ἰκμαίνω « arroser », ἰκμαλέος « humide ».

ἴκταρ « près de, en touchant » ancien neutre figé en adverbe cf. p. 91.

ἰθαρός et ἰθαίνεσθαι· θερμαίνεσθαι Hés.

ἰαρός, ἱερός « vif, puissant », skr. *iṣiráḥ* et ἰαίνω.

ἵχαρ « désir violent » : ἰχανάω « désirer ».

gr. κυδρός (κυδι- en composition) suppose *κῦδαρ (cf. κυδάλ-ιμος) en face de κυδαίνω « glorifier », κυδάνω « (se) vanter ». Un doublet en *-es-* dans κῦδος.

*κάθαρ (ou *κόθαρ ?) « purification » se tire de καθαρός κοθαρός.

hom. κραιαίνω « achever, accomplir », κράανον· τέλεσον Hés., qu'on fait sortir de *κρασαίνω (cf. Boisacq) est probablement un dénominatif de *κράσαρ « achèvement ».

*κάμαρ « courbure, voûte » d'après καμάρα « voûte », cf. lat. *camurus, camerus*, av. *kamarā-* « ceinture », en face de got. *himins*, v. norr. *himenn* « voûte céleste ».

κέαρ « cœur » (Pind.), fabriqué d'après κῆρ (Brugmann, *IF.*, V, p. 341).

*κέλαρ « bruit d'écoulement » (dans κελαρύζω) et κέλωρ· φωνή comme τέκμαρ et τέκμωρ.

κῆδαρ· πένθος Hés. Cf. κῆδος.

καρταίνειν· κρατεῖν à côté de καρτερός κρατερός atteste *κράταρ, malgré Frisk, *Zur indoir. u. griech. Nominalbild.*, p. 67. Cf. ci-après p. 90.

κτέαρ « propriété », dat. plur. κτεάτεσσιν.

κύδαρ· τάφος Hés. (hypothèses sans valeur chez Elferink, *Lekythos*, p. 43, 89).

κύαρ, -αρος n. « chas de l'aiguille », sans *-n-* ; cf. ἔγκυαρ « femme enceinte » (inscr. de Milet, fin du VIe siècle, Schwyzer, n° 725,7) à côté de ἔγκυος. Le degré *-r-* se retrouve dans arm. *sor* « trou, caverne » **kowero-* (Lidén,

Arm. Stud. p. 111 ; Meillet, *MSL.*, XV, p. 354), lat. *cauer-na.*

*λάγαρ « relâchement » dans λαγαρός « flasque ; flexible » et λάγνος « débauché ». De même peut-être λαπαρός, λαπάρα.

*λίπαρ (cf. λίπος) « graisse » explique λιπαρός et λιπαίνω ; une forme parallèle est ἄλειφαρ.

λῶφαρ· λώφημα Hés., dérivé de λωφᾶν « se détendre ; cesser ».

μάκαρ n. « félicité » (comme masculin, μάκᾱρ) n'a pas d'étymologie assurée, et, comme beaucoup de noms en *r/n*, ne survit qu'au nominatif-accusatif.

*μάλθαρ « amollissement » n'est pas seulement exigé par les formes à *-n-* : μαλθαίνω, μάλθων, μαλθακός, mais aussi par βλαδαρός « mou » qui s'en distingue seulement par *-*d*- en fin de racine : **meldh*- et **meld*-.

*μέγαρ dans μεγαίρω « regarder comme trop haut, jalouser », arm. *mecarem* « je prise haut », à côté de μεγαλ- (μεγαλό-). Degré *-n-* dans skr. *mahán-*, av. *mazan-*, lat. *magnus*, etc.

μῆχαρ n. « expédient » (cf. μῆχος) alterne avec μηχάνη.

μῆκαρ n. « longueur » (cf. μῆκος) : μακρός, lat. *macer*, etc.

*μίαρ n. « souillure » est établi par μιαρός : μιαίνω et μιαιφόνος. Une incertitude demeure seulement, en l'absence d'une étymologie plausible (celles recueillies par Boisacq n'étant pas recevables), sur la forme du suffixe, -αρ ou -ϝαρ, en supposant que μιαρός représente *μιϝαρός.

*νέϝαρ « jeunesse, nouveauté » attesté par νεϝαρ-ός, cf. arm. *nor* « nouveau « lat. *nouerca.*

νέκταρ, -αρος et νῶκαρ n. se relient à **nek*-, le premier seul étant ancien, mais le second seul, clair ; cf. νέκυς, νεκρός. Car l'analyse de νέκταρ par νέκ + ταρ (skr. *tárati*) « qui surmonte la mort » ne convainc pas. Il n'est même pas sûr qu'on ait affaire à la racine de νέκυς. On le range ici d'après l'aspect de la finale, mais avec réserve. Il en a été tiré un verbe *νεκταίρω, attesté par νεκτάρθη· ἐθυμώθη et νεκταροῦσω· ἐλαφρίζουσιν Hés. (Debrunner, *IF.*, XXI, p. 202).

ὄναρ n. « rêve » (analogiquement ὕπαρ « en état de veille » sur ὑπο-, d'après une interprétation de ὄναρ par la préposition ὀν- ἀνα- cf. en dernier Hermann, *Gött. Nachr.* 1918, p. 284 sq.) gén. ὀνείρατος, pl. -ατα au lieu de *ὄνατος, -ατα (la séquence *n-n̥* étant évitée) d'après ὄνειρος; arm. *anurj* « rêve » < **anōr-yo-*, cf. τέκμωρ : τέκμαρ.

gr. οὖθαρ, -ατος « mamelle, sein », skr. *ū́dhar*, gén. *ū́dhnaḥ* n. « mamelle »; dérivé *-ūdhn-ī-* dans *ácchidrodhnī-* « au sein intact » (Wackernagel, *Altind. Gramm.*, II, 1, p. 92 fin); lat. *ūber*, *-eris* n., v. h. a. *ūtar* « mamelle » et lit. *ūdrúoti* « donner du lait » ont généralisé *-r-*.

ὀπ-ώρᾱ « saison des fruits, automne » a été interprété par W. Schulze, *Quaest. ep.*, p. 475 (cf. Boisacq s. v.) comme *οσαρᾱ. On en tirera un *οσαρ n. alternant avec v. sl. *jesenĭ*, v. pr. *assanis* « automne », avec *r/n* comme dans d'autres noms de saisons, cf. ἔαρ, χειμέριος.

ὄρθρος « aube » **wordh-ro-* est en rapport, au vocalisme radical près, avec v. sl. *ranŭ* « matinal », **wrōdh-no-*.

Le dérivé παιδάριον « petit enfant » devait, par le sens même du radical, être annexé aux diminutifs en -άριον. Mais le suffixe est d'abord de simple adjectif, comme il ressort de l'expression delph. σωμα παιδαριον (cité chez Chantraine, *Formation des noms*, p. 74). On peut donc mettre παιδ-αρ- en relation avec hom. παιδ-ν-ός « jeune garçon ». Comparer encore νε(Ϝ)αρ-ός.

πέπων, fém. πέπειρα et le verbe πεπαίνω ont été arrangés secondairement dans le même rapport que πίων, πίειρα, πιαίνω, cf. skr. *pīvan-*, fém. *pīvarī*.

πῦαρ, πύατος n. « lait épais, colostre ».

*ῥύπαρ (cf. ῥύπος) d'après ῥυπαρός « sale » : ῥυπαίνω « salir ».

σθεναρός « fort » et στιβαρός « serré, compact » peuvent supposer respectivement *σθέναρ (cf. σθένος) et *στίβαρ, cf. στῖφος, στιφρός.

σκίναρ « corps » (Nic.) seulement nom. acc., cf. σκηνή, σκῆνος ?

στέᾱρ, gén. στέᾱτος « lard, graisse » est pour *στηιᾱρ < *στᾱ̆y-ᾰρ, -ᾰτος.

σῦφαρ n. « vieille peau, pellicule à la surface du lait » sans étymologie ni dérivés.

*σφέδαρ à côté de σφοδρός « fougueux, violent » alterne avec l'adjectif de même sens σφεδανός. Pour l'alternance radicale comparer σέβας, σοβαρός, σεμνός (p. 33).

τέκμαρ, hom. τέκμωρ, τεκμαίρω appartient certainement d'après la nature du suffixe au type en *r*/*n*, même si le rapprochement avec av. *čašman-* (admis chez Boisacq) était rejeté.

φρέᾱρ, -ᾱτος « puits » repose sur *φρῆϝαρ, -ᾰτος attesté aussi par arm. *ałbiwr* « source » ; i.-e. **bhrēw-r̥/n̥-* ; cf. **bhrun-* dans got. *brunna*, vha. *brunno* « source ». Racine à suffixe *-*w*-, cf. skr. *bhurván* « mouvement des eaux », lat. *feruē͞o*, etc.

χειμέριος, χειμερινός (lat. *hibernus*), χίμαρος « chevreau d'un an » ont *r* en face de *n* dans χειμών, skr. *héman* « en hiver », *heman-tá-* « hiver » (cf. *vasan-tá*), hitt. *gimant* « hiver ».

gr. ἄχωρ « dartre farineuse » est souvent comparé à ἄχυρον « paille, chaume », ἄχνη « végétation (sur un corps) ; balle de blé ». Sur ἄχυρον cf. p. 36 ; pour l'aspirée en face de lat. *acus*, v. Vendryes, *Mélanges Glotz*, p. 852.

hom. μήστωρ « conseiller » a été interprété comme un ancien neutre « décision, conseil » (Brugmann, *IF.*, XIX, p. 212). Cf. κέλωρ. Mais voir p. 123.

ὕδωρ, gén. ὕδατος « eau » ; hitt. *wātar*, gén. *wetenaš* (**wōdr̥* : **wednos*) ; cf. skr. gén. *udnáḥ*, loc. *udán* ; gr. Ἅλος-ύδνη ; umbr. nom. acc. utur, abl. une. Forme en -*n*- généralisée dans got. *watō*, -*ins*, v. pr. *wundan*, etc.

πέλωρ « monstre » et τέλωρ· πελώριον, μακρόν, μέγα Hés. sont considérés comme apparentés par **kʷerōr*.

ἕλωρ, ἑλώριον « proie », de ἑλεῖν.

ἰχώρ « sang des dieux », κέλωρ « descendant, rejeton » doivent être d'anciens neutres, du type de ὕδωρ (cf. Boisacq).

m. irl. *arbar* (**ar-wr̥*), gén. *arbann* (**ar-wen-os*) « blé » ;

gr. ἄρουρα « terre labourée » de *ἀρο-Ϝρᾱ (cf. ἄρο-τρον). Lat. *aruum* dérivé de la même racine, mais par simple addition de *-*wo* et ne peut donc être rapproché directement. Aucun rapport démontrable avec skr. *urvarā-*, av. *urvara-* « plante ; terre cultivée ».

véd. *kévaṭa-* « fosse », prākritisme pour **kévr̥ta-* (Wackernagel, *Altind. Gramm.*, I, p. 169) : gr. pl. καίατα ὀρύγματα Hés. ; avec **t/d* . καιάδᾱς « puits où l'on précipitait à Sparte les malfaiteurs ». La forme s'analyse en *kai-wr̥-(t)/-n̥-*.

av. *karšvar-* et *karšvan-* n. « région du monde » dérivé, par *-var/n-*, de *karš-* « couper, diviser ».

av. θ*anvar-* θ*anvan-* « arc », de *θ*ang-var/n* cf. pers. *ā-hanj-īdan* « tirer », sogd. *δ'ync-* *θ*ēnj-* « tirer » (*θ*anj-ya-*). Le skr. a *dhanvan* n. « arc » avec *dh-/th-*. La forme *tęgnǫti* du vieux slave a une initiale sourde.

av. **mi*θ*war*, **mi*θ*wan-* est reflété par les adjectifs *mi*θ*wara-*, *mi*θ*wana-* « apparié, accouplé », cf. skr. *mithuná-*.

av. *snāvar-* (oss. *nvar* « veine ») et véd. *snā́van-* « tendon, nerf » s'opposent par *-*wer-/-wen-* ; le dérivé avestique *snāoya-* (= *snāvya-*) fournit peut-être une forme alternante **snāvi-*. Dérivés thématiques : gr. νεῦρον (< **sne-wro-*), lat. *neruus* (de **snē-uro-*), tokh. B *ṣñaura* « nerfs » (Schulze, *Kl. Schr.*, p. 261), puis got. *snōrjō* « corbeille », vha. *snuor* « cordon, lien » ; sur arm. *neard* (thème en *-i*) qui supposerait une finale *-r̥-t* (cf. *leard* : skr. *yakr̥-to*) v. Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 478. Les formes reposent toutes sur un dérivé en *-*wer/n-* de **snē-* « filer ».

av. *saxᵛar-* et *sāxᵛan-* n. « plan, ordre » de *sanh-* ; = *sah-var/n-*.

av. *vazdvar-* n. ne possède pas de forme à *-n*. Mais il doit comporter le suffixe *-var* dont tous les exemples neutres d'étymologie claire alternent avec *-van-*. Le sens qui est constamment « santé » et même « graisse » d'après la tradition pehlevie, nous rend sceptique sur l'étymologie par « conduire » que Andreas et Wackernagel ont pro-

posée et que nous avons encore suivie dans *Vr̥tra et Vr̥θragna*, p. 7. Cf. le suivant.

av. *dasvar-* n. « santé », formé comme le précédent, comporte *-var* d'après **dās-man* n. qui apparaît dans le composé *dāsma-nī-* « qui amène la santé ». L'alternance est ici incomplète, restituée qu'elle est sur deux suffixes différents. Mais elle suffit à rendre probable une formation par *-var/n-*.

ir. *ništāvan-* « édit » doit être de la même classe, quoique la forme en *-r-* manque. Dérivé de *ni-štā-*, déduit de l'emprunt araméen bibl. et égypt. נשתון cf. Altheim, *ZII.*, III, 1925, p. 37 ; Schaeder, *Iranische Beiträge*, I, p. 67.

av. *baēvar-* et *baēvan-* « 10 000 », emprunté par arm. *biwr*. Sans origine connue : on ne peut décider si le suffixe est *r/n-* ou *-var/-van* ; mais, selon toute probabilité, c'est un substantif exprimant la notion de « grand nombre ».

Sur les noms grecs en -ϝαρ, cf. p. 111.

gr. μῶμαρ Lycophr. « blâme, raillerie » (cf. μῶμος), éol. μῦμαρ · αἶσχος, φόβος, ψόγος Hés., μυμαρίζει· γελάζει et ἄ-μύμων. Le thème **mōu-*, **mū-* a été comparé à la racine de skr. *mū-tra-*, av. *mū-θra-* « saleté, impureté ». Que l'étymologie soit correcte ou non, elle n'empêche pas de reconnaître, au moins à l'intérieur du grec, un suffixe -μαρ alternant avec -μων.

CHAPITRE II

CLASSEMENT DES ALTERNANCES

Dans la variété si complexe des formes enregistrées, plusieurs ordres d'alternances apparaissent. On constate, parfois dans les formes d'un même mot selon les langues, que *-*en*- intervient soit dans la flexion (skr. *asthnáḥ*), soit dans la dérivation (av. *astən-tāt*). En outre la forme de nominatif-accusatif à laquelle s'oppose celle en *-*en*- peut se présenter sous la forme du radical nu, ou avec *-*er* (-*r̥*), ou avec -*i*. Ces trois possibilités répondent à trois états du thème, illustrés par exemple dans la correspondance av. *ast*-, skr. *ásthi*, gr. ὀστρ-. Au contraire l'élément *-*en*- n'est pas susceptible de faire défaut.

Il convient donc d'aborder l'étude de ce type par les formations où le nominatif-accusatif ne comporte aucun suffixe ni élargissement et s'identifie avec le thème pour s'opposer à une flexion en *-*en*-.

Cette catégorie est représentée par quelques exemples sanskrits : *yūṣ*- n. « brouet », *yūṣán*- (lat. *iūs*, *iūris*) ; — *doṣ*- n. puis masc. « bras », *doṣán*- ; — *ās*- (*āsyà*-) n. « bouche », *āsán*- (av. *āh*-, lat. *ōs*, *ōris*). D'après ces trois cas, dont aucune langue ne reproduit l'alternance caractéristique, on estime généralement qu'il s'agirait d'une innovation indienne, conditionnée par la flexion supplétive en -*an*- de noms de sens voisin : *āsán*- et *doṣán* d'après *akṣán*- ; *yūṣán*- d'après *udán*- (Brugmann, *Grdr.*, II, 1, § 459 ; Wackernagel-Debrunner, *Altind. Gramm.*, III,

§ 161 *c*, p. 316). Nous croirons difficilement que l'analogie se fût exercée sur les cas obliques seulement, sans entraîner une forme en *-i* ou en *-r* pour le nom. acc. La singularité et l'archaïsme de cette flexion engagent à considérer de plus près non seulement les faits cités, mais ceux où se découvre, plus ou moins altérée, une opposition de même nature. Il n'y a pas lieu de chercher en sanskrit même une explication illusoire : le phénomène est de date préhistorique et les exemples sanskrits ne représentent que les faibles restes d'un type autrefois luxuriant.

On observe en effet en hittite une flexion dont l'antiquité ne semble pas avoir été reconnue : celle de *haraš* « aigle », gén. *haranaš* ; *arkamaš* « tribut », gén. *arkamanaš* ; *memiyaš* « parole », gén. *memiyanaš* (paradigmes chez Sturtevant, *Comp. Gramm.*, p. 184). La flexion hittite *har-* : *har-an-*, exactement parallèle à skr. *ās-* : *ās-án-*, permet de faire remonter à l'indo-européen le nom de l' « aigle » sous la forme **or-* **or-en-*, cf. got. *ara*, gén. *arins*, gr. ὄρ-ν-ις, ὄρ-ν-εον. Ceci admis, de nombreux parallèles apparaissent. Le nom de la « pierre » montre une opposition de **ăk* (*ŏk*) qui survit dans pers. *ās* (ir. **āsa-*), confirmé par lat. *ac-iēs*, *ac-eō*, *ac-idus*, et **ak*(*ok*)*-en*, skr. *áçan-*, av. *asan-*. Une opposition semblable existe dans le nom de l'« essieu » entre **aks* (gr. ἅμ-αξ-α, lat. *āla* < **aks-lā*) et **aks-en* (gr. ἄξων, vha. *ahsa*) ; dans celui de l'« oreille », **aus* (lat. *aus-culto*) ou **ōus* (dor. ὦς) et **ous-en-* (hom. οὔατος gén., got. *ausō*, arm. *unkn*, etc.) ; dans celui de l'« aile », **pet-*, **pet-en-* ou dans **aiw-* (i. ir. *āyu-*) et **aiw-en* (gr. αἰϜέν). C'est en application de ce principe que se rejoignent av. *ast-* « os » et skr. *asthán-* ou skr. *akṣ-* (dans véd. *an-ák* « aveugle ») *akṣ-án-*. On y gagne quelque clarté sur le nom de la « tête », famille très embrouillée et que certains comparatistes ont encore compliquée à plaisir. On posera provisoirement un neutre **ker*, **k̥r* représenté par hom. κάρ (Il 392 ἐπὶ κάρ = *præceps*), ἔγ-καρ-ος, lat. *cer-uus*, **cer-es-rom* (*cerebrum*) etc. en

face de **ker-en-*, **kr̥n-* (gr. κραίνω, lat. *cornu*, got. *haúrn*). Puis il s'y adjoint un élargissement en **-s-* et le thème élargi reçoit de nouveau **-en-* ; ainsi **ker(e)s-* : et **kers-en* **kr̥̄s-en-*, soit d'une part ion. κόρσ-η, de l'autre v. norr. *hiarsi* (**kers-on-*), vha. *hirni* (**kers-niyo-*), gr. κέρνα (**kers-nə*), skr. *çīrṣṇáḥ* gén. sg. et gr. κράα-τος (**kr̥̄s-n̥-t-*). De la même manière **dei-* « éclat » (skr. *su-dī-tí-* « au bel éclat ») et **dei-en-* **dĭ-no-* (lit. *dienà*, v. sl. *dĭnĭ*, lat. *nundin-um*) ou **gh(d)em-* et **gh(d)m-en-* (av. *zam-* : v. lat. *hemō*). La constance avec laquelle les plus anciens vocables sont assujettis à ce principe favorise une reconstruction de plusieurs noms : **elen-* « cerf » (gr. ἔλα-φος, v. sl. *jelenĭ*, arm. *eln*, cf. gall. *elain(t)* « biche ») doit être le reste d'un ancien **el* : *el-en*, comme **ok-* : **ok-en-*, etc. ci-dessus, ou comme **mēs-* (skr. *mās-*) et **mēs-en-* (v. sl. *męsęcĭ*). — Le nom du « lièvre », doit être, comme on l'a souvent supposé, un adjectif de couleur : **k'as* (nom d'une matière fauve ou grise), reproduit par skr. *çaçá-* (pour **ças-á-*) : **k'as-en-* dans vha. *haso*, v. pr. *sasins*, lat. *cānus* ; — le désaccord entre lat. *uerrēs* et lit. *veřšis* fait soupçonner un radical athématique **wers*, d'où **wers-en-*, skr. *vr̥ṣan-*.

Il subsiste donc des preuves indubitables d'un procédé de flexion et de dérivation où la forme à **-en-*, apte à constituer le thème des cas obliques ou des dérivés, s'oppose au radical même qui constitue, sans aucun élargissement, le nominatif-accusatif. Ceci fait déjà ressortir le caractère adventice de **-er* dans les nominatifs-accusatifs neutres que nous avons maintenant à décrire.

La caractéristique **-er* des neutres tels que gr. ἧπαρ, lat. *iter*, av. *snāvarə* présente deux traits importants : 1° elle n'est pas un élément flexionnel, mais une addition limitée au nominatif-accusatif ; 2° elle prend la forme pleine ou réduite **-er* ou **-r̥* : lat. *iter* : *jecur* ; skr. *ū́dhar* : *yákr̥-t*.

On doit cette dernière observation à J. Schmidt (*Pluralbild.*, p. 172, cf. Wackernagel-Debrunner, III, p. 310), mais, si juste qu'elle soit, elle demeure sans explication, donc sans portée. A quelle raison obéit le choix entre **-er*

3

et *-r̥ ? La question ne porte pas sur l'élargissement seul, mais aussi sur le thème. La structure entière du neutre en *-*er*, *-r̥ est réglée par le principe suivant : au vocalisme long du thème correspond le degré zéro de l'élargissement et inversement. Ce principe n'est encore qu'une constatation, qui prendra son sens dans la théorie des alternances primitives (ch. X). Il vaut pour les plus anciens exemples, qui ne sont pas très nombreux, mais qui s'y conforment pleinement.

La nature de la liquide fait que au degré zéro de *-*er*, on ait généralement *r̥, mais théoriquement c'est *r* qu'on attend ; on l'a en effet dans une forme au moins : lat. *uēr* < **wēsr*. En grec, mais avec *-r̥, on a ἔαρ et εἶαρ. Si εἶαρ n'est pas refait sur εἰαρινός, il pourrait reposer sur **wēsr̥*. En revanche, au degré faible ou zéro du radical répond le degré plein de la finale : **us-er-*. Tous les plus vieux neutres présentent la même alternance. Le témoignage du hittite a un poids particulier, bien qu'on ne puisse déterminer sûrement la valeur de *-ar* final : *-*r* ou -*r̥ ; mais non *-*or* qui paraît exclu par le vocalisme faible et le degré plein du suffixe *-*en-* des cas obliques.

gr. ἧπαρ représente *(*l*)*yēkʷr̥*, forme entièrement régulière une fois que -*r* (conservé dans lat. *uēr*) a fait place à *-r̥ ; av. *yākarə* maintient le vocalisme plein, mais avec -*ar* comme dans le doublet **yakar* (pers. *jigar*) ; lat. *iecur* et skr. *yákr̥-t* ont une brève radicale liée à l'addition de -*t*.

hitt. *e-eš-ḫar* « sang » paraît bien indiquer **ēsʷr* (ou -r̥), avec lequel concorde gr. εἶαρ qui, comme Schulze l'a justement discerné (*Quaest. ep.*, p. 165), suppose *ἧσαρ ; correctement skr. *ásr̥-k*.

hitt. *wa-a-tar* « eau » repose sur **wōdr* (ou -r̥) ; une seconde forme instructive est *ú-wi-ta-ar ú-i-da-a-ar* (= **wedōr*), où la graphie indique un thème réduit et une finale pleine ; gr. ὕδωρ, umbr. *utur* avec vocalisme radical zéro sont donc justifiés.

gr. φρέᾱρ, arm. *albiwr* « puits, source » postulent la

forme normale *_bhrēwr̥_, en face de germ. *_brun(en)_-, got. _brunna_, etc.

gr. ἦμαρ continue bien *_āmr̥_ ; et arm. _awr_ atteste *_amōr_, aussi bien que *_āmōr_ par lequel on l'interprète ordinairement.

gr. οὖθαρ remontera à *_ōudhr̥_ avec lequel alterne *_ūdher_, skr. _ūdhar_, lat. _ūber_, etc.

i.-e. *_snēwr̥-(t)_ est conservé par arm. _neard_ et avec finale *-_er_ par av. _snāvarə_.

Le grec se montre donc remarquablement conservateur ; cf. encore πῖαρ, μῆκαρ, στέαρ (*στηιαρ), *ἧταρ (ἦτορ) ; il s'accorde avec les deux exemples du hittite ; au contraire les formes à radicale brève du sanskrit _yákr̥t çákr̥t_ sont hystérogènes. Mais ce système n'est pas maintenu dans les neutres plus récents, où l'alternance radicale disparaît. Tandis que gr. ἧπαρ est au niveau des autres vieux neutres à radicale longue (*_kērd_, *_dōm_, *_sāw_-, etc.) et que l'avestique garde la quantité initiale de _yākarə, snāvarə_, le sanskrit et le latin généralisent la forme qui comporte le degré *-_er_- de l'élargissement. C'est aussi ce qu'on constate dans les neutres plus tardifs du grec.

Les dérivés se conforment en principe à la double finale du neutre. En grec on aura soit -αρο- formé directement sur le neutre en -αρ (χίμαρος, σθεναρός), soit -ερο- fondé sur le degré *-_er_ : (κρυερός, κρατερός). Un ancien mode de formation de dérivés féminins consistera à partir directement du thème de neutre (et non du dérivé masculin) pour y adapter le suffixe de « motion » : *χέϜαρ « versement, lancement » : -χέαιρα dans l'épithète hom. ἰοχέαιρα ; ou *_pīwer_- : skr. _pīvarī_, πίειρα. Dans ce cas, la forme manifeste plus étroitement la participation du sujet (féminin) à la notion exprimée par le neutre. Mais la distinction entre -αρο- et -ερο- s'est brouillée quand la rigueur avec laquelle on distinguait primitivement *-_r_ et *-_er_- s'est relâchée. On retrouvera les mêmes traits dans les dérivés en -_l_- qui ont suivi à peu près la même évolution.

Le nominatif-accusatif skr. _ásr̥k_, en face du génitif

asnáḥ, porte, outre *r* alternant avec *n* dans la flexion, un élément guttural propre au nominatif-accusatif et qui, d'après la flexion postvédique gén. *asr̥jaḥ*, instr. *asr̥jā*, vaut un *g*. Plusieurs autres faits permettent de constater le même élargissement, dont l'addition est de date indo-européenne. Skr. *svargá-* « (espace) solaire, ciel » atteste sous la forme thématique un ancien **swel-g* qui alterne avec **sun-es* (ar. *hunō*) comme skr. *ásr̥-g* avec *asnáḥ*. On retrouve un couple **pétᵒr-g* : **petnés* (cf. J. Schmidt, *Pluralbild.*, p. 173 sq.) en combinant d'une part gr. πτέρυξ, πτέρον, av. *fra-ptərəjāt-*, lat. *pro-pter(g)vus*, d'autre part lat. *penna*, v. gall. *etn*, irl. *én* « oiseau ». Conjointement avec **osth-* « os », **ost(h)r-* (gr. ὄστρεον, ὀστρύς), on a une finale **-r̥-g* dans gr. ἀστράγαλος, laquelle s'oppose au génitif skr. *asthnáḥ*. Par arm. *kołr*, pol. *gałąź*, tch. *haluz* (cf. v. sl. *golĭ*) se reconstitue un couple **gōlr̥-g* : *gōlnés* « branche » (cf. Meillet, *Études sur l'étym. du v. sl.*, p. 261). Mais il est plus fréquent que la gutturale appuie la forme en **-en-* du thème pour produire une finale complexe **-(e)ng(o)-*, **-n̥g(o)*, dont le sanskrit en particulier a conservé et même développé l'usage (Richter, *IF.*, IX, p. 197 sq.) : en face de got. *haúrn* (**kr̥nó-*), il a *çŕ̥nga-* « corne » ; sur le thème **pet-en-*, il a été fait *pataṃgá-*, class. *pataga* (**petengo-*, *petn̥go-*) « oiseau » ; *piçáṅga-* « rougeâtre » ; d'autres noms d'animaux ont reçu la même finale *-ṅga*, *-aga-*, parfois élargie en *-gama-* à la suite d'une fausse interprétation par *gam-* : *turaṅga-* « cheval » (litt. « rapide »), *plavaṅga-* « singe » (litt. « bondissant »), *vihaṅga-*, *vihaga-* « flèche ; oiseau », *mataṅga-* « éléphant », *kulaṅga-* « antilope », etc. Dans *vanargu-* « qui habite la forêt », on a le même suffixe avec une autre finale vocalique, sous l'influence des composés du type de *agregú-* « qui va en tête ». L'avestique offre *sparəha-* (= *sparṅga-*) « gencive » ; *asənga-*, v. p. *aθanga-* « pierre » (cf. skr. *açan-*, *açn-*) et (*supti*)-*zarənga-*, litt. « allié par l'épaule » (terme de parenté) ; le grec, σέλαγ- (σελαγεῖν : σέλας) « éclat », πάταγ- « bruit, cliquetis » (πάταγος, πατα-

γεῖν) ; peut-être ἀκραγ- dans le nom de ville Ἀκράγας « Agrigente ». Il est tentant de ramener à la même alternance lat. *sanguen* (*sanguis*) par une analyse en *sang-uen* où *sang-* alternerait avec skr. *ásr̥-k* ; sur la formation en *-wen*, cf. p. 110. Mais il resterait à justifier en latin la chute de la voyelle initiale qui se maintient dans *asser, assaratum* et qui est confirmée, timbre excepté, par hitt. *ešḫar*.

Le *-*g* qui élargit les formations en *-*er*, *-*en* est susceptible d'apparaître comme sourde *-k* dans le même rôle et attaché aux mêmes suffixes. Par là s'explique l'opposition de lat. *nouer-ca* (cf. gr. νεϜαρός, arm. *nor*) et *iuuencus*, cf. gall. *ieuanc*, irl. *oac*, skr. *yuvaka-*, *yuvaçá-* et aussi got. *juggs* ; — gr. ὀστακός (*οστn̥κο-) en face de ὀστρέον, et même ὄστρακον, avec *r* et *n* à la fois ; — skr. *pāvaká-* « feu », cf. hitt. *paḫḫuenaš* gén. sg. ; — skr. *udakám* « eau » qui est à *udán-* comme ὀστακός à *asthán-* ; lat. **auuncus*, **homuncus* dans *auunculus, homunculus*, etc. ; — v. sl. *měsęcĭ* « lune, mois » (**mēs-en-k-*) et enfin les nombreux dérivés germaniques en *-inga* (*-*enko-*), *-unga* (*-*n̥ko-*).

Dès l'indo-européen on pouvait substituer à la gutturale **k/g*, une dentale **t/d*, comme élargissement du nominatif-accusatif, sans différence sémantique. Un échange encore fréquent s'observe sporadiquement entre *t* et *k* dans les dialectes occidentaux : cf. **atno-* « année » (got. *aþn*, lat. *annus*) : **akno-* (o. umb. *acnu-*), tout particulièrement en sanskrit, non seulement dans *palitá-* : *páliknī* (p. 178), mais dans de nombreux faits de détail réunis chez Wackernagel, *Altind. Gramm.*, I, §§ 116 d, 260 αβ, Brugmann, *IF.*, XVII, p. 492 et Renou, *Ehrengabe W. Geiger*, p. 162-3 : *ásr̥k*, par exemple, est remplacé par *ásr̥t*, TS., VII, 4, 9. Cet échange se manifeste dès les plus anciens dérivés indo-européens, mais n'a pas été maintenu pour les deux formes de dentale au même degré. Sans être inconnue, la sonore *-d* est rare : elle n'apparaît sûrement que dans la flexion **săl-d* : *saln-és* mise en lumière par J. Schmidt, *Pluralbild.*, p. 182 sq.

Au contraire, *-t* s'est considérablement répandu, notamment en sanskrit et en grec. Il convient d'insister sur le caractère purement phonétique du choix entre *-t* et *-k* à la finale des neutres sanskrits : l'un est employé quand l'autre se trouve exclu ; la gutturale, si le mot contient une dentale, et la dentale dans le cas contraire ; de là **osthr̥-g, *pet°rg*, mais *yákr̥-t, çákr̥-t, *kévr̥-t* (*kévaṭa-*), etc. Aussi strictement réglée est en sanskrit l'utilisation de *-t* au nominatif-accusatif exclusivement, comme en arménien *leard* « foie », *neard* « nerf ». En grec les modalités d'emploi sont bien moins nettes. En principe **-t* est attaché au degré *-n-* de la flexion ; du fait que le grec a généralisé la forme sonantique du suffixe, l'opposition s'établit normalement par **-r̥/-n̥t-* : c'est le contraste de skr. **kaiwr̥-t* (*kévaṭa-*) et de gr. **kaiwn̥-t* (χαίατα pl.) pour la forme du suffixe, de skr. **nōmn-os* (*nāmnaḥ* gén.) et de gr. **(o)nomn̥-t-os* (ὀνόματος gén.) pour son vocalisme. Mais parfois *-t* s'adjoint au degré *-r*, comme c'est probablement le cas dans δάμαρ, gén. δάμαρτος « femme mariée », éol. δόμορτις, qui doit être un ancien neutre en -αρ (Pedersen, *KZ.*, XXXII, p. 244)[1] avec finale *-αρτ de nom.-acc. généralisée dans le paradigme. Parfois aussi il fait entièrement défaut : ἔαρ « sang », ἔαρ « printemps », κύαρ, θέναρ et ἄφαρ (cf. ἄφνω) n'en ont pas trace. Cette mobilité même est la preuve que **-t* n'est pas un « morphème » (en valeur phonologique) et qu'il sert seulement d'appui occasionnel à certaines finales consonantiques. Du reste il remplit le même rôle avec des finales tout autres, telles que gr. γαλακτ-, lat. *lac-t-* (J. Schmidt, *Pluralbild.*, p. 179) et ne constitue pas un trait dialectal ; c'est par des voies propres que le slave l'a affecté au nom.-acc. sg. des thèmes en **-en*, du type de *brěmę* < **bher-mn̥-t-* (Troubetzkoy, *MSL.*, XXII, p. 255), alors que les neutres grecs en -α font au datif pluriel chez Homère -ασι (γούνασι, δέρ-

1. L'analyse par un composé « qui administre (-αρ) la maison (δάμ-) » (Boisacq, s. v.) est artificielle.

μασι), non -ασσι, et se rattachent donc à un thème en -α, non en -ατ- (cf. *MSL.*, XXII, p. 257), tout comme ὀνομαίνω en face de ὀνόματος. C'est dans chaque langue que l'emploi de ce -*t*- se fixe. En hittite apparaît une finale d'infinitif-datif en -*wanzi* (-*manzi*) < *-*wanti*, tandis que *ešawar* fait au dat. sg. *ašauni* ; le hittite a donc connu aussi *-*r*/*-*n*-*t*- à côté de **r*/*n*.

En dehors des formes à -*r* (-*n*) énumérées au long des pages précédentes, il s'en trouve un grand nombre qui ne sont plus reconnaissables immédiatement, et dont la finale primitive a été obscurcie. Les observations qui suivent montreront que des catégories entières ont été adaptées à d'autres types de flexion et que la formation en **r*/*n* a connu en indo-européen une exubérance peu commune.

La classe si abondante des neutres grecs en *-*es*- comprend entre autres un groupe notable de vieux mots de caractère religieux dont le nomin. acc. est en -ας et qui se fléchissent par -*s*- ou par -*t*- (formes chez Chantraine, *op. cit.*, p. 421-2). Il s'y mêle quelques vestiges probables du fonds préhellénique, comme βρέτας, δέπας, λέπας, λᾶας (sur lequel en dernier lieu Jokl, *Rev. intern. des études balkaniques*, I, 1934, p. 47 sq.), mais ce sont en majorité des termes dotés de rapprochements sûrs, au moins à l'intérieur du grec, tels que γέρας, γῆρας, δέμας, κέρας, κτέρας, πεῖρας, σέβας, σκέπας, τέρας, tous avec le vocalisme radical *e* des neutres anciens. Quelques autres mots, d'origine indécise comme σέλας, ψέφας, κνέφας[1], apparaissent très tôt et font partie du même vocabulaire religieux.

Il est passé en vérité axiomatique que l'origine de -ας se déduit de l'équation gr. κρέας : skr. *kravíḥ* et doit être représentée par un suffixe indo-européen *-*əs*-. On s'étonne qu'un élément de structure aussi étrange que cet *-*əs*- ait été partout reçu sans justification ; aucun suffixe connu

1. Analogiquement οὖας, ὦας chez Simonide et Sophron, cf. Chantraine, *Rev. Phil.*, 1935, p. 29.

n'a une forme pareille. On ne voit pas davantage comment de *-*əs*- on passerait à une flexion en -*t*-, τέρατος, κρέατα, etc., sinon par l'hypothèse paresseuse d'une influence de -μα, -ματος[1]. Une variante en apparence plus plausible de la même interprétation consisterait à partir de thèmes en *-*ə*- élargis par *-*s*-, en coupant κρέα-ς, *kravi-s-*. Mais elle reste limitée à κέρας et au couple *kraviṣ-* : κρέας, car aucun autre neutre en -ας n'a de correspondant indien en -*is*- : même en face de κέρας, on a skr. *çiráḥ*. Les deux voies restent donc sans issue. C'est que la concordance entre κρέας et *kravíḥ* a égaré la recherche : de l'identité des deux mots, on a conclu à l'identité de -ας et de -*is*-. Les deux types ont des origines distinctes : il suffit de les examiner séparément pour le reconnaître.

En étudiant les neutres, nous avons constaté (p. 5 sq.) que des thèmes en *-*es*- coexistent très souvent avec des formes archaïques à *r/n : skr. *usás-* : *uṣar-* ; — *ū́dhas-* : *ū́dhar-* ; — *áhas-* : *áhar-*, rapprochés par l'identité des finales en -*s* et en -*r* à la pause ; — av. *zavah-* : *zavar-* ; — gr. μῆχος : μῆχαρ ; — πῖος : πῖαρ ; — ὕδος : ὕδωρ, etc. Partout la comparaison indique que les formes en -*r* sont les plus anciennes : *ū́dhar* est remplacé dès le RV. par *ū́dhas-*, hom. μῆχαρ par μῆχος, etc. Il s'agit d'une substitution de -*s* à -*r*, et plus généralement, d'un des procédés mis en œuvre dans la plupart des langues pour éliminer l'anomalie des thèmes en -*r* en les transférant à une flexion plus régulière. Dans cette remarque tient l'explication des neutres grecs en -ας : à l'exception de κέρας et de κρέας, *les mots en -ας ne sont rien d'autre que d'anciens neutres en -αρ (*-r̥) passés, avec leur voyelle -α-, au type en -s.*

La preuve en est donnée par le fait que -ας coexiste généralement soit avec -αρ, soit avec des dérivés supposant -αρ, et qu'il alterne avec des formes en *-*n*-. A côté de πεῖρας, nous avons πεῖραρ et πειραίνω ; πεῖρας, -ατος, att.

1. Sur la flexion particulière de κτέρας chez Homère, cf. Meister, *Homer. Kunstsprache*. p. 132 sq.

πέρας -ατος est conformé à ἧπαρ ἥπατος. — Dans γέρας (γῆρας), on retrouve un plus ancien *γέραρ, établi par γεραρός, γεραίρω et γεραίνω, γέρων. — Il est manifeste que δέμας « corps », primitivement « charpente, structure » repose sur *δέμαρ ; le germanique conserve un dérivé en *-r-* dans **dem-ro-* : v. norr. *timr*, ags. *timber*, vha. *zimbar* « (bois de) construction », et d'ailleurs le grec a la forme en *-n-* dans δέμνιον. — Dans λᾶας, on reconnaîtra *λᾶϝαρ attesté par λαῦρον, Λαυρεῖον et alternant avec *λᾶϝαν dans λα(ϝ)αίνω. — Que σέβας supplante *σέβαρ, c'est ce qui ressort de σεβαρός et de la forme alternante *σεβνός > σεμνός. — De même ψέφας atteste *ψέφαρ puisqu'il a pour dérivé ψεφαρός. — On fera remonter τέρας à *τέραρ dont nous possédons un doublet *τέρωρ > τέλωρ ; ainsi *τέραρ et *τέρωρ voisinent comme τέκμαρ et τέκμωρ ou comme gr. ἧμαρ et **āmōr* (arm. *awr*)[1]. On voit donc que la flexion en -τ- des neutres en -ας est la seule qu'ils puissent posséder en tant qu'ils remplacent des formes en -αρ : en effet un génitif κρέατος est donné dans une inscription attique de 338 av. J.-C., et un pluriel κρέατα par Hésychius. La flexion en -ους (gén. κρέους, etc.) leur vient d'une assimilation plus étroite aux neutres en **-es-*.

Du seul fait que le type grec en -ας a une finale secondaire, le type en *-iṣ-* n'y peut plus correspondre et devient isolé. Réduite à l'indo-iranien, cette formation perd toute attache avec les faits grecs, car elle résulte elle aussi d'une adaptation indépendante. Cette classe de dérivés neutres en **-is-* se compose surtout de mots religieux : skr. *barhiṣ-*, av. *barəziš-* « litière d'herbes pour le sacrifice », skr. *haviṣ-* « offrande », *sarpiṣ-* « beurre », av. *raēθwiš-* « mélange pour la libation » (dans *raēθwiš-kara-*, *°bājina*) ; termes exprimant la luminosité : skr. *arciṣ-*, *çocis-*, *dyotiṣ-*, *jyotiṣ-*, *rociṣ-* ; abstraits divers : skr. *vartis-* « chemin », av.

1. M. Buck, *Class. Phil.* XII, 1917, p. 24 a correctement reconnu la relation de πεῖρας et de πεῖραρ ; mais là s'est arrêtée son observation. Ni l'extension du procès, ni la relation avec les adjectifs en -ρος et les verbes en -αίνω ne lui sont apparues.

hadiš- « siège », *vīθiš-* « jugement », *snaiθiš-* « arme », *maniš-* « esprit » dans les n. pr. *arədu-mainiš-*, v. p. *haxāmaniš-*, cf. le dérivé *haxāmaniš-iya* « achéménide » ; **taviš-* « force » tiré de skr. *táviṣī-*, av. *təvišī-*, **mahiṣ-* d'après *mahiṣī* « première épouse royale » et **hāris-* d'après av. *hāirišī-* « femelle » (cf. *BSL.*, XXXI, 1934, p. 104 sq.) ; *āviḥ*, av. *āviš* « clarté », employés comme adverbes au sens de « clairement » ; skr. *bahíḥ* « en dehors » ; enfin deux noms de la « viande crue », skr. *ā́miṣ-* et *kravíṣ-*. De ce dernier mot, on connaît aussi une forme à vocalisme zéro, av. *xr(u)viš-* dans le dérivé secondaire *xrviš-yant-* « ensanglanté », cf. skr. *jyotiṣ-ka-*. Mais *xrviš-* ne peut être séparé de *xrvi-* forme de composition, non plus que skr. *çociṣ-* d'av. *saoči-*. Ceci donne la clé de la formation. La finale *-i* a bien servi à caractériser en composition les thèmes en **-ro-* (type gr. κυδρός : κυδι-), mais elle a fourni aussi un type de neutres tels que skr. *ásthi*, gr. ἄλφι. A l'origine des neutres indo-iraniens en **-is-*, se trouvent des noms en *-i* élargis et normalisés par l'addition de *-s*. Nous sommes guidés dans cette restitution par un procès semblable qui a abouti à la flexion classique de gr. θέμις. Comme on l'a vu depuis longtemps (Danielsson, *Griech. und etym. Stud.*, p. 51), il faut partir d'un ancien neutre *θέμι, -τος comme ἄλφι, -τος. Ce *θέμι a été transféré aux neutres en *-s* : de ce stade date θέμις ἐστι « fas est » et θεμισ-κρέων « gouvernant avec justice ». Le sort du mot a été dévié par deux nouvelles adaptations : d'abord par une confusion des thèmes θεμισ- et θεμιτ-, d'où le nominatif pluriel hom. θέμιστες ; puis par un passage aux féminins en -ιδ- qui a produit finalement la flexion ordinaire θέμις, -ιδος. C'est dans l'arrangement de *θέμι en θέμις (neutre) que nous trouvons le parallèle de l'adaptation de i. ir. *-i* en *-is-*. L'histoire du féminin κόνις « poussière, cendre » s'explique aussi par un neutre *κόνις (cf. κονίσσαλος, lat. *cinis-culus*) qui doit reposer sur un ancien **koni* n.

En somme ni gr. -ας, ni skr. *-iṣ-* ne reposent sur un

suffixe sigmatique indo-européen. Dans les deux cas il s'agit de substitutions : en grec, le -ρ de -αρ a été remplacé par -ς; en indo-iranien, -*i* a été élargi par -*s*. L'adaptation a été obtenue au moyen du même élément, mais par des voies entièrement indépendantes et à partir de formations distinctes. Ce que, derrière ces finales secondaires et fortuitement semblables, l'on retrouve en dernière analyse, c'est l'alternance indo-européenne **-r/i*, le grec conservant -**r̥*, l'indo-iranien **-i*. Le type neutre en -*i* dont le sanskrit ne conserve que des restes isolés, *ásthi*, *sákthi*, etc., a donc connu en indo-iranien une extension plus vaste, dont témoignent les spécimens qui ont survécu grâce à la normalisation de **-i* en -*is*-. Un autre procédé a été mis en jeu dans le nom du « cœur »: du radical **kr̥d-* (**ghr̥d-*) représenté par skr. *hŕ̥d-*, lat. *cor(d)*, etc., on a tiré un neutre en **-i*, attesté avec vocalisme radical aux trois degrés, par hitt. *kardi-* et aussi par gr. *κάρδι, prototype de gr. καρδία, skr. *hŕ̥daya-* (cf. *hā́rdi-*). Ici le nom est entré, par simple addition de -**yā*, dans les féminins en -ία.

Une substitution analogue a eu lieu entre thèmes en -**r* et thèmes en **-s* dans les substantifs et adjectifs en **-u-*. On sait que la formation en **-u-* montre avec celle en **-r-* des attaches nettes : gr. γλυκός et γλυκερός, κρατύς et κρατερός, etc. Mais cette constatation limitée doit être replacée dans une théorie d'ensemble, car elle n'est qu'un aspect particulier des relations qui unissent à la finale en **-r/n* des formations de substitut. Deux principes permettent d'éclaircir la formation : 1° bien des thèmes en -*u*- ont été élargis secondairement en **-r/n*; 2° cette finale a subi une déviation et reçu les marques de la flexion en **-es-*.

En vertu de la première observation, un thème **argu-* (gr. ἄργυ-φος, lat. *arguō*, *argūtus*) fournissait un neutre **argur/n-* « éclat » qui est à la base de gr. ἄργυρ-ος : skr. *árjun-aḥ*. Ceci posé, on comprend immédiatement les mots grecs en -υρος et les mots sanskrits en -*uri*- : ce sont des thèmes en **-ur* suffixés soit par la voyelle thématique, soit par -*i*-. Un neutre tel que gr. γλαφύ « caverne » a

produit *γλαφύρ, d'où l'adjectif γλαφυρ-ός. De même *φλεγύ (dans φλεγυ-άς) donne *φλεγύρ attesté par φλεγυρ-ός. On posera ainsi *ἄχυρ d'après ἄχυρον, et le degré *n* apparaît dans ἄχνη, got. *ahana*. A côté de λιγύς, un *λιγύρ est légitimé par λιγυρ-ός, avec *n* dans λιγαίνω. De même on juxtaposera *καπύρ d'après καπυρός (sur lequel cf. Legrand, *REG.*, XX, p. 10) et καπνός; — *μωλύρ se tirera de μωλυρός, μωλύνομαι; — *κινύρ de κινυρός, κινύρομαι; — *ψιθύρ, de φιθυρός. La jonction entre le grec et le sanskrit est assurée par l'adjectif ἐχυρός (ὀχυρός) « solide, fortifié » auquel correspond skr. *sáhuri-* « violent » : ἐχυρ-ός et *sahur-i-* donnnet lieu de restituer un neutre gr.. *ἔχυρ, skr. **sahur*, donc i. e. **seghur*. Ainsi devront en principe s'analyser les quelques mots sanskrits en *-uri-* (Whitney, § 1191): *jasuri-* « épuisé », *dāçuri* « pieux », *Bhāguri-* n. pr.[1]. Dès à présent on observe un parallélisme remarquable entre la structure primitive de ce type et celle que nous avons retrouvée dans les neutres en -ας; la série *καπύρ : καπυρός : καπνός se compare exactement à *σέβαρ : σοβαρός : *σεβνός. Il va de soi que si le thème originel est en *-ū-*, la dérivation se fera par **-ūr* et **-ūro-* : ainsi ἰσχῡρός repose sur *ἴσχῡρ n., de *ἰσχύ, cf. ἰσχύς.

Au principe dégagé du grec et du sanskrit, d'autres langues apportent vérification, notamment l'arménien, où les adjectifs et neutres en **-u* présentent au singulier une finale **-ur*, avec une flexion en *-n-* au pluriel, nom. *-unk'*. Ce trait, qui avait passé pour une innovation, se révèle maintenant comme une survivance. Ainsi *cunr* « genou » repose sur **gonur* à côté de gr. γονύ, et le degré *-n-* figure dans gr. γόνϝατα ou dans le duel skr. *jānunī*. Un adjectif tel que *barjr* « haut » sort de **bhr̥ghur* en face de **bhr̥ghu-* attesté par hitt. *parku-* « haut »; de même *manr* « petit » suppose **manur* en face de μανύ· μικρὸν Ἀθαμᾶνες Hes. et de gr. μον(ϝ)ός. Les adjectifs arméniens en *-r* de

1. Sur les formations du sanskrit classique en *-ura*, généralement sur thème en *-u-* et secondaires, cf. Frisk, *Zur indoiran. u. griech. Nominalbild.*, 1934, p. 43 sq.

cette catégorie (*k'ałçr* « doux », *canr* « lourd », etc.) font donc pendant au type en **-ur-* (*-o-*, *-i-*) du grec et du sanskrit. On peut alors reconnaître la même formation dans les neutres latins *fulgur*, *augur* (ancien neutre, cf. Ernout, *MSL.*, XXII, p. 234 sq.), peut-être *guttur*, qui ont *-u-* prédésinentiel dans toute la flexion. Loin de représenter d'anciens thèmes en **-us-* (Persson, *IF.*, XXVI, p. 64), ce sont des mots en **-ur-* qui ont ultérieurement été adaptés en *-s-*; on ne peut conclure de *augus-tus* à un ancien thème en *-o-* puisque *uetus*, *uetus-tus* répondent à lit. *vetušas*, v. sl. *vetŭxŭ*. Lat. *augur* est à skr. *ójas-* comme skr. **sahur* (p. 36) à *sáhas-*. De même ital. **deku-r-*: lat. *decuria*, o. Dekkvíarím « (viam) Decurialem », u. *dequrier* « decuriis » en face de germ. *tigu-* « décade ».

Groupés en une formation unitaire, ces faits attestent un principe de dérivation que le témoignage du hittite fait reporter à l'indo-européen. On possède en hittite un exemple net de thème en *-u-* élargi par *-r/n-*. Auprès de *panku-* « *massif > tout, entier » (gr. παχύς, skr. *bahu-*, etc.) existe un neutre *pankur*, gén. *pankunaš* « masse, famille, foule », qui établit l'antiquité du type. Les autres noms en *-ur/n-* ne se rattachent pas à un thème en *-u-* connu, étant d'origine incertaine : *meḫḫur*, gén. *meḫḫunaš* « temps, moment », peut-être de **mē-* « mesurer » ; — *šeḫur*, dat. *šeḫuni*, sens inconnu; — *paḫḫur* « feu » n'est pas dérivé d'un nom, et d'ailleurs le gén. *paḫḫuenaš* montre une autre flexion. En outre, de même que l'on a des dérivés primaires en **-ur* indépendants de mots en -**u*, par exemple dans gr. ἐχυρός, skr. *sáhuri-*, de même en hittite certains noms en *-ur* se tirent directement de racines verbales, sans montrer de flexion en *r/n* : *aniyur* « rite » de *aniya-* « accomplir »; — *paršur* « miette » de *parš-* « briser »; mais *kurur* « ennemi » est isolé et inanalysable; M. Sturtevant, *Compar. Gramm.*, § 153, le soumet à une explication contradictoire quand il en fait un dérivé de *kwer-* « trancher » et qu'il le compare en même temps à skr. *krūra-*, av. *xrūra-* « sanglant »; du

reste ni l'une ni l'autre proposition ne mène à rien d'acceptable : *kurur* « ennemi » ne saurait procéder de *kwer-* « trancher » (= lat. *curtus*) et n'a pas davantage de rapport avec skr. *krūra-*, av. *xrūra-* « sanglant », dérivés de *krū-* (v. sl. *kry*) « sang ».

Nous avons fait état jusqu'ici de noms ou d'adjectifs caractérisés. Mais on trouve aussi des vestiges de la formation dans certains adverbes indiens qui sont des noms figés : le védique a *sanitúr* « à l'écart », cf. *sanutár* et av. *hanarə* ; — *múhur* « soudainement » à côté de *múhu*, *múhukam* ou M. Jules Bloch, *Don. natal. Schrijnen*, p. 369, retrouve sous forme moyen-indienne le correspondant de gr. βραχύς, av. *mərəzu-* « court » ; mais il interprète le dérivé *muhūrtá-* « instant » par un composé *muhū-rtá-* cf. *ṛtu-*. En vertu de l'analyse de *múhur*, nous y verrons plutôt *muhūr-tá-* (comme *sasvar-tá*, p. 87), quelle que soit la raison de l'allongement de *-ū-*, probablement secondaire. L'autre adverbe védique *prādúr* « en vue », où le même savant (*l. c.*, p. 370) reconnaît une forme prākrite de **prātur*, a probablement la même finale, originelle ou analogique. Ainsi compris, ces adverbes constituent d'anciens noms en **-ur*, comme les adverbes indo-iraniens en *-ar*, grecs en -αρ, -ωρ, sont des vestiges de formes nominales en *-ar*, -αρ ou -ωρ (p. 91).

La tendance, précoce et générale, à pourvoir d'un *-r* les thèmes en **-u-*, traduit, en même temps que l'extension ancienne de l'élargissement *r/n*, la réduction du type en **-u-*. Il est significatif que le latin, pour les mêmes fins, ait adopté dans les adjectifs l'élément *-i-* (βραχύς : *breuis* ; — παχύς : *pinguis*, etc.), dont on sait les relations étroites avec *r/n*. Par un procès entièrement indépendant, entre **-ur-* et **-ui-* semble se reformer l'alternance archaïque *r/n : i*. Mais à leur tour et d'une manière générale, les mots en **-ur-* vont à des types plus réguliers et perdent leur caractéristique en *-r* ou *-r/n*. Ici encore l'élimination s'est faite progressivement au profit des thèmes en *-*s-*. Grâce au contact établi dès l'indo-européen entre

**-r/n* et **-s*, les finales en **-ur* ont été normalisées en **-us-*, tout comme gr. *-αρ en -ας (p. 32). Le neutre **seghur* attesté par gr. ἐχυρ-ός, skr. *sahur-i-*, devient en germanique **seghus* n. : v. h. a. *sigu*, got. **sigus* (d'après l'acc. sg. *sihu*). Le gr. *καπύρ supposé par καπυρ-ός est remplacé par καπύς ; le *λιγύρ de λιγυρ-ός, par λιγύς. Lat. *augur* est doublé par **augus* (dans *augus-tus*). C'est donc par un ancien **míthur* que s'interprétera l'adverbe véd. *míthuḥ*, d'après le dérivé *mithuna-* et le couple avestique *miϑwara-*, *miϑwana-*. On peut même se demander si ce ne serait pas l'origine, au moins partielle, de la formation indo-iranienne en **-us-* qui comprend des adjectifs et des noms généralement neutres : skr. *tápuḥ* « chaud ; chaleur », *cákṣuḥ* « œil ; voyant », *áruḥ* « blessure ; blessé », etc. (Whitney, § 1154) ; av. *kərədus̆-* « aide », *manus̆-* « homme », *gərəbus̆-* « petit d'animal », etc. Skr. *tápuṣ-* pourrait supposer **tapur-* qui s'étaierait sur av. *taf-n-u*, comme gr. *καπύρ (καπύς) sur καπ-ν-ός. Mais dans la grande majorité des cas, on ne peut démontrer la coexistence d'une finale à *-r* et à **-us-*. L'élément **-s-* a pu s'ajouter directement à *-u-*, cf. skr. *manu-* et *manuṣ-* ; *yajū-dara-* et *yájuṣ* ; av. *āyu-* et skr. *āyuṣ-* ; lat. (*in-*)*genu-*(*us*) et véd. *januṣ-*, lat. *pecu* et *pecus-*, etc., selon le même procédé qui a été reconnu ci-dessus p. 34, dans les neutres en *-iṣ-* reposant sur **-i + s*.

L'ensemble des rapports dégagés par ces analyses entre *-u-*, *r/n* et *-s-* a pour conséquences dans plusieurs dialectes, mais particulièrement en grec (cf. aussi Cuny, *Rev. Phil.*, 1930, p. 5 sq.) :

1° une liaison fréquente de thèmes en **-es-* et d'adjectifs en -ύς : αἶπος : αἰπύς ; — βάθος : βαθύς ; — βράδος : βραδύς ; — γλεῦκος : γλυκύς ; — εὖρος : εὐρύς ; — πᾶχος : παχύς ; — πρέσβος : πρέσβυς, etc. ;

2° une liaison fréquente de thèmes en **-es-* et d'adjectifs en -ρο- : ἔχθος : ἐχθρός ; — αἶσχος : αἰσχρός ; — ἔρευθος : ἐρυθρός ; — κῦδος : κυδρός ; — μῆκος : μακρός ; — ψύχος : ψυχρός, etc.

CHAPITRE III

LES FORMATIONS EN *-*l*-.

Des formations en *-*l*-, employées en suffixes simples ou complexes, semblent coïncider dans leurs fonctions avec *r et avec *n. Certains comparatistes ont reconnu l'importance de cette liquide (ainsi Pedersen, *KZ.*, XXXII, p. 260), sans poursuivre dans le détail l'étude des emplois de ce suffixe ni des conditions où il alterne avec *r* ou *n*. Des relevés en ont été çà et là dressés, mais guidés par le souci de la description bien plus que de l'interprétation comparative.

Il est superflu de rappeler que *l* est en bien des cas un simple doublet de *r* (voir en dernier lieu Meillet, *Ann. Acad. Fenn.*, XXVII, p. 157 sq.). L'étroite parenté des deux liquides s'affirme dans de nombreux rapprochements ou de communes fonctions : doublets en *-*ro*- ou *-*lo*- des adjectifs, noms d'agents en *-*te/ol* du slave et du hittite, noms d'instruments en *-*tro*-/*-*tlo*-, *-*dhro*-/-*dhlo*-, alternances *r*/*l* en fin de racine (type **ster*-/*stel*- : lat. *stella* < **stelnā* comme *collis* < **kolnis*), etc. En tout emploi nominal, *l* est susceptible de remplacer *r*. On peut donc s'attendre à trouver *l* remplissant les mêmes fonctions et doté des mêmes singularités archaïques que possède *r* quand il sert d'élargissement ou de suffixe nominal.

Un premier exemple en est donné par la formation en *-*ur* qu'on a rétablie dans son antiquité indo-européenne sur le témoignage concordant du hittite, de l'indo-iranien,

de l'arménien, du grec et du latin ; elle constitue des adjectifs ou des abstraits neutres, surtout en dérivation postverbale (p. 35). Or on connaît en hittite une classe parallèle de noms abstraits en *-ul*, de genre inanimé et généralement tirés de verbes : *išḫiul* « lien, engagement » (*išḫiya-* « lier ») ; — *takšul* « entente, paix » (*takš-* « établir un accord ») ; — *waršul* « apaisement » (*warš-* « (se) calmer ») ; — *waštul* « faute, péché » (*waštā-* « commettre ») ; parfois en dérivation secondaire : *aššul* « bienveillance » (*aššu-* « bon ») ; — *ašandul* « station, séjour » (du participe *ašant-* de *aš-*, *ēš-* « être assis ») ; — *paḫḫurul* « ustensile employé pour le feu » (*paḫḫur* « feu »). On peut donc rétablir le même suffixe athématique dans une série de formes d'autres langues où il est généralement représenté par **-ulo-*. Parfois ce n'est qu'une apparence : gr. ἡδύλος < ἡδύς. Mais **-ul(o)-* se rencontre certainement dans skr. *vidur-a-* « intelligent, avisé », gr. εἴδυλ-ίς « informé », v. pr. *weidul-is* « prunelle de l'œil », cf. lit. *pa-viduls* ; — lat. *tumultus*, skr. *tumul-am* « tapage » (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 237) ; — gr. ἀγκύλ-ος « recourbé », ἀγκύλ-η « amarre », v. h. a. *angul* « hameçon » et avec *-g-*, lat. *angul-us* ; tous ces exemples sans liaison avec thème en *-u-*. La variété des voyelles adjointes au suffixe prouvent qu'il faut poser celui-ci sous forme athématique comme en hittite, et avec la même valeur abstraite.

La relation qui unit des noms en **-ul* à des dérivés en **-ulo-* se répète vraisemblablement entre **-il* et **-ilo-* dans des formations encore obscures du latin et du grec. Les adjectifs ou noms d'agent latins *pugil*, *mūgil*, *uigil* ne paraissent pas avoir jamais eu de voyelle finale et se comportent en tout comme *sōl*, *-is*. Dans leur finale *-il*, on trouvera sans doute le prototype du suffixe thématisé -ιλος et le moyen d'interpréter quelques-uns des adjectifs grecs primaires qui en sont affectés (sur les substantifs en -ιλο- généralement diminutifs, cf. Chantraine, *Formation des noms*, p. 248 sq.) : ποικίλος, qui ne recouvre pas skr. *peçala-* de formation indépendante, supposerait un **poik-il*

« bigarré » ou « bigarrure » ; κοῖλος (< *κοϝιλος), un *kow-il « creux » ou « cavité », cf. alb. θelɛ « profond » < *kowīlo- d'après Pedersen, *KZ.*, XXXVII, p. 332. Autrement le -ι- reste inexplicable, ne pouvant être tiré analogiquement des adjectifs où -λο- secondaire s'ajoute à un thème en -ι-.

On dispose de faits plus nombreux pour poser une formation indo-européenne en *-ēl étayée principalement sur le hittite et le latin. Le hittite possède deux abstraits clairs : *šu-ēl* « lien, cordon » (cf. lat. *suō*) ; — *ḫurk-ēl* « peine de mort », de *ḫark-* « mourir » (Götze, *ZA.*, N. F. II, p. 255, n. 1). Ceci reporte à la préhistoire le début de la formation latine en *-ēla* : *quer-ēla*, *loqu-ēla*, dont les origines n'étaient pas claires (Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 217) et qui doit être un ancien *-ēl féminisé. En effet quelques formes montrent une finale différente : *contumēlia* sort, par **contumēlos* (ou *-is*), de **con-tum-ēl* « gonflement, insolence, provocation » ; *crūdēlis*, que l'on se résigne faute de mieux à expliquer par l'analogie de *fidēlis* (cf. Walde-Hofmann, s. v.), est un dénominatif de *crūdus* supposant **crūd-ēl* « cruauté » ou « cruel ». Par contre c'est comme simple suffixe d'appartenance que *-ēlis* secondaire fonctionne dans *patru-ēlis* (*patruus*), *cardu-ēlis* (*carduus*). On ne peut donc plus chercher dans *-ēla*, *-ēlis* une innovation latine. Si la comparaison avec les noms hittites en *-ēl* ne suffisait pas à le situer en indo-européen, on ferait appel à une seconde concordance. Précédé de *-t-*, cet *-ēl* donne en hittite le suffixe d'abstraits *-zēl* (< *-tēl) : *tayazēl*, « vol » (de *taya-* « voler ») ; *šarnikzēl* « compensation » (de *šarni(n)k-* « compenser, dédommager »). C'est le type latin *tūtēla, cautēla, corruptēla, sūtēla* (cf. Sturtevant, *Compar. Gramm.*, § 166), qu'on n'a plus besoin de faire sortir exclusivement de *tūtēla* et ce dernier mot lui-même de *tūtārī* (ainsi Stolz-Leumann, p. 217) ; on coupera *tū-tēla* (*tueor*), *cau-tēla* (*caueō*), etc., ce qui fait apparaître en latin un suffixe non attesté hors du hittite. Outre ces deux preuves indirectes, un témoignage formel invite à restaurer *-ēl dans son antiquité. Avec voyelle brève, il est

attaché à l'un des plus vieux mots du vocabulaire : **sāw-el* « soleil », dérivé athématique d'une racine **sắu-* « briller », montrant selon les langues une double alternance, radicale et suffixale, de type hautement archaïque. A côté de **sāwel* et probablement conformé d'après lui, on mettra sabin **ausel* « aurore », supposé par sab. *Auselii* = *Aurelii* et par Hes. αὐκήλως· ἕως ὑπὸ Τυρρηνῶν [à lire αὐσηλ-], mot passé dans l'étrusque *usil* « dieu du jour » (cf. Kretschmer, *Glotta*, XIII, p. 111 ; XIV, p. 310 ; Blumenthal, *IF.*, LIII, p. 117 sq.). On tient ainsi dans **sāw-el* le plus ancien spécimen d'une formation qui s'est généralisée avec voyelle longue dès avant la séparation du hittite.

Le parallélisme des formations à *-l* et à *-r* se manifeste aussi par une flexion **-l/n*, semblable à **-r/n*, mais bien moins connue. Elle est notoirement attestée par av. *x*ᵛ*ar*, pseudo-gén. *x*ᵛ*ǝng* (p. 66) et par la coexistence en gotique de *sauil* n. et de *sunno* f. Mais elle gouverne plusieurs autres oppositions : gr. χθαμαλός, lat. *humilis*, thr. Σεμελή, phryg. ζεμελως « humains » en face de skr. *kṣāman*, *jman*, av. *zǝman* (cf. ci-dessous, p. 90) ; — v. h. a. *himil* : got. *himins* ; — lat. *pugil* : *pugnus* ; — skr. *peçála-* (cf. ποικίλος) : *peçana-* (cf. *piçaṅga*) ; — gr. μεγαλο- ; lat. *magnus* ; — gr. ὁμαλός, lat. *similis* : v. norr. *saman* ; — gr. ὀμφαλός, lat. *umbilīcus* ; *umbō*, *-ōnis* ; — gr. στῦλος : skr. *sthūṇā*. L'opposition **l/n* permet de rassembler ces « disiecta membra » de formations autrefois plus riches et de les ordonner. Une fois reconnu dans des faits de vocabulaire, ce système s'affirme aussi dans une grande catégorie nominale.

En effet, dans la même série d'oppositions doit entrer la formation d'adjectifs en **-lo-* (type lat. *crēdulus*) qui fournit des participes en tokharien, en arménien et en slave et soutient des relations étroites avec la formation en **-no-*, laquelle donne des participes passifs (type *plēnus*) dès l'indo-européen et spécialement en sanskrit et en slave. L'alternance **l/n* se prolonge ainsi dans les formes nominales du verbe en instituant par **-lo-* et **-no-* une

double catégorie dont l'utilisation varie selon les langues, et qui a dû se former à un stade relativement récent de l'indo-européen, car le hittite l'ignore. On ne rencontre pas de suffixe *-*no*- en hittite, et *-*lo*- n'y est employé que pour constituer des dénominatifs : *irma-* : *irmala-* « malade » ; *tapariya-* : *tapariyala-* « prince », etc. (Sturtevant, § 172).

De tous les développements particuliers qui impliquent cette alternance, le plus notable, le plus instructif et le moins bien élucidé se trouve en grec dans la classe abondante des adjectifs en -αλος et -αλέος. On en possède des relevés complets et une description précise dus en partie à M. Fraenkel (*Griech. Denom.*, p. 10 ; *KZ.*, XLII, p. 114), tout particulièrement à M. Debrunner, *IF.*, XXIII, p. 1-43 et aussi XXI, p. 36 sq. et repris chez Chantraine, *Formation des noms*, p. 253 sq. Mais sur l'origine de -αλ- l'incertitude persiste : Brugmann, *Morph. Untersuch.*, II, p. 247 et M. Debrunner ont conjecturé un suffixe *-*n̥l*- qui, aurait-il la moindre vraisemblance, serait exclu par les considérations suivantes.

Il s'agit d'une formation propre à la poésie dactylique, étrangère à la prose attique, et qui a constitué des dérivés expressifs en nombre rapidement croissant. Les catégories qu'elle développe comprennent surtout des adjectifs de qualité : propriétés physiques (froid, chaud ; sec, humide) ou des états moraux (audacieux, craintif ; terrible, silencieux, etc.) ; cf. Chantraine, *op. cit.*, p. 254. Ces valeurs sont à mettre au compte de -εος employé comme suffixe simple ou dans la forme complexe -αλ-έος. Qu'il sorte de *-*ewo*-, de *-*ey(y)o*- ou de *-*esyo*-, le suffixe -εος (-ειος) donne lieu en effet à des dérivés exprimant les mêmes notions que -αλεο- : adjectifs de matière (χρύσεος, σιδήρεος, λίθεος), de qualité physique (στερεός, ἀργύφεος), d'état moral (μέλεος « vain », θέλεος ἀθέλεος « nolens nolens » Esch., τέλεος « parfait », κήδεος « cher », etc.) Sans se recouvrir exactement, les formations en -αλέος et en -εος coïncident assez dans leurs emplois pour faire

comprendre que -εος soit entré en liaison avec -αλ-, où il se caractérise plus nettement. D'ailleurs, la conjonction était facilitée par un petit groupe de mots où -εος s'ajoutait à un thème en -αλ- : δαίδαλος : δαιδάλεος ; — ἀμύγδαλον : ἀμυγδάλεος ; — ὕαλος : ὑάλεος.

Quant à l'élément principal, -αλ-, les auteurs précités n'ont pas manqué d'observer que les mots où il figure sont liés à d'autres formes comportant *r* ou *n*. Ainsi κερδαλέος : κερδαίνω ; — οἰδαλέος : οἰδαίνω ; — ἰσχαλέος : ἰσχνός ; — σμερδαλέος : σμερδνός, etc., ou λευγαλέος : λυγρός ; — ἐρευθαλεός : ἐρυθρός, cf. ἐρυθαίνω, etc. Mais ils n'ont pas dépassé cette constatation ni ramené les alternances à leur principe. Pour y arriver, il faut adjoindre aux dérivés en -αλ-έος d'autres formes complexes en -αλ-, notamment -αλ-ιμος (hom. εἰδάλιμος « de belle apparence », κυδάλιμος « glorieux », πευκάλιμος « réfléchi », etc. ; liste chez Chantraine, *op. cit.*, p. 153-4) et -αλ-λος (κρύσταλλος « glace », béot. ὄκταλλος, cf. ὀφθαλμός). En les groupant avec les mots apparentés, on établit deux alternances : 1° entre -αλ- et -αρ- ; 2° entre -αλ- et -αν- :

1° -αλ-/-αρ- :
γηρ-αλ- : γηρ-αρ- (γηραλέος : γεραίρω, cf. p. 33),
καρχ-αλ- : καρχ-αρ- (καρχαλέος : κάρχαρος),
ὀτρ-αλ- : ὀτρ-ηρ- (ὀτραλέος : ὀτρηρός),
πῑ-αλ- : πῑ-αρ- (πῑαλέος, -λός : πῑαρός),
ὑδ-αλ- : ὑδ-αρ- (ὑδαλέος : ὑδαρός);
δαμ-αλ- : δαμ-αρ- [δαμάλη, δάμαλις : δάμαρ (τ)],

2° -αλ-/-αν- :
ἀζ-αλ- : ἀζ-αν- (ἀζαλέος : ἀζαίνω),
αὑ-αλ- : αὑ-αν- (αὑαλέος : αὑαίνω),
εἰδ-αλ- : εἰδ-αν- (εἰδάλιμος : εἰδαίνομαι),
ἐρευθ-αλ- : ἐρυθ-αν- (ἐρευθαλέος : ἐρυθαίνω),
Ϝετ-αλ- : Ϝετ-αν- (ἔταλον : ἐπη-ετανός[1]),
ἰκμ-αλ- : ἰκμ-αν- (ἰκμαλέος : ἰκμαίνω),

1. Ainsi posée, l'alternance dispense de recourir à un composé *Ϝετι-τανος ou *Ϝετο-τανος avec Brugmann (cf. Boisacq, p. 264).

καγκ-αλ- : καγκ-αν- (καγκαλέα Hés. : καγκαίνει Hés.),
κερδ-αλ- : κερδ-αν- (κερδαλέος : κερδαίνω);
κρυστ-αλ- : κρυστ-αν- (κρύσταλλος : κρυσταίνω),
κυδ-αλ- : κυδ-αν- (κυδαλέος -άλιμος : κυδαίνω),
μυδ-αλ- : μυδ-αν- (μυδαλέος : μυδαίνω),
οἰδ-αλ- : οἰδ-αν- (οἰδαλέος : οἰδάνω),
ὀπτ-αλ- : ὀπτ-αν- (ὀπταλέος : ὀπτανός),
πῑ-αλ- : πῑ-αν- (πῑαλέος : πῑαίνω).

Il apparaît alors que -αλ- se comporte exactement comme -αρ- et en est un doublet : πῑαλ- : πῑαν- ne se distingue en rien de πῑαρ- : πῑαν-. Par suite, -αλ- doit représenter une sonante et ne peut représenter que cela. Nous avons affaire à une formation en *-l̥, parallèle à celle en *-r̥, quoique moins bien représentée, et qui, comme elle, donne à des racines verbales des dérivés de sens abstrait. De même que *-r̥ (-αρ) est la représentation normale en grec de l'élargissement indo-européen *-*er*, de même *-l̥ (-αλ-) répond ordinairement à cet *-*el* dont on a montré ci-dessus les survivances. Ils alternent avec -*n*- ou avec -*s*- en oppositions identiques. Comme les thèmes en -αρ accompagnent souvent des thèmes en -ος (πῖαρ : πῖος ; — μῆχαρ : μῆχος, etc.), ainsi ceux en -αλ- : ῥιγαλ-έος : ῥῖγος ; — ἀργαλ-έος : ἄλγος ; — θαρσαλ-έος : θάρσος ; — ψευδαλ-έος : ψεῦδος ; — καρφαλέος : κάρφος, etc. Il arrive aussi que -αλ- se coordonne non à -αρ, mais à l'aspect thématique -ρο- avec vocalisme radical réduit ; dans ce cas la forme à -*n*- est également thématisée et la voyelle radicale au degré zéro : λευγαλ-έος : λυγρός ; — ψευδαλ-έος : ψυδρός ; — κυδάλ-ιμος : κυδρός ; le type ὕδαρ-ός : ὑδνός se répète dans πευκάλ-ιμος : πυκνός ; — ἰσχαλ-έος : ἰσχνός ; — σμερδαλ-έος : σμερδνός ; — κερχαλ-έος : κερχνός On sait la connexion entre -ερ-ο- et des neutres en *-*es*- ; type κρυερός : κρύος ; de même entre -ελ-ο- et *-*es*- : type νεφέλη : νέφος. Sous tous les rapports, les formations en *-*l*/*n*- coïncident avec celles en *-*r*/*n*-. Les premières sont notablement moins nombreuses que les secondes, en partie par suite d'une élimination plus rapide, en partie aussi parce que l'indistinction de

r et de *l* en indo-iranien nous prive de quelques exemples.

Cependant la preuve peut être fournie que, suffixe ou élargissement, -*l*- a gagné, en indo-iranien même, plus de terrain qu'il ne semblerait. Considérons l'équation véd. *saparyáti* « veneratur » = lat. *sepelit* « il ensevelit (avec les hommages funèbres) ». Les deux verbes, dénominatifs l'un et l'autre, reposent sur un adjectif ou un neutre **sep-el* (cf. **sāw-el*) « hommage, soin » dérivé de **sep-*, véd. *sápati* « s'empresser, soigner[1] ». On pourra déceler indirectement dans un autre verbe également dénominatif le degré *-*n*- attendu : véd. *bhuraṇyáti* « il tressaille », Que -*r*- repose sur **r* ou sur **l* dans véd. *ratharyáti* « il va en char » et *çratharyáti* « il a confiance », nous avons affaire en tout cas à des dérivés **rathar*[2] (cf. *ratha-*) et **çrathar-* (cf. *çrath-*). Le rapport de *ratharyáti* et de *bhuraṇyáti* est celui de γεραίρω et de πιαίνω.

En dehors des catégories énumérées, il devient possible de préciser la formation de quelques dérivés obscurs du grec. Dans hom. πάσσαλος « clou », le -σσ- est sans explication ; on a supposé, à cause de cette finale *-*yalo*-, une réfection sur πήσσω, ce que le vocalisme radical interdit. La formation de πάσσαλος est indépendante de celle de πήσσω. On doit, à partir de *πακyαλο-, poser *πακι en face de la forme à *-*n*-, gr. πήγανον, lat. *pāgina* ; le contraste **i/n* est analogue à celui de lat. *axi-* en face de gr. ἄξων, et dans les deux radicaux une suffixation en *-*l*- a eu lieu : lat. *pālus* et *āla*. C'est à *πακι que s'ajoute -αλο- en formation secondaire, de même que κρύσταλλος implique un thème nominal κρυστ- cf. lat. *crusta*. — Le suffixe -αλο- est aussi celui qui constitue ὑπερφιαλός « orgueilleux, insolent », étrangement analysé en *ὑπερ-φϝ-ιαλο- chez Boisacq s. v., d'après Osthoff. Le radical est évidemment -φι- avec la

1. Schulze, *KZ.*, XLI, p. 335 (= *Kl. Schr.*, p. 474) compare *saparyáti* : *sapati* à lette *smelu*, *smel't* en face de lit. *semiù*, *sémti* « puiser ».

2. Chez Wackernagel-Debrunner, *Altind. Gramm.*, III, p. 74 fin, *rathar-* est qualifié de « falsche Sandhiform ». Mais dans l'ensemble où nous l'avons replacée, son authenticité ne paraît guère contestable.

forme qu'on connaît par gr. φῖτυ, v. sl. *bimŭ* « que nous fussions », v. p. *biyā* « qu'il soit ».

La structure de ὀφθαλμός et de béot. ὄκταλλος se prête maintenant à une analyse qui remplacera sans dommage les hypothèses inconsistantes mentionnées chez Prévot, *Rev. Phil.*, 1935, p. 274. Il faut, avec ὄκταλλος, prendre conjointement skr. *ákṣi* « œil » (av. *aši* duel). En interprétant la forme sanskrite comme un dérivé en *-*es*- apparenté à v. sl. *oko*, gén. *očese* (en dernier lieu Meillet-Vaillant, *Slave commun*[2], p. 499), on s'est privé du témoignage principal, de celui en fonction duquel tous les autres doivent s'ordonner. Le thème *ok^w- se trouve suffixé par *-*ei*- en baltique : lit. *akìs*, v. pr. *ackis*, et par *-*n*- en arm. *akn*, gén. *akan* (avec géminée expressive). L'élément *-*i/n*- s'est surajouté en sanskrit (*ákṣi*, gén. *akṣṇáḥ*) à un thème *akṣ*-, qui, comme gr. ὀκτ-αλλος, était déjà élargi, non par *-*s*-, mais par *-*þ*- ; en effet skr. *akṣ*- : gr. ὀκτ- ont le même phonème final que skr. *ṛ́kṣ-aḥ* « ours », gr. ἄρκτ-ος. Leur histoire n'a donc aucun lien avec la formation en *-*es*- du slave. D'autre part il s'est constitué en grec deux formes sur le même radical : ὄκτ-αλλος et ὀφθ-αλ-μός ; pour la suffixation de ὀφθαλμός, cf. σχινδ-αλ-μός. Entre ὄκτ-(αλλος) et ὀφθ-(αλμός), il n'y a qu'une différence de non-aspirée à aspirée : le -φθ- représente le groupe indo-européen qu'on transcrit **kþh* et qui a le traitement φθ dans φθίνω en face de skr. *kṣiṇā́ti*. Dans les formes de ce mot, l'expressivité a été cherchée et obtenue par différents procédés ; l'aspiration de ὀφθ- est un de ces moyens. En outre l'emploi du suffixe *-*el*- est à noter pour la concordance qu'il établit entre le grec et le latin (*oculus*), quoique le détail morphologique diffère.

Dans la similitude des fonctions de *r* et de *l*, on trouvera sans doute l'explication d'une singularité de la conjugaison hittite. A l'impératif, qui est avec l'indicatif le seul mode personnel du verbe hittite, apparaît une 1re sg. différenciée par la « voix » : *-lu* à l'actif, *-ru* au médio-passif en *-r* : ainsi *memālu* « je veux

dire » : *iyalu* « je veux faire » ; — *waḫaru* « je veux apparaître » ; *arḫaḫaru* « je veux entrer » ; faits constatés, sans explication, chez Friedrich, *IF*. XLIII, p. 257-8 et Sturtevant, *Comp. Gramm.*, §§ 394, 421. Le verbe indo-européen ne connaît rien de pareil et d'ailleurs la nature même de cette forme doit en faire une nouveauté : l'impératif ne comporte pas normalement un « volontatif » de 1[re] sg. En fait, seule la forme en *-lu* de la conjugaison transitive fait difficulté. L'autre s'explique aisément à l'aide d'éléments propres à la flexion en *-r* : étant donné que *-r* caractérise éminemment cette flexion, et que *-u* est la finale constante de tous les impératifs à la 3[e] pers. du singulier et du pluriel (-act. *-tu*, *-ntu*, répondant à i. ir. *-tu*, *-ntu* ; méd. pass. *-aru*, *-ntaru* analogiquement), la finale *-r-u* a une justification immédiate ; elle se conforme étroitement dans sa structure à la 1[re] sg. du présent médio-passif et ne s'en distingue que par *-u*, signe de sa fonction : *(ya)ḫari* « je vais » : *(wa)ḫaru* « que j'apparaisse ! ». Cette forme, qui s'harmonise avec la conjugaison où elle prend place, doit être antérieure et avoir servi de modèle à la 1[re] sg. en *-lu*, qui n'a aucun lien avec la conjugaison transitive. On est alors tenté d'imaginer que *-lu* provient d'un arrangement secondaire fondé sur le parallélisme des conjugaisons. Il fallait forger à *-ru* un pendant exact, mais cependant différent. La relation de *r* et *l* a fait le reste. Comme le hittite répond par des mots en *-tal(l)i-* (< **-tol-*, cf. sl. *-tel-*) aux noms d'agents en *-*ter-* des autres langues, de même il a affecté *-l-* à différencier l'actif d'avec le passif en *-r* à la 1[re] sg. de l'impératif. Tout particulier qu'est ici le rôle de *-r-* au regard de celui qu'il remplit dans les formations nominales, la manière dont on l'a fait jouer avec *-l-* rappelle trop les alternances nominales pour ne pas déceler un trait du phonétisme indo-européen.

CHAPITRE IV

LES THÈMES EN *-i-* ET EN *-u-*

A considérer de près le type flexionnel en *-i/n* (skr. *ásthi, asthnáḥ*), on s'aperçoit que la finale de nominatif-accusatif n'en est pas la seule particularité. Tout d'abord ce type est restreint à un petit groupe d'exemples : en regard des nombreuses correspondances à *-r/n,* on ne peut citer que quelques rares formes, presque uniquement indiennes, à *-i/n*. En second lieu, si les neutres en *-i* montrent une certaine ressemblance avec ceux en *-u* par la similitude des flexions, ils s'en séparent dans l'emploi de **-n-* aux cas obliques, car, à côté de skr. *ásthi/asthnáḥ,* il n'y a pas de neutres en **-u/n-*. Il faut enfin observer que la distinction entre neutres et adjectifs, assez nette dans les mots en *r/n,* se brouille dans les formes en *-i* et en *-u*, où les mêmes finales caractérisent des substantifs et des adjectifs neutres. On aura donc à rechercher la nature de l'élément *-i -u* avant d'en étudier le rôle.

Comme les neutres en **-i,* ceux en **-u* possèdent une antiquité réelle : des mots tels que **medhu* ou **genu* appartiennent au plus vieux fonds du vocabulaire et se maintiennent avec leur finale dans les dialectes les plus conservateurs, sinon dans l'indo-européen tout entier. Cependant l'analyse peut déceler, pour quelques-uns de ces neutres, la nature adventice de **-u*. Auprès de **peku,* on a coutume de mettre gr. πέκος, ποκίζω, supposant **pek-*, et même **pek-t-* (cf. γαλακ-τ-) en rapprochant **p(e)kten-* (gr. κτείς,

lat. *pecten*). Dans lat. *cornu*, on reconnaît, grâce à skr. *çṛṅga-*, un thème **ker-n-* élargi par *-*u*. Gr. γλάφυ n'a pas un -υ hérité, cf. γλάφω ; — τέρυ ancien neutre (τέρυες ἵπποι Hés. « chevaux harassés ») voisine avec τέρην, et πῶϋ avec ποιμήν. Le latin a particulièrement développé une classe de thèmes subsidiaires en -*u* coexistant avec -*o*- (Cuny, *Rev. Phil.*, 1930, p. 5 sq.) : *seru ueru penu specu cornu gelu algu*, secondairement *ossu*, *tonitru*, etc.[1]. A plus forte raison peut-on isoler -*u*- dans les noms de genre animé tels que lat. *domus*, *acus*, *gradus*, *impetus*, gr. ἄρκυς, δελφύς, skr. *bandhú-*, etc., et dans les adjectifs qui en grande majorité dérivent de racines verbales ou de noms-racines, type **nek-* (lat. *nex*) et **neku-* (av. *nasu-*). On serait donc tenté d'imaginer que même des neutres inanalysables comme **gonu* ou **medhu* proviendraient en dernière instance de radicaux verbaux ou nominaux, élargis par -*u*, comme skr. *ásthi* l'est par -*i* (av. *ast-*).

Cependant, on se tromperait en superposant les neutres en -*i* et ceux en *-*u* ; l'addition de -*i* dans *ásthi* et celle de -*u* dans *páçu* sont de nature et de date distinctes. Il y a entre les deux types une différence fondamentale qui se traduit de plusieurs manières. Tandis que le -*i* de *ásthi* apparaît seulement au nominatif-accusatif et dans les cas du pluriel où la désinence commence par une consonne, le -*u* n'est jamais susceptible de manquer : c'est le contraste *ásthi* : *asthán-* mais **gonu* : **gonwen-* (γούνατος) ; en d'autres termes, *-*en*- se substitue à -*i* dans les neutres en -*i*, mais *-*en*- s'ajoute à -*u* dans les neutres en -*u*. On observera en second lieu qu'il s'est constitué en indo-européen un suffixe *-*wer*/-*wen*- (p. 110), mais qu'il n'a jamais existé de suffixe *-*yer*/-*yen*-, d'où on peut conclure à un manque de parallélisme dans les formations de base.

Ce n'est encore là qu'une constatation de fait et toute

1. Sur les thèmes en -*u*- et consonantiques du germanique, cf. Mansion, *BSL.*, XXXI, 2, p. 53 sq.

formelle, mais inexplicable en l état actuel de la théorie. Dans quelles conditions *-i-* et *-u-* servent-ils d'élargissements ou de suffixes? A quoi reconnaître si un neutre en *-i*, *-u* est un nom radical ou un dérivé? Tout problème de détail met en question l'ensemble du système considéré ; la théorie des thèmes en *-i-* et *-u-* est à reprendre de fond en comble et d'abord au point de vue de la flexion.

I

On sait que ces thèmes ont, au génititif-ablatif singulier, deux désinences, **-e/os* et **-s*, et en conséquence le vocalisme respectivement réduit ou plein de l'élément prédésinentiel : skr. *áviḥ*, g. *ávyaḥ*, mais *matíḥ*, g. *matéḥ* ; — *mádhu*, g. *mádhvaḥ*, mais *sūnúḥ*, g. *sūnóḥ*. Telle est la situation indo-européenne, que Brugmann définit ainsi : « Im allgemeinen scheint Schwundstufe des Stammformans mit Vollstufe des Kasusformans und Vollstufe des Stammformans mit Schwundstufe des Kasusformans einhergegangen zu sein » (*Grdr.*, II, 2, p. 152). Le jeu des éléments, bien caractérisé, n'est nullement expliqué. On ne comprend même pas lequel, du thème ou de la désinence, commande l'alternance de l'autre. Selon certains, l'alternance vocalique serait réglée par le déplacement du ton (Kretschmer, *KZ.*, XXXI, p. 326, 356; Wackernagel-Debrunner, *Altind. Gramm.*, III, p. 38 et 143) ; mais le ton est lié à l'alternance, il ne la provoque pas. Le problème restera insoluble tant qu'on aura pas reconnu dans ce qu'on dénomme « thèmes en *-i-* et en *-u-* » deux types foncièrement distincts à l'origine, et qui, malgré quelques confusions, échanges ou réfections, conservent historiquement leur indépendance : un type consonantique en **-y*, **-w*, fournissant des neutres barytons, et un type à diphtongue en **-ei-*, **-eu-*, fournissant des dérivés (adjectifs ou noms animés) oxytons.

Considérons d'abord les neutres en *-u* et nous obser-

verons que *-u* s'y comporte comme une consonne; de fait, il n'est rien autre que la forme vocalique d'un **-w*. Les thèmes **gonw-en-* **dorw-en-* aussi bien que les génitifs **gonw-e/os* **dorw-e/os* (hom. γουνός δουρός) ont pour base un radical **gonw* **dorw* qui, à la pause ou devant désinence consonantique, devient nécessairement **gonu* **doru*. Celui-ci formera donc son génitif par **-es* en toute rigueur, étant thème consonantique ; la flexion primitive sera **médhw*, g. **medhw-és* (v. *mádhu mádhvaḥ* avec ton devenu invariable) comme **rēg-* **rēges*. Comme tous les neutres, il portera le ton sur la racine : skr. *jānu dāru mádhu páçu vásu çíçu trápu tālu*, gr. γόνυ δόρυ μέθυ τέρυ εὖ (= *ἔυ), πῶυ, got. *faíhu filu* (**pélu*), etc. Il apparaît alors que skr. *krátu- krátvaḥ* (av. *xratu- xraθwō*) est un ancien neutre devenu masculin et qui conserve un nominatif baryton. Le passage au genre animé a dû se produire fréquemment, comme le montre av. *gātu-* (v. p. *gāθu-* refait sur le gén. sg.[1]) généralement masculin, mais qui, en Yt. V, 102 et Vd. XIII, 15 garde son ancien genre neutre; le nom de la « joue » doit aussi reposer sur un neutre consonantique **génw*, **genw-és*, d'une part à cause de la flexion en **-nw-* conservée par le *-nn-* de got. *kinnus*, de l'autre, à cause du ton radical de skr. *hánu-*, gr. γένυς. Car, par delà les accidents de vocabulaire, il importe de comprendre que le ton ne se pose pas arbitrairement sur le thème : il ne saurait avoir d'autre place; *mádhu* représentant **médhw* est primitivement monosyllabique.

Au contraire, les noms de genre animé et les adjectifs, qui sont les uns et les autres des d é r i v é s, ont pour suffixe **-eu-* (**-ou-*) et portent le ton suffixal : *sūnú-* m. comme *pṛthú-* (πλατύς) ; υἱύς comme παχύς (*bahú-*). La forme **-e/ou-* du suffixe se montre au génitif-ablatif qui est constamment en **-é/ou-s* : skr. *sūnóḥ*, lit. *sūnaũs*. Tandis

1. Ou peut être **gātv* aurait-il passé localement en iranien à **gāθu* d'où un nominatif *gāθu-* qui serait régulier ?

que le *-u* de *mádhu* est un **-w-* vocalisé, le *-u-* de *sūnúḥ* est le degré réduit de **-eu-*. Quand un neutre en **-w-* a un dérivé en **-eu-*, leur relation se définit par la règle suivante : le neutre baryton est de thème plein et de suffixe zéro (**-w-*), le dérivé oxyton est de thème zéro et de suffixe plein (**-eu-*). Ce principe donne la raison de l'alternance véd. *dā́ru*, g. abl. *dróḥ* (av. *draoš*) ; *sā́nu*, g. abl. *snóḥ*, où l'on a cru voir quelque chose de parallèle à inf. *étum* : absol. *itvā́* (Wackernagel-Debrunner, III, p. 140). Mais on attendrait alors *dā́ru* : **darváḥ*, non *dróḥ*. En réalité, il faut partir de deux thèmes distincts qui ultérieurement se sont intriqués : un neutre primaire et consonantique, **dórw*, et un dérivé sur thème réduit[1] **dr-é/ou-* donnant régulièrement en sanskrit *dru-*, gén. *dróḥ* (av. *draoš*), et qui subsiste dans les dérivés skr. *drávya-*, got. *triu*, gr. δένδρε(Ϝ)-ον, arg. δρε(ϝ)όν. La règle se vérifie aussi dans le couple skr. *sā́nu* n. (**sānw*) et **sn-eú-* : *snu-*, gén. *snóḥ*. Elle éclaire l'opposition de **gé/onw* n. (*jā́nu*, γόνυ, *genu*) et de **gn-eú-* : skr. *jñu- -jnu-*, av. *xšnu-*, *žnu-*, gr. γνύ-, got. *kniu*. On le constate même, en un groupe phonétique difficile, dans les deux formes **pékw* n. (*páçu*) et **pk-éu-* (av. *fšu*).

Dès lors l'énigme de lat. *plūs*[2], gr. πλείων, etc. est susceptible d'une solution. Du thème **pelə- *plē-* « remplir » est issu un neutre dont les trois degrés sont attestés : **pélw-* (got. *filu*), **pólw-* (gr. *πόλυ), **pl̥w-* (ir. *paru-*, skr. **púru*, d'où, avec le ton du dérivé, *purú* comme gr. πολύ). Ce neutre fournit un dérivé **pl-é/ou-* lequel à son tour produit un substantif **ple/ow-es-* « abondance, grande quantité » : c'est ce **ple/ow-es-* qui aboutit à v. lat. *plous*, lat. *plūs* (cf. **ye/ow-es-* > *iūs*). *Plūs* n'est donc pas un comparatif, il indique seulement un grand nombre. En effet le thème **pléu-* sur lequel il repose sert aussi à for-

1. La question de l'alternance radicale sera examinée plus complètement ch. x.

2. Incertitudes chez Brugmann-Thumb, p. 247 ; Stolz-Leumann, p. 296 ; Ernout-Meillet, s. v. *plūs*.

mer hom. πλέος (**plew-o-*), nom. pl. πλέ(Ϝ)ες, acc. πλέ(Ϝ)ας [1], lesquels ne sont pas comparatifs à l'origine, comme l'a suggéré pour d'autres raisons M. Thurneysen (*KZ.*, XXXIII, p. 555). Mais **pleu-* est entré en concurrence avec le véritable comparatif, qui avait une forme pleine **plē-yes-*, reflétée par skr. *prāyaḥ*, av. *frāyō*, et aussi par v. lat. *pleores* (Carm. Arv.) si le sens en est sûr ; et une forme réduite *plē-is-* qui apparaît dans le vieux superlatif *plīsima* « plurima » (Fest. 222, 8). Ce **plē-is* a probablement donné en grec un adverbe *πλεῖς, correspondant à v. irl. *lia* « plus » (**plēis*) et formé comme o. *mais*, got. *mins*. De *πλεῖς on a fait un acc. πλεῖν et les dérivés πλεῖον, cf. πλεῖστος, av. *fraēšta-* (< **plē-is-to-*). En latin, *plous* s'est contaminé avec le comparatif **plīs* (dans *plīsima*) de telle manière que d'une part **plous* a pris le sens d'un comparatif et que de l'autre **plis* a emprunté la diphtongue de *plous*, d'où **plois*, superl. *ploirume* CIL., I², 9, par assimilation plus complète *plouruma* I², 1861, *plusima* Varr. VII, 27. La confusion était d'autant plus aisée que *plous* et **plois* aboutissaient également à *plūs*, et que par ailleurs *plus* faisait couple avec *minus*.

La distinction est donc bien tranchée entre un thème radical à **-w* et un thème dérivé en **-éu-* (qui souvent adopte le vocalisme radical du neutre), telle qu'elle se révèle entre skr. *páçu* n. et *paçúḥ* m. Dans ce mot particulier, le gén. abl. neutre a prévalu en indien ; mais l'avestique conserve le génitif en **-e/ou-s* propre au dérivé, de sorte que l'état préhistorique, d'après l'indo-iranien, se restitue par :

neutre **pékw*, g. **pekw-és* (skr. *páçu*, *paçv-áḥ*)
dérivé **pekús*, g. **pekéu-s* (av. *pasuš*, *pasəu-š*).

Il importe de noter le comportement différent des neutres de base, où le *-w* fait partie intégrante du thème [2], et des

1. Arc. πλος, dont la voyelle admet plusieurs interprétations, ne peut rien enseigner de sûr.

2. Plus anciennement, comme on le démontre ci-dessous ch. IX, le *-w*

dérivés (adjectifs ou noms animés) où l'élément *-*e/ou*- a valeur suffixale.

Outre μέθυ, δόρυ, γόνυ déjà cités, le grec conserve, adaptés plus ou moins à d'autres flexions, des noms en *-*w* alternant avec des dérivés en *-*eu*-. On a vu que πολύς atteste un neutre *πόλυ **pólw*, qui ne diffère que par le timbre radical de **pélw*, got. *filu* et qui alterne avec skr. *purú*- dérivé. Un autre exemple est τέρυ neutre (**térw*) dont l'indo-iranien a dû posséder l'équivalent **táru* d'après skr. *táruṇa*-, av. *tauruna*- ; dérivé **tr-éu*- dans le thème τρύ- des dénominatifs τρύω, τρύχω. Noter aussi l'opposition bien tranchée entre πῶϋ « troupeau » **pōyw* n. et le dérivé **pōy-éu*-, skr. *pāyúḥ* « gardien ». On peut conclure avec sûreté que θῆλυς, -εια, -υ est un ancien neutre θῆλυ à ton radical, devenu adjectif comme πολύς τέρυς et désignant proprement le sexe féminin (τὸ θῆλυ) : **dhēlw*- contraste avec skr. **dhēl-éu*-, nomin. *dhārúḥ* « suçant ». Plusieurs autres couples semblables se révéleront par l'analyse des dérivés thématiques (p. 70 sq.). Mais on peut montrer dès maintenant que, même sur des thèmes déjà élargis, il s'est constitué le même système de corrélations.

Sur thème muni de *r* ou *l* (cf. θῆλυ) on observera le genre et le ton de *áçru* δάκρυ, éventuellement hitt. *ešḫaḫru* « larme » (cf. Sturtevant, *Comp. Gramm.*, p. 143), thème consonantique du type de γόνυ. Le couple véd. *péru*- *perú*- doit probablement attester **péru* n. : *perú*- ; comparer la différence de *çátru*- et *bhīrú*-. Assez peu productif en général, le type en *-*r-éu* s'est particulièrement développé en lituanien (Brugmann, *Grdr.* II, 1, p. 385). — La formation en -*nu*- permet une distinction semblable entre véd. *dānu*, lat. *cornu*, hom. θρῆνυς (*θρᾶνυ, cf. θρᾶνος et béot. θρᾶνυξ) et les dérivés, substantivés ou non : skr. *sūnú*-, lit. *sūnùs*, gr. υἱύς ; *bhānú*- *dhenú*- *dhṛṣṇú*- *gṛdhnú*- etc. — Sur base élargie en -*t*-, on constate un groupe de

de **pékw* est aussi suffixal. Mais ce fait pour l'instant ne modifie pas le raisonnement. Les époques considérées sont différentes.

neutres en *-*tu*, dont l'importance et l'antiquité apparaissent maintenant, et qui se compose en effet de vieux mots (liste chez Brugmann, II, 1, § 336) : véd. *vástu* (*vā́stu*), gr. Ϝάστυ, certainement thème consonantique (cf. véd. [*náva*-] *vā́stva*-, crét. ϝαστιος < *Ϝαστϝ-ιος), gr. φῖτυ « rejeton » (cf. probablement lat. *futuō*) ; véd. *dā́tu* « la partie » associé à *jā́tu* « le tout » ; lat. *artu testu*. Bien des neutres védiques de cette classe ont été transférés au masculin-féminin : *sū́tuḥ* f. « gravidité » pour **sū́tu* n. cf. v. irl. *suth* n. « fetus » ; *mántuḥ* m. « conseil » et « conseilleur » réunit sans doute **mántu* « conseil » et **mantúḥ* « conseilleur » ; *gántuḥ* « chemin » *dhā́tuḥ* m. « élément » = **gántu* **dhā́tu* n. Les infinitifs *páktum dā́tum pā́tum sthā́tum*, etc. ont le ton radical des anciens neutres consonantiques, ce qui est corroboré par la forme -*tv*- du suffixe dans les gérondifs *itvā́ sthitvā́ paktvā́* et dans les participes d'obligation comme *hántva*- ; mais la flexion -*toḥ* -*tave* indique que ces infinitifs ont été annexés au type en *-*teu*-. L'histoire de ἥμισυς peut être restaurée plus exactement que Brugmann ne l'avait fait ; celui-ci a eu raison de penser que le mot était d'abord substantif, mais tort de croire qu'il est passé du masculin au neutre d'après τὸ ὅλον. C'est un ancien neutre *ἥμιτυ (crét. [ἡ]μιτυ-εκτω) dont la finale *-τϝ est prouvée par -σ- généralisé dans ἥμισυ d'après la vieille flexion *-τϝ-ος. — En regard de ce groupe assez réduit, la classe des dérivés en *-*tu* ou mieux en *-*teu*- a pris une extension considérable. Elle s'est d'abord constituée d'adjectifs dérivés qui ont de bonne heure assumé le rôle de noms et ont la flexion normale en *-*teu*- (gén. skr. -*toḥ*, lat. -*tūs*) ; en grec, le genre féminin a été généralisé et par suite la forme en -τύς. Comme dans toutes les classes de noms, ce sont les dérivés qui ont pris le pas sur les formes radicales. Les nouveaux dérivés de *-*tw* et *-*teu*- seront signalés plus bas, p. 71.

Telles qu'on vient de les dégager, la structure et la flexion respectives des thèmes en *-*w* et *-*e/ou* dépendent de règles dont on mesurera la rigueur au nombre de dif-

ficultés qu'elles résolvent. Il faut étudier, après les cas relativement simples qui précèdent, ce qu'on appelle improprement les « thèmes à diphtongue » et spécialement les flexions encore si obscures de *naúḥ, gaúḥ* et *dyaúḥ*, par ordre de complexité croissante. Pour le détail des formes, cf. Wackernagel-Debrunner, III, § 121.

La flexion de *naúh* (et *glaúḥ*) suppose dans l'ensemble des dialectes un neutre consonantique **nā́w-* qui se comporte exactement comme **médhw* : g. abl. **nāw-és* (gr. νηϝ-ός, skr. *nāv-áḥ*) comme **medhw-és*. Mais le mot ayant passé au genre animé, le nom.-acc. sg. **nāu* est remplacé au nominatif par **nāu-s* (v. *naúḥ*, gr. ναῦς) ; à l'accusatif, la forme faisait difficulté, devant une désinence qui était exclusivement *-m* ; les dialectes se sont partagés, les uns ont vocalisé la désinence (gr. νῆ(ϝ)-α), les autres ont étendu *-am* d'après gén. abl. *-aḥ* (skr. *nā́v-am*), mais la désinence régulière aurait été **nām* (comme *gā́m, dyā́m* ci-dessous), cf. dor. νᾶν[1].

A la différence de *naúḥ*, le nom du « bovin » repose en réalité sur deux thèmes. La forme initiale, antérieure au genre, est **gʷṓw*, gén. abl. **gʷow-ós*, thème consonantique ; cf. gr. βοϝός, lat. *bou-is*. Puis, le nom.-acc. **gʷōu* s'est différencié en un nom. de genre animé **gʷṓu-s* (skr. *gaúḥ*, gr. βοῦς, lat. *bōs* avec *b-* dialectal) et un acc. **gʷṓu-m* > **gʷṓm* (skr. *gā́m*, av. *gąm*, dor. βῶν, umbr. bum). Sur ce radical **gʷṓ-w̥-* a été bâti un dérivé **gʷ-é/ou-* qui a fourni un nominatif skr. **gúḥ* attesté en composition par *gu-*, et des cas obliques destinés à entrer dans le paradigme indo-iranien : le génitif est régulièrement **gʷ-oú-s* (av. *gə̄uš*,

1. L'origine secondaire de *nā́vam*, νῆα a déjà été soutenue, cf. Wackernagel-Debrunner (III, p. 223 fin) qui la repoussent ; ils allèguent que la différence entre *gā́m* et *nā́vam* est liée au fait que *naúḥ* ne connaît partout que des formes à thème long. L'observation sera à retenir partiellement, car la variation du thème a dû contribuer à la chute de *-v-* dans *gā́m, dyā́m*. Mais le problème change complètement si l'on part d'un neutre ; l'accusatif, quoique de création indo-européenne, devient secondaire dans les trois formes et dor. νᾶν, donné par les grammairiens, ne doit plus être rejeté.

skr. *góḥ*, comme *sūnóḥ*), dat. *g^w-ów-ei* (*gáve* comme *sūnáve*), etc.[1]. Tout est ainsi en ordre.

Le troisième « thème en diphtongue », celui de *dyaúḥ*, Ζεῦς, requiert un examen d'autant plus attentif que peu de radicaux indo-européen sont eu une dérivation aussi riche ; peu également, il faut le dire, ont provoqué des avis aussi opposés (cf. en dernier lieu Wackernagel, *SBAW.*, 1918, p. 396 sq. ; Kretschmer, *Glotta,* XIII, p. 108 sq.). Nous viserons non à énumérer complètement les faits, mais à reconnaître et à définir les prototypes. L'ensemble des formes dépend d'une racine **dei-* (skr. *dī-*). Selon un procédé qui sera analysé plus loin, la racine suffixée par **-w* constitue un thème **déiw-* dont le dérivé thématique est **deiwó-* (skr. *devá-*, etc.). Au point de vue flexionnel, ce thème montrait une alternance **déiw*, gén.-abl. **diw-é/os*. De ce génitif-ablatif et des formes subséquentes sortent gr. Δι(Ϝ)-ός Δι(Ϝ)-ί Δι(Ϝ)-ει, véd. *div-áḥ, div-í, div-é* et en général les formes en **diw-* de la flexion et de la composition ainsi que le gén. adverb. lat. *dius* (< **diwos*), *interdius*. A côté de **deiw-*, on posera un dérivé **dy-é/ou-*, lequel avait pour flexion en védique : g. abl. **dy-é/us* > *dyóḥ* (av. *dyaoš*), *dyáv-e dyáv-i* etc.[2] (*dyu-* en composition est ambigu entre **diw-* et **dyeu-*). Tous les détails de cette dérivation se reconstituent en partant du binôme **déiw-* : **dyéu-*. — Une forme nouvelle est intervenue par suite d'une autre suffixation de la racine. La racine « dissyllabique » **deyə-* en prenant l'aspect **dyē-* (cf. **g^weyə-* : **g^wyē-*) a fourni, avec *-w-*, un nouveau nom **dyēw* auquel remonte en particulier le nom du « jour », divinisé ou non. Les deux états de la racine rendent compte ainsi des deux thèmes **deiw* et **dyēw*. Ce **dyēw*, antérieurement à la

1. M. Kuryłowicz, *Prace filologiczne*, XI, p. 229 (cité par Wackernagel-Debrunner, III, p. 219, § 121 b α) a bien vu que l'accentuation concordait, mais a conclu à un ancien thème en « *-u-* ». Ce n'est qu'une moitié du procès réel.

2. La question de savoir si *dyóḥ dyávi* sont ou non plus anciens que *diváḥ diví* (Wackernagel-Debrunner, III, § 122 d, e) devient ainsi sans objet.

distinction du genre, servait aussi bien d'adverbe que de nom : il se conserve intact dans lat. _diū_ qui est au « cas indéfini » (cf. p. 95), non au locatif. La flexion de *_dyēw_, devenu de genre animé, n'a rien que de normal : nom. *_dyēu-s_ (v. _dyaúḥ_, Ζεύς) ; voc. *_dyēu_ (Ζεῦ, lat. _Iū-piter_) ; acc. *_dyē(u)m_ (_dyām_, Ζῆν, lat. _diēm_ > _diēs_) ; gén.-abl. *_dyew-é/os_ (lat. _Diouis, Iouis_), dat. *_dyew-ei_ (osque _Diúvéi_), etc. Toute la variété des formes est ainsi ramenée à son principe. On verra, par l'étude de la dérivation, que le jeu de *_-w_ et *_-eu_ se prolonge à travers l'histoire et suscite des formations nouvelles.

*
* *

Les règles qui gouvernent le type en « _-u-_ » s'appliquent exactement à celui en « _-i-_ ». On pourra partir aussi du génitif-ablatif singulier et de l'opposition qui se marque en indien entre _áviḥ, ávyaḥ_ (ton fixe, au lieu de *_avyáḥ_) et _mátiḥ, matéḥ_. Il y a lieu de poser en indo-européen une classe de noms radicaux consonantiques en *_-y_ et une classe de dérivés en *_-ei-_ [1]. Mais, tandis que les neutres en *_-w_ sont historiquement bien attestés, les neutres consonantiques en *_-y_ ont presque totalement disparu et ne peuvent être atteints que dans la préhistoire. Il en subsiste cependant un bel exemple, quoique de genre dévié : c'est le nom de l' « ovin » : skr. _áviḥ_, gr. ὄ(ϝ)ις, lat. _ouis_. De même que le gén. skr. _mádhvaḥ_ nous fait conclure à un thème *_médhw_, ainsi le gén. skr. _ávyaḥ_, gr. ὄϝιος, a pour base un thème consonantique *_owy_ dont le nom.-acc. devait être *_owi_. Que l'on compare :

*_pékw_	nom.-acc.	*_péku_	gén.	*_pekw-ós_
*_ówy_		*_ówi_		*_owy-ós_

Le *_-y_ ne peut ni manquer ni s'élargir en *_-ei-_ dans la

1. Dans la plus récente étude sur ces thèmes en _-i-_ (Gray, _BSL._, XXXI, 1931, p. 34 sq.), _agni-_ et _ávi-_ sont mis sur le même plan, comme dans toutes les recherches antérieures.

flexion de **owy*, non plus que le **-w* ne peut manquer ni s'élargir en **-eu-* dans la flexion de **medhw* **pekw*. Le paradigme indien de *áviḥ* et de *mádhu* ne comprend ni **av-* ou **ave-* d'une part, ni **madh-* ou **madho-* de l'autre. Tous les détails, y compris la place du ton, soulignent la remarquable concordance qui unit **-y-* et **-w-* et inversement la profonde différence qui sépare **-y* de **-ei-*, **-w* de **-eu-*. On n'hésitera donc pas à admettre que **owy* était primitivement de genre inanimé comme d'autres noms de l'ovin, *páçu*, πρόβατον. Une preuve subsidiaire en sera (cf. p. 73) l'adjectif *ávya-* « ovin » qui suppose **ávi* comme *kravya-* : *krávi*. Il devient alors probable que le second exemple védique de la flexion, *aríḥ* « pieux », gén.-abl. *aryáḥ* (Wackernagel-Debrunner, III, p. 138, § 69 *a* et rem.) appartenait aussi au neutre sous la forme **ári, aryáḥ*. Entre **ári* et le dérivé *aríḥ*, même rapport qu'entre *vṛ́ṣṇi* et *vṛṣṇíḥ*. Ici s'arrête en apparence le compte des neutres indo-européens en **-y*. Il sera montré qu'en réalité l'analyse des dérivés en **-yo-* nous restitue un grand nombre de noms de ce type (p. 72 sq.). L'essentiel est pour l'instant d'en avoir établi l'existence et la structure [1].

Les dérivés oxytons (adjectifs ou substantifs de genre animé) se constituent exclusivement par **-ei-* : gén. sg. **-ei-s* dans skr. *matéḥ*, osque *aeteis* « partis », lit. *naktẽs* « noctis ». On a la preuve de leur caractère secondaire dans le désaccord fréquent des formes : c'est d'un radical athématique que procèdent skr. *giri-*, av. *gari-*, v. sl. *gora* « montagne », ou gr. ὄρχις, av. *ərəzi-*, lit. *er̃zilas* « testicule ». Or la suffixation par **-ei-* devait, au cours de l'évolution, s'embrouiller avec la flexion du neutre en **-y*. Ainsi peut se comprendre la confusion, inexplicable autrement, des thèmes en *-i-* et consonantiques en latin : c'est la contamination de **ówy* et de **ow-éi-* qui a engendré la flexion complexe de *ouis*. Dans la reconstitution qui en

1. Un reste de cette flexion consonantique subsiste probablement en hittite dans le neutre unique *udne* « pays » (*ud-ne-e, ud-ni-e, ud-ni*), gén. *udneyaš*. Ce serait un ancien **udney-*.

est donnée chez Stolz-Leumann, p. 256, deux points sont à préciser : l'acc. sg. *ouem*, comme les formes correspondantes du sanskrit et du grec, est une innovation ; en outre, le génitif plur. *oui-um* est régulier dans un dérivé en **-ei-*. Ces accidents de détail se sont multipliés avec l'extension considérable du type en *-i-* en latin. Mais le principe demeure que, dans l'opposition ancienne, les deux termes se caractérisent par **-y(-i)* et par *-éi-* : cf. **ókʷi* (dans **ókʷy-e* > ὄσσε) : **okʷ-éi-* (lit. *akìs*) ; **áusi* (cf. vha. *ōri* **ausiyo-*) et **aus-éi-* (lit. *ausìs*, lat. *auris*), etc. ; — **dhémy-* gr. *θέμι (d'où θέμις, cf. p. 34) : **dhem-éi-* av. *dāmi-* « créateur ».

Dans un jeu d'oppositions pareilles, on discerne sans doute l'origine de quelques flexions anomales du védique ou de l'indo-iranien. Le nom du « chemin »[1] est bâti sur trois thèmes distincts : **pn̥th-* (gâth. *paθō*, v. *patháḥ* g. sg., *padəbīš* i. pl., v. *pathā́m* g. pl.) ; **pn̥th-éi-* (non **pn̥thə-*, Wackernagel ; véd. *pathí-bhiḥ*, *pathí-ṣu*, cf. v. sl. *pǫtĭ*, v. pr. *pintis*) et le thème plein représenté par v. *pánthāḥ*, av. *pantā̊* n. sg. *pánthām*, av. *pantąm* acc. sg. ; le timbre de la voyelle finale est difficile à restituer sans une analyse qui sera donnée plus loin (p. 175). — La flexion de *sákhi-* « ami » (Wackernagel-Debrunner, III, p. 141) est autrement constituée. On posera un thème consonantique à ton radical **sákhy*, qui explique les formes parallèles v. *sákhyā*, av. *haša* i. sg., *sákhye*, av. *haše* d. sg. ; *sákhyuḥ* g. sg. au lieu de **sákhyaḥ* d'après les termes de parenté, et les formes *sákhi-* des cas obliques du pluriel. Les autres formes, *sákhā*, *sákhāyam*, etc. relèvent d'un thème *sakhāy-* qui, comme plusieurs l'ont déjà supposé et malgré les doutes émis chez Wackernagel-Debrunner (III, § 69 e, p. 143), doit se comparer au type gr. πειθώ(ι). Nous aurons à justifier le *y-* consonantique plus loin (p. 74). La forme en *-āy-* apparaît aussi dans la flexion avestique de *kavi-*

1. Discussion récente chez Wackernagel, *KZ.*, LV, p. 104 sq et *Altind. Gramm.*, III, p. 306 sq. ; Meillet, *Indian Studies... Lanman*, 1929, p. 3-6.

(acc. sg. *kavāyam,* écrit *kavaēm*) et trouve un parallèle en -*āu*- dans v. perse *dahyāuš.*

Nous subordonnerons également à deux thèmes la flexion indo-iranienne de *rai*- m. f. « richesse » (détail des formes chez Wackernagel-Debrunner, III, p. 214 sq.). L'un se caractérise comme thème de dérivé en *-*éi*-, soit *rey-*éi*- : de là régulièrement nom. sg. *rey-*í*-*s* (véd. *rayíḥ*), acc. sg. *rey-*í*-*m* (véd. *rayím,* av. *raēm* [= *rayim*]) et un thème *reyí- pour les cas du pluriel à désinence commençant par consonne (instr. plur. *rayíbhiḥ*). Au gén. abl. sg., on attendrait *rey-éi-s qui a dû se contracter en *rēys et dérangeait la flexion. Ce thème de dérivé *rey-ei- suppose un neutre consonantique *réyy comme *ówy, qui se justifie rigoureusement par la relation *pekéu- : *pékw = *reyéi- : *réyy[1]. Or *reyy se contracte en *rēy. De la collision entre ce *rēy et le gén. abl. *rēi-s du dérivé résulte la flexion de véd. *rāy*-, ital. *rē*-. En outre le passage du neutre au genre animé amène la création d'un accusatif sg. *rēy-m, véd. *rā́m,* parallèle à *dyā́m* et *gā́m,* et à son tour *rā́m* fait instaurer secondairement un nom. sg. *rā́ḥ*. Cette interprétation facilite aussi l'analyse de lat. *reus,* qui sera simplement un adjectif *rēy-os « impliqué dans une *rēs* », plutôt qu'un génitif, comme le veut M. Thurneysen (*IF.*, XIV, p. 131).

L'anomalie de la flexion de véd. *páti*- reçoit aussi une interprétation satisfaisante. Au sens de « maître » *páti*- fait *páteḥ*, *pátaye*, mais au sens de « mari », *pátyuḥ* (pour *pátyaḥ, d'après les termes de parenté), *pátye*, etc. (cf. Wackernagel-Debrunner, III, p. 142). L'ancien *pot- a été remplacé en indo-iranien comme dans plusieurs autres dialectes par un thème qui continue sous la forme *poty, donc avec flexion consonantique (*pátye*, etc.), le sens primitif de « maître (de maison), mari » (cf. πόσις, δεσπότης, lit. *pats*), et qui s'accompagne d'un dérivé *pot-éi-

1. Que l'on remplace *rey* par une syllabe fictive comme *ten* et l'on verra le couple *tenei* : *teny* concorder avec *pekeu*- : *pekw*.

(g. abl. *páteḥ*, etc.), au sens élargi de « maître (en général) ». La répartition des formes du paradigme concorde avec l'évolution du sens, et d'ailleurs le dénominatif *pátyate* corrobore la priorité du thème consonantique **páty-*.

Quelle est finalement la désinence indo-européenne de génitif-ablatif singulier et comment se règle le choix entre *-*e/os* et *-*s̥*? C'est toujours la forme du thème qui commande le degré plein ou réduit de la désinence. En principe, les thèmes vocaliques (sauf le type thématique) ont *-*s* ; les thèmes consonantiques, *-*e/os*. Cette situation est à la fois illustrée et expliquée par les considérations qui précèdent. Dans le type à diphtongue, le gén. abl. sg. se forme en *-*s*, parce que le thème se termine par -*ei-, *-*eu-*. Inversement dans le type radical consonantique (y compris les thèmes en *-*y*, *-*w*), la désinence prendra le degré plein *-*e/os* pour s'ajouter à la consonne finale du thème. Il y a équilibre entre le suffixe et la désinence, le degré plein de l'un entraînant le degré zéro de l'autre. En effet, qu'il s'agisse de flexion ou de dérivation, le radical subit une variation en même temps qu'il reçoit une addition : **pēd* : **bd-é/os* (cf. gr. ἐπί-βδ-α, skr. *upa-bd-á-*), exactement comme **pĕkt* : **pkt-én-* (gr. κτείς) ou **kĕrd* : **kr̥d-éi-* (lit. *širdìs*). De toute nécessité, le thème se réduisant à des consonnes, le génitif-ablatif devait avoir la forme pleine de la désinence : **bd-é/os* par impossibilité de **bd-s*. Le vocalisme plein de la désinence est imposé par l'euphonie. Mais tous les thèmes n'admettaient pas cette variation : **médhw-* ne comporte pas d'autre génitif-ablatif que **medhw-é/os*. C'est en dernière instance la structure consonantique du radical qui déterminait l'alternance vocalique. Seuls les thèmes en -*r* offraient une situation particulière du fait que la liquide pouvait avoir deux traitements : *pətér-* faisait au gén. abl. sg. **ptr-é/os* (cf. gāth. *fəδrōi* dat. sg.) ou **ptŕ̥-s* (cf. av. *ptərəbyō* dat. pl.). Quand le paradigme a été unifié d'après la forme pleine du thème, les deux possibilités ont subsisté selon les dialectes :

**pətr-ós* (gr. πατρός) ou **pətŕs* (skr. *pitúḥ*, cf. av. *narəš*). Il n'y a donc plus lieu de se demander (avec Wackernagel-Debrunner, III, § 110 c, p. 206), laquelle des deux finales est originelle : elles ont également leur point de départ en indo-européen, encore que la seconde, d'extension limitée, représente en quelque sorte un cas particulier de la première.

Cependant la règle semble se heurter à deux exceptions notables. De **dem*- « maison », on a **dem-s* dans δεσπότης, gāth. *dəng*, véd. *dán*; et de **swel/n*- « soleil », **swen-s* dans gāth. *x*ᵛ*əng* gén. sg.; deux formes dont ni l'antiquité ni la structure n'ont prêté à contestation, et qui, de thème consonantique l'une et l'autre, ont néanmoins -**s*. Mais cette interprétation de **dems* et **swens* a usurpé le crédit dont elle jouit depuis des dizaines d'années. On a érigé en génitifs archaïques deux formes dont l'une est bien un génitif, mais irrégulier, dont l'autre est régulière, mais n'a rien d'un génitif. Dans le cadre de la flexion primitive, elles regagnent leur signification, qui est autre.

Le nom du « soleil » a pour gén. sg. dans l'Avesta une forme *hū* qui, comme nous l'avons montré (*BSL.*, XXXIV, p. 22 sq.), vaut deux syllabes et doit se vocaliser *huvō*, au témoignage des passages anciens et métriques où elle figure, notamment Yt X, 13. Pour expliquer ce génitif d'aspect anomal, nous avions conjecturé qu'il provenait d'un premier membre de composé où *hvan*- devenait *h*(*u*)*va*-, écrit *h*(*u*)*vō*. Notre hypothèse ne faisait pas justice à l'antiquité de la forme et ne pouvait d'ailleurs se fonder sur aucun exemple réel de *hvar*- en composition. Or si l'on embrasse l'ensemble des formes casuelles de ce nom, on est amené à tenir *h*(*u*)*vō* pour entièrement régulier. Dans i. e. **sāwel*, l'élément *-*el*- est suffixal. C'est **sāw*- seul qui reçoit suffixes et désinences et, étant élargi, il se réduit à **sw*-. De même que **kērd* (gr. κῆρ) fait au gén. sg. **kr̥d-é/os* (lat. *cord-is*), de même **sāw* doit faire **sw-é/os*, qui aboutit phonétiquement à av. *h*(*u*)*vō*. D'autre

part, il a été constitué sur *sāw-* avec *-*en-*, un dérivé **sw-en-/*sun-* (got. *sunnō*) parallèle à **sw-el-/sūl-* (véd. *svàr*, *sūraḥ*). C'est de la collision entre le dérivé **swen-* (av. *xᵛan-vant-* « ensoleillé ») et le génitif radical **swes* (av. *huvō*) qu'est manifestement sorti **swens* (gāth. *xᵛə̄ng*), doublement irrégulier comme génitif, par son thème **swen-* au lieu de **sun-* et par sa désinence **-s* au lieu de **-e/os* : si **swen-* s'était implanté dans la flexion iranienne, il aurait donné au gén. abl. **hūnō*, puisque **swel-* donne *hūrō*. Il faut donc renoncer à la forme *xᵛə̄ng*, qui est une anomalie, et en revanche rétablir dans son importance le génitif authentique *h(u)vō* < **sw-é/os*, seul témoignage du thème **sāw-* non suffixé [1].

A force d'être répétée, l'interprétation de **dems* par un génitif de **dem-* a pris force de loi. Mais elle tombe sous la même critique que nous avons fait valoir contre *xᵛə̄ng*. Un pareil génitif n'est admissible ni comme forme de composition (un composé aussi ancien avec un génitif comme premier élément serait chose unique en indo-européen)[2] ni comme forme indépendante juxtaposée à **pot-*. En composition, on attendrait soit **dm̥-* (gr. δά-πεδον) comme **sm̥-* (*sa-kr̥t*), soit la forme du thème, *dam-*, que l'on a en effet dans *dám-pati-* ; il est inutile de prendre ce *dám-* pour un locatif. Si c'était un génitif coordonné à **pot-*, il aurait la forme **dm-é/os*, avec le degré zéro du radical qui apparaît dans les dérivés gr. δμώς, av. *dəmāna- nmāna-*, etc. Ceci n'est pas conjecture gratuite, car l'avestique offre le loc. sg. *ha-dəmōi*, c'est-à-dire ir. **dm-ai*, d'où se déduit un génitif av. **dəmō*, ir. **dmah*, i. e. **dm-é/os*, cf. *zəmō* de *zam-* « terre » et *zəmō* de *zyam-* « hiver ». Rien ne peut donc pallier l'irrégularité de

1. Sur ce point comme sur plusieurs autres, la langue de certaines parties de l'Avesta est moins normalisée que celle des Gāthās ; le gén. abl. *xraθwō*, véd. *kratváḥ* est conservé en avestique en face de gāth. *xratə̄uš* ; cf. Meillet, *JA.*, 1917, II, p. 183 sq.

2. Cf. Wackernagel, II, 1, p. 45 sq. ; spécialement sur *dámpati- pátir dán*, *ibid.*, p. 249 ; III, p. 243 sq.

dems* comme génitif ; sans même invoquer des règles théoriques, il suffit de comparer skr. *kṣám*-, gén. *kṣmáḥ* (*jmáḥ*, *gmáḥ*) de structure cependant beaucoup plus difficile, pour se convaincre que le seul génitif possible de *dam*- eût été **dmáḥ*. L'interprétation par le génitif étant rejetée, une seule voie s'offre : **dems* sera un doublet en *-*s* de **dem*, analogue à **deks* (got. *taihswa*, irl. *dess*, lat. *dexter*) auprès de **dek*-, ou à **mēns* (lat. *mēnsis*, irl. *mí*, arm. *amis*) auprès de **mēn*. Cet *-*s* a son degré plein dans *-*es*- suffixal : **deks* et **dek-es*- (lat. *decus*) ; **mēns* et **mēn-es*- (lit. *mė̃nes-io* gén. sg.). Or, auprès de **dems*, nous reconnaîtrons la forme attendue en *-*es*- dans lat. *domes-ticus*. Tant qu'on n'avait pas de preuve que le thème **dom* eût comporté *-*es*-, on cherchait dans *domesticus* une imitation de *rūsticus* (rowestikos*) ou encore un **domestis* fait sur *agrestis* et accommodé ensuite à *rūsticus*[1] ; autant de complications dont on peut faire l'économie pour partir directement de **domestis*. Seulement le vocalisme radical de *domes*- trahit une adaptation à *domus* ; c'est ce qui s'est produit pour *opus* (**epos*) d'après *ops* ou pour *onus* (**enos*) d'après un nom racine **on*-. En rétablissant **demes*-, on restaure une correspondance régulière dans la structure des dérivés : **mēns* : **mēn-es*- ; — **deks* : **dek-es*- ; — donc **dems* : **dem-es*-. L'interprétation de **dems* comme nom racine suffixé en *-*s* s'encadre ainsi dans un système connu. On trouve également des parallèles à la juxtaposition ou à la composition **dems pot*- dans de vieilles formations indo-iraniennes et grecques : av. *afš.čiθra*-, *awž-dāta*- ont au premier membre **ab-s* « eau », dont la forme en *-*es*- est **ab-ah*- (écrit *avah*-, Bartholomae 178), cf. véd. *ámbhas*- ; dans skr. *mandhātár*-, le premier élément est **manz*-, i.-e. **men-s* ; on sait aussi que gr. ὀσ-φραίνομαι représente **od-s*, en face de **od-es*- (lat. *odor*) ; une forme semblable, quelle qu'en soit l'étymologie, est

1. Ernout-Meillet, p. 270 fin ; Walde-Hofmann, p. 370 fin.

attestée dans βλάσ-φημος et peut-être aussi dans κέρ-τομος, si *κέρσ-τομος est admis (Brugmann, *IF.*, XV, p. 97). Il suit de là que **dems* n'a rien de commun avec un génitif. L'expression indo-européenne est conservée par gr. δεσ-πότης, gāth. *dəng pati-;* et véd. **dám* (**dems*) *páti* resserré en *dám pati-* (cf. Wackernagel-Debrunner, III, p. 244) et dont les poètes ont varié artificiellement le tour dans *pátir dán* (dans les maṇḍalas I et X seulement).

Rien ne contrarie plus le principe énoncé p. 64, touchant la désinence de génitif-ablatif singulier : **-es* pour les thèmes consonantiques, **-s* pour les thèmes vocaliques.

Nous avons omis à dessein de mêler à la discussion les paradigmes hittites des thèmes en *-i-* et en *-u-*, pour ne pas ajouter aux difficultés linguistiques les ambiguïtés inhérentes à la graphie syllabique. Mais si l'on confronte aux conclusions précédentes le témoignage particulier du hittite, on constatera qu'ils s'accordent. Les traits généraux des deux flexions, telles que nous les avons restaurées en indo-européen, se conservent en hittite, où les thèmes en *-u-* et *-i-* se partagent entre deux types[1] : *-u-* et *-āu-*, *-i-* et *-āi-*.

Dans les thèmes en *-u-* figurent avec divers adjectifs et noms de genre animé, des neutres comme *genu* « genou » ou *aššu* « bien, bon » (**osu*, cf. gr. εὖ < *ἔσυ) qui avaient en indo-européen une flexion consonantique. Effectivement le paradigme suppose un thème en *-w-* : nom. *genu*, *aššu*, gén. *aššuwaš* (= *aswas*), dat. *aššui* (= *aswi*), soit le pendant exact de skr. *páçu*, *paçváḥ*, sous cette seule réserve que le datif a pour désinence normale *-i*, non **-ei*. Dans le type en *-i-*, même coexistence d'adjectifs ou noms animés et de neutres comme *walḫi* « sorte de libation ». La flexion concorde avec celle des thèmes consonantiques en **-y-* de l'indo-européen : nom. *walḫi*, gén. *tuzziyaš* (= *tuzy-as*), dat. *nakki* (< **naky-i*) confor-

1. Paradigmes chez Sturtevant, *Comp. Gramm.*, §§ 204-207.

mément à skr. **ávi, avyáḥ* (p. 60). Les flexions consonantiques en **-y-* et **-w-* subsistent donc en hittite et se sont propagées dans des adjectifs et noms animés.

La seconde variété est plus mêlée. Elle comprend d'une part des adjectifs en *-iš* comme *šuppiš, parkwiš* « pur », *šalliš* « grand », *mekkiš* « grand, nombreux », et en *-uš*; *itāluš* « mauvais », *aššuš* « bon », *tašuš* « fort »; de l'autre, des noms en *-āi-* : *zaḫḫāiš* « bataille », *lingāiš* « serment », et en *-āu-* : *ḫarnāuš* « siège pour l'accouchement » (seul exemple). Il est vraisemblable que ces noms en *-āi-* et en *-āu-* répondent l'un au type gr. πειθώ, l'autre au type v.-p. *dahyāuš* (Sturtevant, *Comp. Gramm.*, p. 168, § 191 b, c). Mais cela ne résout pas le problème des adjectifs à nominatif *-iš -uš* qui suivent au génitif singulier une flexion en *-ayaš* (*-aš*) et *-awaš* respectivement. Cette catégorie doit continuer celle en **ei- *-eu* (*-*oi-, *-ou-*) des dérivés indo-européens.

a) Dans les thèmes en *-i-*, au nom. sg. *šuppiš* répond un gén. *šuppayaš* qui ne peut représenter **šuppaiš*, vu la notation *šu-up-pa-ya-aš*, mais indique une extension analogique de *-aš* des thèmes en *-y-* ; ce point a moins d'importance que la syllabe prédésinentielle *-ai-* (= skr. *-e-ḥ*) : *šuppayaš šallayaš*, acc. pl. *šuppa[y]uš, šalla[y]uš*, thèmes en diphtongue, s'opposent à *tuzz(i)yaš ḫalk(i)yaš*, acc. pl. *tuzz(i)yuš ḫalk(i)yuš*, thèmes en consonne [1].

b) Dans les thèmes en *-u-*, la flexion s'établit toujours avec le vocalisme *-aw-* prédésinentiel : gén. *ašša(u)waš*, dat. *ašša(u)wi*, nom. pl. *ašša(u)weš* etc. et s'oppose à *kutruwaš, -i, -eš*, aussi régulièrement que s'opposent les thèmes indo européens en **-w-* et en **-e/ou-*.

Une confirmation de ces vues sera donnée ultérieurement par la dérivation (p. 70). Il suffira de remarquer, en ce qui regarde la flexion, que la double déclinaison de

1. Notre interprétation s'écarte sensiblement des vues de M. Sommer *Aḫḫijavā-Urkunden*, p. 356-7 sur la constitution de la flexion hittite en *-i-*. — Pour des exemples de *-y-* tombé entre voyelles, cf. Friedrich, *Staatsverträge*, II, p. 30.

aššu- n'est plus anomale : d'une part un neutre *aššu*, thème en **-w-* comme gr. *πόλυ, got. *filu* (p. 54), gén. *ašš(u)was* ; de l'autre un dérivé *aššuš* (cf. gr. πολύς), gén. *ašša(u)waš*, thème en diphtongue. La seule différence avec le gén. abl. indo-européen en **-é/ous* (skr. *sunóḥ*, lat. *uic-tūs*, etc.) est que la forme pleine de la désinence *-aš* semble s'être généralisée, peut-être pour éviter la confusion entre un génitif théorique **aššauš* et le nominatif à suffixe long du type *ḫarnāuš*.

II

Les principes de formation déduits de la flexion régissent aussi la dérivation de chacun des types considérés. De même que les thèmes se différencient par **-w-* et **-e/ou-* ou **-y-* et **-e/oi-*, de même les dérivés, obtenus par simple thématisation, seront respectivement en **-wo-* et **-e/owo-*, en **-yo-* et **-e/oyo-*. Le hittite en fournit immédiatement la preuve : *aššu* (thème en **-w-*) : *assuwā(i)-*, *aššuwatar* ; *kutru-* : *kutruwā(i)-* ; *kutruwatar* ; mais *idālu-* (thème en **-eu-*) : *idālawa(ḫ)-*, *idālawatar* ; *šargu-* : *šargawatar* ; — *nakki-* (thème en **-y-*) : *nakkiya(ḫ)-*, *nakkiyatar* ; mais *šuppi-* (thème en **-ei-*) : *šuppayaḫešk-*. Cette opposition est constamment respectée dans les dérivés anciens et mérite d'être vérifiée à travers les principales langues.

Pour prendre le type en « *-u-* », il est manifeste que les premiers dérivés en **-wo-* et **-ewo-* attestent des thèmes en **-w-* et en **-e/ou*. Le rapport du dérivé au nom se définit simplement par l'addition de **-o-*, et l'on sort de la confusion que crée l'énumération pêle-mêle de **-wo*, **-uwo-*, **-ewo-* chez Brugmann, § 123 sq. On a vu ci-dessus p. 59 **deiw* produire **deiw-o-*. C'est pareillement de **gwī-w* que sort **gʷīw-o-* (skr. *jīváḥ*, lat. *uīuos*) ; comparer **āyw* (véd. *āyu*) : **aiw-o-* (lat. *aeuum*) ; **isw* (véd. **íṣu* > *íṣuḥ* m. f.) : **isw-o-* (gr. ἰός) ; **dé/orw* (gr. δόρυ) : **derw-o-* (v. sl. *drěvo*, lit. *dervà*) ou **drw-o-*

(> **dr(u)wo-*, v. sl. *drŭva*) etc. On a **-wo-* et **-ewo-* à la fois dans : **solw* : **solwo-* (*sárvaḥ*, ὅλ(Ϝ)ος) et **s°l-eu-* dans lat. *salū-t-* : (**salewos*, *saluus*). Pour les dérivés, comparer encore **widh-éu-* (skr. *vidhúḥ*) : **widh-ew-o-(-ā-)*, skr. *vídhávā*, lat. *uidua*, v. sl. *vĭdova*, etc. ; **gn-éu-* (skr. *jñu-*, p. 54) : **gnéw-o-* (got. *kniu*) ; **dr-éu-* (skr. *dru-*, p. 54) : **dréw-o-* (got. *triu*). Le principe posé, les autres exemples s'interpréteront aisément.

Sur les noms en **-tw-* et **-teu-* (p. 57), on aura des dérivés respectivement en **-two-* et en **-tewo-* (liste chez Brugmann, II, I, § 338 sq.). La situation et l'emploi des thèmes de base font partiellement prévoir la répartition de leurs dérivés thématiques en indo-iranien et en grec. Tandis que le grec ne connaît guère que **-teu-*(>-τῦ-), l'indo-iranien possède côte à côte dans le système nominal du verbe (infinitif, gérondif) des noms en **-tw-*, donnant des adjectifs en **-two-* (skr. *kártva-* « faciendus »), et des dérivés récents en **-téu-* donnant des adjectifs en **-tew-iyo-* (skr. *kartavyà-* « faciendus »). On ne sera donc pas surpris que les dérivés en *-tva-* et *-tavyà-* coexistent en sanskrit, tandis que prédomine -τέ(Ϝ)ος en grec posthomérique. Il est par ailleurs naturel que les dérivés en *-tva-* et -τέος soient des adjectifs verbaux. Cette valeur est en puissance dans le caractère fortement verbal des noms en **-tw-* ou **-teu-*. On sait que l'indien a constitué sur thème en *-tu-* une catégorie importante d'infinitifs, comme le baltique, le slave, le latin (supins) et le celtique (*-d* < **-tu-*). En grec aussi, les abstraits en -τῦ- participe étroitement de la notion verbale ; ils mettent en évidence le procès même, non son résultat, et sont très proches de l'infinitif : οὐ γὰρ... παύσασθαι οἴομαι... μνηστύος « je ne crois pas qu'ils cesseront de demander en mariage » (β 198) ; — αἴ κέν τίς σε... ὀφθαλμοῦ εἴρηται ἀεικελίην ἀλαωτύν « si quelqu'un te demande par quel malheur tu as perdu l'œil » (ι 502) ; — ὀτρυντὺν ποτιδέγμενος « attendant d'être exhorté » (T 234) — γραπτῦς ἀλεείνων « pour éviter d'être égratigné » (ω 229) — οὐκ ὄπιδα φρονέοντες οὐδὲ ἐλεητύν « n'ayant dans l'esprit ni crainte des

dieux ni commisération (= obligation de prendre en pitié) » (ξ 83) ; μηδὲ βοητὺς ἔστω « et que personne ne crie » (α 369), etc. Le dérivé en -τέος exprimera passivement cette même notion verbale comme telle : δατέος signifiera à peu près « qui est soumis à l'action (ou à l'intention, à l'obligation) de donner », d'où « qui doit être donné » ; de même *hántva-* « occidendus » par rapport à *hántum*[1]. Le caractère verbal de **-tu-* s'est si fortement empreint dans ces dérivés qu'il leur a conféré la valeur de participes futurs passifs ou de formes d'obligation. La généralisation en grec de l'adjectif en **-téw-os* va donc de pair avec celle de l'abstrait en **-téu-*. Mais le grec a disposé préhistoriquement, comme l'indo-iranien, de **-tw-* et de **-téu-* ; sur la base du vieux thème consonantique Ϝάστυ (**wástw-*), l'adjectif régulier est **wástw-o-* (v. *°vastva-*), **wastw-iyo-* (crét. Ϝαστ(Ϝ)ιος) ; la forme (Ϝ)αστεῖος est analogique des adjectifs bâtis sur thème en **-téu-*. Le contraste de crét. *Ϝασ-τ(Ϝ)-ιyος et de gr. *Ϝασ-τέϜ-ιyος recouvre exactement celui de skr. *kṛ́-tv-ya-* et *kar-tav-yà-*.

*
* *

L'interprétation des suffixes **-(ɩ)yo-* et **-eyo-* découle des mêmes principes. Faute d'avoir distingué dans les noms en « *-i-* » la formation en **-y-* et celle en **-ei-*, les comparatistes ont confondu **-yo-* et **-eyo-*. On en arrive alors à des formules comme celle-ci : « Im Grunde sind *-ei̯o-* und *-(i)i̯o-* nur alte Ablautvarianten, und wie sich *-(i)i̯o-* als *o*-Erweiterung des *i*-Formans darstellt, so tut dies zugleich *-ei̯o-* » (Brugmann, II, 1, § 122, p. 188). D'après le même linguiste, si l'on a en indien exclusivement *-y-aya-* (*hiraṇyáya-* : *híraṇya-* ; *gavyáya-* : *gávya-*), ce serait à cause de l'impossibilité phonétique de **hiraṇyyà-* **gavyyà-*. Le raisonnement est vicié par une définition

1. Le suffixe -τέος se trouve combiné d'une manière invraisemblable avec lat. *-turus* par **-teusos*, et interprété avec *-turiō* par skr. *túṣyati* « il est content » chez Lagercrantz, *Idg. Prädikativ*, p. 3 sq.

inexacte du thème de base : *-*yo*- ne dérive pas de « -*i*- », mais de *-*y*- consonantique. Et à l'origine des plus anciens dérivés en *-*yo*- *-*iyo*-, c'est en effet un thème primaire ou secondaire en *-*y*- qu'il faut poser.

La formation en -*yo*- (dont l'exemple élémentaire est **yós* relatif vis-à-vis de **i*-) a pris un tel développement qu'elle se constitue sur n'importe quel thème. Mais le point d'origine se laisse fixer dans ceux des thèmes où on a reconnu (p. 60) une finale en *-*y*. Ainsi le nom **ówy*- donne régulièrement skr. *ávya*- « ovinus » ; — skr. **áry*- > *árya*- ; *vṛ́ṣṇi* > *vṛ́ṣṇ(i)ya*-. L'adjectif ἅλιος « salin » repose sur **sály*-, gr. *τὸ ἅλι, cf. ἁλι- en composition ; lat. *apium* sur **apy*- normalisé en *apis* ; skr. *gávya*- sur **gávy*-, skr. **gávi* comme **ávi* (> *áviḥ*) ; skr. *ápya*- sur **ā́py*-, skr. **ā́pi*, cf. v. p. *āpĭ*- et scyth. Ἄπι « eau » (faussement interprété par γῆ chez Hérodote, IV, 59) ; skr. *kravya*-, v. pr. *krawian*, lit. *kraũjas* « sang » sur **krewy*-, skr. **kravi*- (mais *kravíṣ*- p. 32) ; skr. *dívya*-, gr. δῖος, lat. *dīus* sur **díwy*- (cf. *diw*- p. 59) ; gr. ἴκριον sur *ἴκρι, comme ἰσχίον sur ἴσχι ou καρδία sur *κάρδι. On acquiert la preuve ainsi dès à présent que *-*y*- est un élargissement au même titre que *-*w*. C'est ce *-*y* qu'il faut reconnaître dans ce qu'on appelle les « locatifs » adverbiaux en *-*i*, qui sont en réalité des neutres en *-*y* figés sous la forme du nominatif-accusatif et susceptibles d'emplois syntaxiques très variés, comme on le montrera p. 97. L'adjectif **médhyos* suppose, non un « locatif » (Brugmann, II, 1, p. 187), mais un substantif **médhy*- (*τὸ μέθι) ; **ályos*, un substantif **aly*-, lat. *ali-ter* ; ἠῖος « auroral » (cf. Boisacq s. v.) < **āusy*-, gr. ἠϊ-κανός (secondairement *(*a*)*usri*-, skr. *usríya*-, gr. αὔριον) ; **néwyos* < **néwy*-. D'après le doublet skr. *āsyàm* de *ā́s*- « bouche », on voit que *ā́s*- a eu un élargissement **ā́sy*-, comme **ókʷ*- « œil » (cf. véd. *ánīka*- et **ókʷy*- (gr. ὄσσε). Par le seul examen de la flexion, nous avions ramené véd. *páti*- « mari » (dat. *pátye*, gén. abl. *pátyuḥ*) à un thème consonantique **poty*- : en voici la confirmation dans l'adjectif (*jās*)*patya*-. Nous

avions considéré comme consonantiques *kavi-* et *sakhi-* (p. 62) : effectivement les dérivés sont *kavya-* et *sakhya-*. La flexion et la dérivation se corroborent mutuellement.

Les dérivés en *-*eyo-* procèdent de noms en *-*ei-* dont il représentent l'utilisation thématique ; c'est à une forme en *-*ei-* et seulement en *-*ei-* que renvoie tout mot ancien en *-*eyo-*[1]. Mais il importe de prévenir une confusion possible. Le suffixe *-*ei-* sert à établir des dérivés adjectifs dont le nom. acc. sg. neutre est en *-*i* ; cet -*i* doit être distingué de celui des neutres radicaux en -*y-* (type **ówi*). L'accent védique et grec y aide. On est sûr par exemple que lat. *ignis* repose sur un thème en *-*ei-*, d'après le ton de véd. *agníḥ*. De fait, **ign-éi-* donne lieu à un adjectif **igney-os* (*igneus*). Il s'ensuit que *ignis* et les formes apparentées remontent, par l'intermédiaire d'un dérivé en *-*ei-*, à un nom consonantique disparu, conclusion qui se vérifie par le désaccord du vocalisme radical entre véd. *agníḥ*, lat. *ignis*, v. sl. *ognjĭ*, lit. *ugnìs*, lett. *uguns*. Car en principe tout thème en *-*ei-* est corrélatif à un thème de base en *-*y-* ; cf. **ówy-* : **ow-éi-*, de même que tout thème en *-*éu-* suppose un thème de base en *-*w-* ; cf. **pékw-* : **pek-éu-*. C'est pourquoi, en face de **ókʷy-* (nom. du. ὄσσε, cf. ὄσσομαι), on aura **okʷ-éi-* (lit. *akìs*). Prenons αἴγεος et nous voyons maintenant que le thème radical **áig-* (gr. αἴξ) a reçu un doublet **áigy-*, gr. *αἴγι qui figure dans le composé αἰγί-βοτος contrastant avec αἰ-πόλος ; sur **áigy-* a été établi un dérivé **aig-éi-*, d'où αἴγε(ι)ος avec l'accent de αἴξ[2]. L'adjectif substantivé ὄρνεον (pour *ὀρνέον comme ὀστέον) implique **orn-éi-* lequel à son tour suppose **órny-*, gr. *ὄρνι n. (cf. ὄρνιος), que nous avons en effet, converti au genre animé, dans ὄρνῑς (M 218) élargi ultérieurement par -ῑθ-, -ῑχ- ; l'accent de *ὄρνι a passé à ὄρνεον. D'un radical **dhrobh-* (cf. θρόμβος « caillot »),

1. Nous laissons de côté à dessein le groupe de **tri*, **treyes*, auquel nous consacrerons une étude distincte.

2. D'une manière générale, les mots grecs en -ις font remonter l'accent, ce qui nous prive d'un moyen de distinguer la nature de la forme.

le grec a tiré un nom **dhróbhy*- établi par τρόφι et un dérivé **dhrobhéi*- qui aurait donné *τροφίς, neutre *τροφί ; les deux types se sont confondus et il reste l'adjectif neutre τρόφι avec l'accent du thème primaire, dans hom. τρόφι κῦμα « vague épaisse « (Λ 307) : τρόφι n. et *τροφί adj. sont l'un à l'autre comme *πόλυ n. et πολύς, n. πολύ, adjectif. De **albh*-, nous ne possédons que le neutre en -*y*- dans **álbhy*-, gr. ἄλφι, sans dérivé correspondant **albhéi*-.

Le caractère disparate du groupe des mots grecs en -ις tient à ce qu'on y a fait entrer, moyennant une conversion au genre masculin-féminin, un lot de vieux neutres en -ι du type de ἴσχι. En effet κλόνις [1] est pour *κλόνι d'après la proportion ἰσχίον : ἴσχι/κλόνιον : *κλόνι. La forme indo-européenne repose donc sur **k'lóuni* (= **k'lóuny*-) n., cf. v. norr. *hlaun* neutre et le ton radical de skr. *çróniḥ* (féminisé), en face de **k'lounéi*-, lit. *šlaunìs*. Ceci s'applique à quelques noms d'animaux : κόρις « punaise » se ramènera à *κόρι, cf. κόριον « coriandre » (de nouveau comme ἰσχίον : ἴσχι), cf. le genre neutre de κάρ· φθείρ, ἀκαρί « mite » ; — quelle que soit la relation préhistorique de ὄφις et de ἔχις, les deux noms ont le ton de skr. *áhiḥ*, contre lit. *angìs*, et il est difficile de ne pas supposer que les noms grec et sanskrit (les autres étant ambigus) ont le thème en *-*y*- d'un neutre primitif. Dans les abstraits, σπάνις « rareté » semble bien sortir de *σπάνι d'après l'adjectif σπάνιος « rare ». Tous les noms en -ις étant barytons, on n'en peut restituer le genre qu'avec le contrôle du ton indien. Nous ne dirons donc rien de ὄρχις, πόρις ou μῆνις, ὕβρις, qui n'ont pas, les uns, de correspondants directs en sanskrit, les autres, d'étymologie assurée. L'adjectif τρόφι(ς) (vu ci-dessus) permet de considérer στρόφις « homme retors » (Aristoph.) soit comme un neutre *στρόφι cf. στρόφιον, soit comme un dérivé *στροφίς (**strobhéi*-) ; τρόπις « quille, carène » sera plutôt neutre d'après

1. Sur le rapport de κλόνις et de lat. *clūnis*, cf. Walde-Hofmann, s. v.

son sens, et τρόχις « coureur, messager » (Esch., *Prom.*, 941), plutôt dérivé. Le sanskrit n'est pas exempt de ces incertitudes : on ne saurait dire sans connaître la place du ton, si *giriḥ* (lex.) « souris » représente **gə́ly-* ou **gəléi-*, tandis que gr. γαλέ(ι)η « belette » se rattache nettement au dérivé **gəléi-*. Dans l'ensemble, quelques faits de vocabulaire peuvent, faute de témoignages décisifs, rester ambigus ; mais la différence des deux types de formation apparaît chaque fois qu'on dispose de correspondances certaines.

Ce principe de répartition se vérifie dans quelques vieux mots latins qui n'ont pas encore été appréciés correctement. La forme *lacte* à côté de *lac* ne doit pas être tenue pour analogique de *mare*, quoi qu'en disent Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 172 et 259, car *mare* même en donne l'explication. Le thème **már-* (cf. *marum* gén. pl.) a reçu un dérivé neutre **máry-*, nom. acc. **mari*, lat. *mare*, vha. *mari*, *meri* n. ; on retrouve **móry-* dans v. sl. *morje*, v. irl. *muir*, peut-être skr. *maryādā* « bord de mer », et **mor-éi-* dans got. *marei* f. La même règle vaut pour *lacte*. Du nom radical **(g)lakt* (lat. *lac*), on a fait **(g)lákty-*, lat. **lakti* > *lacte* et un adjectif **lakt-éi-* dans *lacteus*. Il est facile de voir que *hordeum* **ghr̥zdéy-om* est issu d'un neutre **horde* (**ghŕ̥zdy-*) construit à son tour sur **hor* (**ghŕ̥zd-*), cf. vha. *gersta* « orge ». Un autre nom de céréales **bhars* (lat. *far*) s'est élargi en **bhárzy-*, nom. acc. **bhárzi*, lat. **farre*, d'où le dérivé thématisé **bharz-éy-o*, lat. *farreus*, umbr. *farsio*. L'identité de structure et de dérivation apparaîtra mieux si on superpose les formes :

**lákt* (*lac*)	**lákti* (*lacte*)	**lakt-éi-* (*lacteus*)
**bhárs* (*far*)	**bhárzi* (**farre*)	**bharz-éi-* (*farreus*)
ghŕ̥zd* (hor*)	**ghŕ̥zdi* (**horde*)	**ghr̥zd-éi-* (*hordeum*)

Telle est l'origine des nombreux adjectifs en *-eus*. Certaines des formes où *-eus* semble analogique pourraient être régulières : le nom de l' « or », **aus-* est en vieux-prussien *ausis*, acc. *ausin* ; il ne serait pas impossible que

aureus attestât **ausi* à côté de **ausom*; dans ce cas la voyelle de composition dans *auri-fex* serait originelle. Mais -*i*- en fin de composé pouvant aussi bien reposer sur *-*o*-, la preuve n'est pas décisive. Quoi qu'il en soit, *lacteus*, *farreus* et *hordeum* suffisaient à spécialiser -*eus* pour la création d'adjectifs de matière. — Quant à *meus* (**meyos*), v. sl. *mojĭ* (**moyos*), on n'a plus besoin de le construire sur un datif ou un locatif **mei*, **moi* employé comme possessif à l'instar de hom. μητέρι μοι (Brugmann, II, 1, p. 164, Sommer, *Handb.* [2], p. 413). Le possessif enclitique hittite -*miš* (*attaš-miš* « mon père »), sous forme indéclinable -*mi* « mihi, meus » dans les textes d'Arzawa, nous donne le nominatif sg. d'un thème **m-e/oi-*, qui a pour dérivés réguliers **meyos*, **moyos*. La phonétique hittite ne permet pas jusqu'à présent de faire remonter -*mi*- à **moi*, comme le veut M. Sturtevant, *Comp. Gramm.*, § 233.

A la lumière de ces faits, il devient aisé de définir le -*i* de véd. *hā́rdi*, *ásthi* et son rapport avec *hṛ́dayam*, ὀστέον. La doctrine courante reste sur ce point imprécise : « Wahrscheinlich steht... das *ay* des schon vedischen *hṛ́dayam* in zusammenhang mit dem *i* von *hṛd-í* » (J. Schmidt, *Pluralbild.*, p. 250). — « Das *i* [*ákṣi ásthi*, etc.] war wahrscheinlich ursprünglich ein auf den NASg. n. beschränktes Zusatzelement (oder Kasussuffix ?) wie in *hā́rdi* » (Wackernagel-Debrunner, III, p. 305). La nature de cet -*i* se décèle clairement dès qu'on a posé dans leur juste rapport *ásthi* et ὀστέον. La différence d'accent enseigne que *ásthi* est le nom. acc. régulier d'un neutre consonantique **ósthy-*, qui a pour dérivé normal **ost(h)éi-*, gr. ὀστ-έ(*y*)-ον, hitt. *hašt-ai* « os ». Le nom du « cœur », **ghḗrd* ou **kḗrd*, a comporté une forme neutre **ghḗrdy-* (véd. *hā́rdi*) ou **kḗrdy-* (arm. *sirt*), et un dérivé **ghṛdéi-*, **kṛdéi-* dans véd. *hṛ́d-ay-am* (ton d'après *hā́rdi*, au lieu de **hṛdáyam*), av. *zərədaēm* (= *zṛd-ay-am*), lit. *širdìs*, cf. gr. καρδία, v. sl. *srŭdĭ-ce*, hitt. *kardi-*, etc. Le -*i* de *ákṣi* (p. 48) repose sur *-*y* et se complète par *-*éi*- du dérivé lit. *akìs* (sur thème **okʷ*- non élargi). Donc *ásthi hā́rdi* (analogiquement *vā́ri*)

se définiront vis-à-vis d'av. *ast- zərəd-* exactement comme lat. *lacte* en face de *lac(t)*. On reconnaîtra un neutre **nókty-* dans skr. *nákti-* et un dérivé **noktéi-* dans lit. *naktìs*[1] ; un neutre **saly-* dans lat. *sale,* gr. ἁλι- et un dérivé **saléi-* dans v. sl. *solĭ*, lett. *sāls* (thème en *-i-*, cf. lett. *širds* et lit. *širdìs*). Le neutre véd. *dádhi* « lait sur », qui atteste **dadhy-,* n'est pas accompagné d'un dérivé en **-éi-* ; mais l'unique correspondant connu, v. pr. *dadan,* est à **dádhy-* comme skr. *asthán-* à *ásthi* ou comme v. sl. *slanŭ,* gr. ἅλα- à gr. ἁλι-. Bien que véd. *sákthi* soit entièrement isolé, on ne saurait douter qu'il continue aussi un neutre en **-y*. La différence entre skr. *áv]y[a-* et *hṛ́d]ay[a-* met en pleine lumière la différence des finales **-y* et **-ei-* de leurs prototypes.

Pour être moins apparents que les noms en **-w* (type γόνυ), les noms en **-y* n'ont pas été moins importants en indo-européen. On constate ici avec quelle fréquence un thème en **-y* (> *i*) se constitue sur un nom-racine pour le doubler sans différence visible de sens. Seront à expliquer ainsi les prétendus « locatifs » en *-i* qui coexistent avec des formes sans désinence, spécialement dans les thèmes en consonne : *áhan* et *áhani, parút* et πέρυτι, etc. Comme les emplois s'équivalent, certains ont vu dans *-i* une particule (Wackernagel-Debrunner, III, § 16 c rem., p. 43). Mais on a abusé de la notion de locatif en morphologie comme en syntaxe. Il sera montré plus loin (p. 91 sq.) que les « locatifs » du type skr. *áhar, áhan* ou *áhani* sont des formes adverbiales d'un thème non encore fléchi et s'identifient avec le nom même. Pour simplifier, on peut parler d'un « accusatif adverbial », mais en prenant garde qu'il s'agit d'une fonction antérieure à l'établissement des cas. Il n'y a aucune différence, à ce stade, entre *áhar* « le jour » et *áhan* « de jour ». Dès lors *parút* est un nom et πέρυσι aussi ; leur rapport repro-

1. J. Schmidt, *Pluralbild.* p. 254, a bien vu que skr. *nákti-* suppose un neutre, mais sans distinguer la formation différente de lit. *naktìs.* — Confusion des deux types également chez Hirt, *IF.*, XXXII, p. 267 sq.

duit celui de av. *ast-* et de véd. *ásthi*. On mettra donc sur la même ligne hom. ἦρι (d'où ἠέριος) qui survit comme adverbe, et av. *ayar* « jour », exactement comme πρωΐ (p. 98). De même ἄρτι (d'où ἄρτιος) représentera **árty-* en face de **art-ei-* (lat. *ars, artis*). Déjà Brugmann (II, 2, p. 708) s'est demandé si gr. πέρυσι ἄρτι ἦρι ne seraient pas des accusatifs neutres comme ἄ-μισθι, skr. *nikucya-karṇi* « les oreilles pendantes ». Si on l'admet pour ἦρι, il faut l'admettre aussi pour *áhani*, et repousser la notion de locatif. Il est naturel que lat. *aetas aeternus* dérivent d'un substantif **aiwi*, employé adverbialement (cf. lat. *diū*) dans got. *aiw*, achéen *αιϝι (béot. arc. lesb. αι, etc.). Assez d'exemples de cette formation en **-y-* ont été réunis pour que l'on accepte comme *substantifs* ἄρτι ἦρι πέρυσι, semblables à **medhi* que nous avons supposé pour expliquer **medhyos*. En revanche nous tenons pour très plausibles une influence de ces formes employées adverbialement sur la fixation ultérieure du locatif et une tendance à caractériser plus tard le locatif par **-i*. Il faut seulement insister et sur l'antiquité des formes nominales conservées par ces adverbes grecs et sur le caractère relativement tardif du locatif proprement dit.

Les formes dites en *-i* ont une particularité singulière ; elles se substituent en premier terme de composé aux formes en **-ro-* en indo-iranien et en grec, selon la règle bien connue formulée par Caland et par M. Wackernagel[1] : av. *dərəzra-* : *dərəzi-taka-* ; skr. *çvitrá-* : *çvity-añc-* ; gr. hom. κυδρός : κυδι-άνειρα. Aussi souvent on cite le fait, aussi rarement on tente de l'expliquer. Comment faut-il comprendre *dərəzi-*, *çviti-*, κυδι-? W. Schulze y a fait une réponse qui a du moins le mérite de la netteté : « Aus der Bevorzugung des Substantivs als ersten Kompositionsgliedes erklärt sich das von Caland-Wackernagel entdeckte Gesetz, demzufolge statt der *-ro-* Adjektiva Formen auf

1. Caland, *KZ.*, XXXI, p. 267 ; XXXII, p. 292 ; Wackernagel, *Verm. Beitr.*, p. 8 sq. ; *Altind. Gramm.*, II, 1, p. 59 sq. Cf. Brugmann, II, 1, p. 78.

-*i*- am Anfang der Zusammensetzung eintreten : κυδρός : κυδιάνειρα, ἀργός (Grdf. *ἀργρός) : ἀργικέραυνος, λάθρα : λαθικήδης usw. Dass dieses -*i*- der Ausgang eines Substantivstammes ist, der wahrscheinlich zu den *r*/*n* Stämmen in nächster Beziehung stand, geht schon daraus hervor, dass es auch vor Adjektivsuffixen erscheint : φαίδιμος κύδιμος (φαιδρός κυδρός) usw. [1] » Il est préférable de ne pas mêler au problème des composés le suffixe -ιμο-, quoiqu'on ait proposé, par une voie assez semblable, d'expliquer Ἄλκιμος comme un hypocoristique d'Ἀλκιμέδων (cf. Chantraine, *Formation des noms*, p. 441). Que dans κυδι-άνειρα, le terme κυδι- doive être un substantif, simplement parce qu'un substantif apparaît de préférence au premier terme des composés, c'est malaisé à concevoir. Il ne suffit pas d'alléguer une tendance générale de la composition ; il faudrait encore justifier littéralement le remplacement de l'adjectif κυδρός par un substantif. Que signifieraient alors κυδιάνειρα, ἀργικέραυνος ? A prendre tels quels ces composés, il saute aux yeux que κυδι- ἀργι- sont des *adjectifs*, substitués aux *adjectifs* κυδρός ἀργ(ρ)ός ; il faut mettre κυδιάνειρα ἀρικέραυνος λαθικήδης sur le plan des bahuvrihis ὠκύπτερος, skr. *ugrábāhu-* « au bras fort ». On voit alors que κυδι-, ἀργι-, λαθι- appartiennent au groupe des adjectifs en -ις (*-*ei*-) tels que ἦνις, τρόχις στρόφις τρόφι (p. 75) ἴδρις εὖνις [2], etc. L'emploi d'adjectifs en -ις au premier terme perd son étrangeté si l'on pense que la même formation apparaît aussi en fin de composés : skr. *pratiṣṭhiḥ*, gr. ἄναλκις, lat. *proclīuis*. Il s'agit donc d'une seule et même formation en *-*ei*- usitée au début ou en fin de composés et qui a tendu à devenir la forme de composition par excellence ; comme telle, elle prend la place des adjectifs en *-*ro*-, mais aussi d'autres adjectifs : av.

1. Schulze, *KZ.*, XLII, 1909, p. 124 n. 2 = *Kl. Schr.*, p. 79. Idée repoussée aussi par Hirt, *IF.*, XXXII, p. 284, mais sans discussion et d'ailleurs en vue d'une interprétation peu claire.

2. Tous ces adjectifs doivent avoir été oxytons ; l'influence des abstraits a fait remonter l'accent ; cf. p. 74.

bərəzi° : *bərəzant* ; *tači°* : *taxma-* ; *darši-* : skr. *dhṛṣṇú-* (Wackernagel, *Altind. Gramm.*, II, 1, p. 60 fin). La raison de cette préférence tient probablement à la structure mame des suffixes ; *-*ei*- se substitue à des suffixes consonantiques qui eussent créé au premier terme une accumulation de consonnes. Mais on n'exclura pas que le sentiment d'une liaison morphologique entre *i* et *r/n* ait contribué à généraliser -*i*- à la place de *-*ro*-. Il ressort de là en tout cas que les adjectifs primaires en *-*ei*-, dont le grec et même l'indo-iranien ne gardent que des restes assez maigres, ont formé préhistoriquement une classe notable.

Des composés comme κυδι- où le premier terme est un adjectif, il faut séparer ceux qui commencent par un neutre en -*i* ; car il y en a aussi et ce sont précisément ceux-là que Schulze n'a pas utilisés. Au point de vue de la forme, neutres et adjectifs en -*i*- se confondent nécessairement au début des composés. Mais les neutres se reconnaissent d'abord à leur sens, puis à ce qu'ils ne dépendent pas d'une forme en -*r*-. Dans ἁλιμέδων °γένης °πόρφυρος, etc., il est clair que ἁλι- représente un substantif (cf. lat. *sale* et p. 78) ; les vieux composés en νυκτι- (remplacés en général par νυκτο-) s'appuient sur le neutre en *-*y*- restitué p. 10 et 78 ; av. *asti.aojah-* « force des os, vigueur corporelle » contient *asti* n., véd. *ásthi* ; gaul. *Mori-dūnom* (gall. *Myrddin*) donne la forme ancienne **mory-* sur laquelle repose le neutre irl. *muir* « mer », cf. lat. *mare* ; gr. θεμί-πλεκτος θεμι-σκόπος (Pind.) se rattache probablement au neutre *θέμι (p. 34). On ne saurait en alléguer beaucoup d'exemples, car pour apprécier la nature de la voyelle, ambiguë par elle-même, il faut disposer d'un neutre en *-*i*, et il reste peu de ces neutres. Néanmoins la composition en a partiellement assuré la survie.

*
* *

La préhistoire du suffixe *-*ti*- est obscurcie par le développement énorme que cette formation a pris dès la période

commune surtout en fin de composés[1], et par la prédominance à peu près exclusive des emplois abstraits. Cependant étant donnée la double origine des dérivés en *-*tu*- (p. 71 sq.) et en général des formes en -*i*- et en -*u*-, il serait surprenant que, avec l'élargissement -*t*-, seul *-*ei*- eût existé, non *-*y*-. De fait, quelques traces de *-*ty*- se décèlent auprès de la classe surabondante des abstraits *-*téi*- (skr. -*tíḥ*). Ici l'accentuation grecque ne nous sera d'aucun secours, la barytonaison étant de règle. Même en indien le ton n'enseigne rien (cf. Brugmann, II, 1, § 319), étant dirigé tantôt par le sentiment de la racine, tantôt par celui du dérivé. Il est fatal que, le suffixe gagnant en complexité, sa structure originelle s'oblitère. Mais les voies par où il s'est constitué n'ont pas été entièrement effacées.

Il y avait d'abord un nom tel que **nókty*-, ancien neutre (p. 78 et 81) fournissant un dérivé **noktéi*-, lequel avait acquis le genre féminin. A l'époque où le nom a pris cette forme, le -*t*- probablement suffixal appartenait déjà au radical. En outre, comme Brugmann (II, 1, § 327 *a*) l'a déjà supposé, les formes adverbiales skr. *táti* « autant, aussi nombreux », *káti*, av. *čaiti* « combien nombreux », lat. *tot, quot* (cf. *toti-dem*) sont d'anciens nominatifs-accusatifs sg. neutres. On a ici des neutres barytons **tóty*- **kʷóty*- qui font couple avec les dérivés numéraux oxytons **dekm̥téi*- (skr. *daçatíḥ*), **penkʷtéi*- (skr. *paṅktíḥ*), etc. Il est donc possible de restituer un petit groupe de substantifs où un -*y*- consonantique s'agrégeait à un -*t*-(*d*) d'élargissement (cf. *daçát*, gr. δεκάς). De ces neutres en *-*ty*- sont sortis les adjectifs postadverbiaux en *-*tyo*- étudiés par Schulze (*Kl. Schr.*, p. 69 sq.)[2] : got. *niþjis*, skr. *nítya*-, *amắtya*-, lit. *swẽčias*, gr. ἔπισσα, et les adverbes ὀπίσσω, πρόσσω, εἴσω, ἔξω. Un adjectif **swétyos* < **swéty*- n. se trouve donc sur le plan de **médhyos* < **médhy*- n. (p. 73).

1. Cf. Wackernagel, *SBAW.*, 1918, p. 380 sq. ; Meillet, *BSL.*, XXV, p. 123 sq. 2. Cf. Lohman, *IF.*, LI, p. 319 sq.

La formation de neutres en **-ty-* était une réalité et comptait, dans les dérivés adverbiaux, bon nombre de représentants.

Il devait en être de même dans les dérivés de racines verbales, bien que les vestiges en aient à peu près disparu. Parmi les formes grecques en -σις, -τις, le mot μάντις m. f. « devin » occupe une place à part, de par son sens, qui est celui d'un nom d'agent. Mais ce sens, qui déjà ne se concilie pas avec celui des abstraits, a chance d'être secondaire. Autrement μαντιπόλος, μαντιπολεῖν (trag.) ne se comprennent pas. D'après αἰπόλος, δικασπόλος, les composés en -πόλος ont nécessairement pour premier terme le nom de l'être ou de la chose dont on s'occupe : αἰπόλος « qui s'occupe des chèvres », δικασ-πόλος « qui s'occupe de (rendre) la justice » ; avec -κόλος, comparer βου-κόλος, θεη-κόλος « prêtre ». Donc μαντι-κόλος « qui s'occupe de divination » suppose un abstrait μαντι- « divination ». La forme de composition μαντι- ne laisse pas voir si le nom est un féminin μάντις ou un neutre *μάντι. Mais il serait surprenant qu'un abstrait féminin *ἡ μάντις « la divination » se fût transposé directement en un masculin ὁ μάντις « le devin », car ce masculin est plus ancien que le féminin correspondant ἡ μάντις « la devineresse ». On penchera donc pour *τὸ μάντι, que favorise aussi le nom propre homérique Μάντιος ; cf. ἅλιος : *ἅλι n. (p. 73 et 81), ἄντιος : ἀντί, etc. Il est à noter que Mantios a pour fils Polypheides qui est « le meilleur des devins » (μάντιν ἄριστον, ο 252) et que le fils de Polypheides, Theoklymenos, est aussi devin (μάντις, ο 225). Le nom de Μάντιος échappe ainsi au soupçon d'avoir été adapté à une interprétation populaire. Si donc l'on pose *μάντι, le composé μαντι-(πόλος) se comparera à ἁλι-(πόρφυρος), et le neutre *μάντι lui-même sera du type de *θέμι (p. 34) ou des noms en *-ι passés du type en -ις, comme κλόνις, etc. (p. 75). On peut alors se demander, sans que la question comporte actuellement une réponse, si la barytonaison de nombreux abstraits indiens en *-ti-* ne serait pas un vestige

des neutres en *-*ty*- qui ont vraisemblablement coexisté avec les dérivés en *-*téi*-.

*
* *

Ces considérations sur les diverses utilisations des neutres en *-*y*- ouvrent la voie à une analyse du comparatif en *-*yes*- (*-*is*-). On sait que cette formation constitue moins un comparatif proprement dit qu'une sorte d'intensif (Meillet, *Introd*[7]., p. 270-1) et qu'elle n'est pas liée originellement au « positif » ; elle semble se rattacher directement à la racine, cf. gr. φέριστος, ἐχθίων, lat. *melior*, etc. D'autre part, le dérivé en *-*yes*- montre souvent un rapport étroit avec le neutre en *-*es*- et l'adjectif correspondant (Brugmann, II, 1, p. 552), cf. καλλίων : κάλλος ; κερδίων : κέρδος, skr. *vāhiṣṭha*- : *vāhas*- ; *téjiṣṭha*- : *téjas*-, etc. L'interprétation de *-*yes*- devra rendre compte de ces traits.

La structure du comparatif en *-*tero*- nous propose un enseignement précieux : lat. *dexter*, gr. ὀρέστερος ne sont pas bâtis sur une racine, mais sur un thème nominal **deks*, ὀρεσ-. Ce point est important en ce qu'il modifie l'analyse du suffixe complexe *-*yes*-. Il faut sans doute partir d'un substantif en *-*y*-, suffixé secondairement par *-*es*-. Skr. *návyas*- s'analysera en **návy-as*-, av. *mazyah*- en **mazy-ah*-, et le radical neutre en -*y*-, conformément à la règle, est baryton. Il semble que l'addition de *-*es*- au neutre confère à l'adjectif une valeur prégnante par rapport à la simple thématisation. De **néwy*- (n. acc. **néwi*) « nouveauté », on tire un adjectif banal **newyo*- « nouveau », mais un dérivé plus expressif **néwyes*- « pourvu (spécialement) de nouveauté, particulièrement nouveau ». Tel est le sens qui paraît avoir acheminé au comparatif. Il est vrai que, dans les dérivés usuels en *-*es*-, le suffixe n'a plus apparemment de valeur très significative. Mais on doit se rappeler que la valeur d'opposition entre deux termes qui caractérise le suffixe

**-tero-* n'est pas non plus donnée dans la formation en **-er-* ou **-ter-*, telle que nous la connaissons ; ces suffixes ont avant tout une valeur différentielle et se déterminent par l'ablatif de l'objet comparé. Il n'y a même aucune nécessité à l'existence d'un comparatif. Le hittite [1], l'arménien et le tokharien en sont dépourvus ; dans ces trois langues, la comparaison s'exprime par le positif suivi de l'ablatif : « il est grand à partir (= en comparaison) de X ». C'est donc dans un simple besoin de spécification qu'il faut chercher l'origine du « comparatif ». Le procès s'est réalisé par l'emploi de deux suffixes principaux **-tero-* et **-es-* ajoutés l'un et l'autre à des substantifs et qui se sont différenciés le premier comme comparatif au sens étroit, le second comme intensif. Ce dernier présente, comme il a été noté, une ressemblance avec le neutre en **-es-* : ἐχθίων ἔχθιστος et ἔχθος. En effet si ἐχθίων représente en réalité *ἔχθι̯-*es* c'est-à-dire *ἔχθι-σ-, avec addition de **-en-*, on comprend que le substantif *ἔχθι soit sur le plan de ἔχθος, non sur celui de l'adjectif ἐχθρός. Si μήκιστος se relie à μῆκος, c'est qu'il dérive d'un substantif *μῆκι équivalant à μῆκος. Il est probable que le sentiment d'un radical en **-i* est à l'origine de la forme **-i-yes-* de gr. ῥηίω, καλλίω où **-yes-* a été isolé pour élargir un radical de nouveau accru de **-i*. Quant au type en **-ī̆yes-*, il se tirera des racines « dissyllabiques » : *várī-yas-* comme *várīman-* ; *tárīyas-* comme *pra-tarītár-* (Brugmann, II, I, p. 551).

*
* *

Au point de vue formel, la même analyse s'applique à la formation en **-wes-*, qui se décomposera en **-es-* joint à un thème en **-w-*. Mais le problème porte ici sur le sens du suffixe, qui a constitué le participe parfait actif. On

1. Sauf une trace dans l'adjectif *katterăš* « inférieur (dans un procès) », de *katta* « en bas ».

l'abordera plus tard, en même temps que seront examinés les emplois verbaux des éléments considérés ici dans le système nominal. Il est dès maintenant évident que les suffixes ou élargissements *\-*y*\- et *\-*w*\-, *\-*ei*\- et *\-*eu*\- dont nous avons tenté de décrire l'emploi et les combinaisons sont ceux-là même qui constituent les présents en *\-*y*\- et *\-*we*\-, en *\-*eye*\- et *\-*eu*\-. La méthode employée ici sera appliquée à ces nouvelles catégories ; nos conclusions actuelles gagneront à cette épreuve la précision que seule peut donner une vérification complète. Car le verbe et le nom se composent des mêmes éléments.

La preuve est faite que les éléments *-i-* et *-u-* se comportent comme consonnes dans les neutres, comme voyelles dans les dérivés. En outre une différence importante apparaît dans l'utilisation : *\-*y* peut s'ajouter à la forme de nom. acc. neutre comme élargissement sans influer sur le reste de la flexion (skr. *ásti*, *hā́rdi*, etc.) et sert aussi de suffixe; mais *\-*w*\- est seulement un suffixe qui comme tel s'attache au thème et subsiste dans la flexion (γόνυ γουνός). C'est pourquoi on possède un type en **i*/*n*, mais non en **u*/*n*. D'autre part on remarque que l'alternance **gónw*\- : **gnéu*\- permet d'isoler *\-*w*\- (*\-*eu*\-) : il s'ensuit que le nom du « genou » a toutes chances de se rattacher à la racine * *gen*\- (ainsi déjà Ernout-Meillet, s. v. *genu* fin), de même que **pólw*\- : **pléu*\- (gr. πολύς) dérive certainement de **pel*\- « remplir » ; **dórw*\- : **dréu*\- sortira vraisemblablement de **der*\- « écorcher » (**dórw*\- = « bois taillé ») ; et **pékw*\- de **pek*\- « tondre, peigner » (**pékw*\- = « animal à toison »). Pour plusieurs autres mots, des possibilités d'analyse s'offrent; mais il conviendra d'en mener l'étude de pair avec l'examen de la structure des racines, notamment des racines « dissyllabiques ».

CHAPITRE V

LA QUESTION DU LOCATIF SINGULIER

Le problème, en apparence inextricable, du locatif singulier doit sa difficulté à la multiplicité des données qui le composent. On voit coexister au locatif plusieurs désinences : zéro, *-i*, *-r* ou *-n*, apparemment sans raison morphologique et sans rapport l'une avec l'autre. Dans cette indécision, il convient de s'occuper d'abord des finales prégnantes et, entre celles-ci, de considérer en premier lieu celles qui comportent un élément connu par ailleurs : c'est le cas des locatifs en *-r* ou *-n* dont on doit essayer de tirer au clair la relation avec les neutres en *-r* ou *-n*.

Bartholomae, *BB.*, XV, p. 14-43, a dressé un utile relevé des locatifs indo-iraniens de cette catégorie, relevé qui ne demande que peu de retouches pour être à jour :

Avec *-r* :

av. *zəmar* « dans la terre », déduit de *zəmar-gūz-*.

av. *išarə* « aussitôt », cf. *išarə.štā-*.

av. *hanarə* « sans » (< **sen-*, lat. *sine*), cf. véd. *sanutar, sanitur*.

skr. *vanar* « dans la forêt », cf. *vanar-gū-*. *vanar-ṣáda*.

skr. *vasar* « au printemps » dans *vasar-hā́*. Cf. av. *vaŋri* (= *vahri*), skr. *usrí*.

áhar « de jour » dans *ahar-divi*, *ahar ahar*.

sasvar « secrètement » (d'où *sasvartā*), av. *haŋuharə-stātəm* (= *hahvar*).

punar « de nouveau ».

**sabhar* « en un instant » d'après *sabar-dhuk*? Le rapprochement avec gr. ἄφαρ est très douteux.

múhur, cf. *múhu* et *múhukam*.

sanitur « à l'écart », *sanutar*, *sanitar*, cf. ci-dessus av. *hanarə* et p. 38.

Avec *n* :

skr. *jmán*, *kṣāmán* « dans la terre ».

áhan « de jour », cf. *áhani*, av. *asni*.

udán « dans l'eau », cf. *udnáḥ*, *udabhiḥ*, etc.

patan « en vol », cf. *pataṅga-* « volatile ».

āsán « dans la bouche » et *āsáni*; cf. av. *asnaē-ča*.

çīrṣán « sur la tête », cf. *çīrṣṇáḥ*.

hemán « en hiver », cf. *hemantá-*.

akṣán « dans l'œil », cf. *akṣṇáḥ*.

Dans les thèmes en *-r*, le locatif peut être aussi en *-r* : véd. *svàr* (= *súvar*) « au soleil », *ūdhar* « à la mamelle », av. *zafarə* « dans la gueule » (Vd., III, 32).

A ces formes, dont l'interprétation générale devra être revisée, mais qui du moins sont matériellement attestées, Bartholomae en joint une série d'autres qu'il reconstruit d'après des dérivés : il retrouve ainsi un locatif **xšapar* « de nuit » dans av. *°xšapara-*; un loc. **vatsar* « en l'année » dans skr. *vatsará-* ; un loc. **asthan* « dans l'os » dans *asthanvant-*; un loc. **vasan* « au printemps » dans *vasantá-*, etc. Déjà M. Pedersen, *KZ.*, XXXII, p. 263 sq., a dénoncé l'arbitraire de cette construction. L'erreur fondamentale de Bartholomae se révèle à plein dans la conclusion de son article : selon lui, c'est la possibilité de former sur un même thème un locatif en *-r* ou en *-n* qui a produit la flexion complexe en **r/n*. Il s'est mépris et sur la nature de la finale et sur l'origine de la flexion : partir du locatif pour restituer la flexion, c'est renverser le rapport des faits et prendre un résultat pour une cause. Car, là où ils se présentent effectivement comme tels, ces locatifs nous fournissent en réalité une spécialisation d'un emploi plus vaste; le locatif est une des acceptions,

et non la plus ancienne, de la forme. C'est ce qu'il faut d'abord établir, en élargissant au préalable le cadre de la discussion, en adjoignant aux locatifs cités plusieurs formations qui, en d'autres langues, s'y apparentent. La solution du problème est liée à une démonstration de caractère morphologique.

On sait que des adverbes d'autres langues offrent la finale *-r* (cf. Brugmann, *Grundr.*, II, 2, p. 735 sq.) : gr. νύκτωρ; lat. *cūr*; lit. *kur̃* « où », *visur̃* « partout »; arm. *ur* « où? », *andr* « là »; got. *hvar* « où? », *jainar* « là », *aljar* « ailleurs » ; skr. *kár-hi*, *tár-hi*, *amúr-hi*; av. **abitar* (cf. skr. *abhitaḥ*) « autour, hors de », dans l'adj. *aiwitara-*, etc.[1]. Ici doivent être mentionnés quelques adverbes grecs en -αρ, -ωρ dont on ne remarque pas assez l'intérêt : non seulement νύκτωρ « de nuit » et son contraire ἦμαρ, mais aussi ὄναρ καὶ ὕπαρ « en songe ou en état de veille »; ἄφαρ « aussitôt après », εἶθαρ « immédiatement », ἴκταρ « près de »; cf. encore lit. *dabar̃* « maintenant », peut-être lat. **noctur* dans *nocturnus*, cf. gr. νύκτωρ; hitt. *iwar* « comme, à la manière de » (cf. Friedrich, *ZA.*, 1925, p. 28); on pourrait supposer la même formation dans lat. *instar* qui est généralement tenu pour un infinitif substantivé **instār(e)* (cf. Schmalz-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 496) et qui s'expliquerait mieux comme un adverbe en *-r*, de même emploi que hitt. *iwar*.

Nous mettrons ici les adverbes grecs en -α, tels que σῖγα, λίπα, etc., qu'on n'explique pas encore. Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.*, § 296, 2, p. 294, marquent seulement un doute sur l'interprétation par une finale d'accusatif. M. Debrunner, *IF.*, XXI, p. 41, à la suite de Brugmann, *Morph. Unters.*, II, p. 228 n., suppose avec réserve que -α sort de *-n̥, mais sans se prononcer sur l'origine et la valeur casuelle de la sonante. Nous devons certainement restituer cet -α en *-n̥, selon la connexion bien

1. Le locatif av. *dvarə* « à la porte » (Vd. III, 29) est très suspect ; cf. Meillet, *MSL.*, XXII, p. 229.

établie entre des adverbes en -α et des dérivés en -ν- : πύκα : πυκνός; — λίπα : λιπαίνω, λιπαρός : — λίγα; λιγαίνω, cf. λιγυρός; — κάρτα : καρταίνειν, cf. κρατερός; — σῖγα : σιγαίνω. Ces adverbes s'incorporent donc de quelque manière au système des formes à *r/n. En outre, la relation indiquée p. 35 entre les suffixes *-r/n- et *-u- fait que les adverbes en -α voisinent avec des adjectifs en -υ- : λίγα : λιγύς; — κάρτα : *καρτύς, cf. καρτύνω; — τάχα : ταχύς; — ὦκα : ὠκύς; — θαμά : *θαμύς, cf. hom. pl. θαμέες. Dans ces connexions, la nature de *-n̥ se définit maintenant sans difficulté : *-n̥ est ici le degré normal d'alternance de *-r̥ qui forme les adverbes comme εἶθαρ. De même que le grec répond par des adverbes en *-r̥, -αρ aux formes indo-iraniennes en *-er (av. *zəmarᵉ*), de même il répond par des adverbes en *-n̥, -α, aux formes indo-iraniennes en *-en* (skr. *jmán*). Si la dissemblance du traitement phonétique n'avait pas obscurci en grec ces finales, on aurait reconnu entre ἄφαρ et λίπα la parenté qui se manifeste dans les doublets védiques *áhar* et *áhan*: ce sont là les deux possibilités d'utilisation adverbiale que les mots en *r/n* offrent normalement et que le grec a employées l'une et l'autre. En outre le suffixe *-r* est susceptible d'apparaître en grec soit au degré *e*, soit au degré zéro : contraste de ἦμαρ et de ἡμέρα (p. 27). Pour *-n*, le choix est semblable : car le *-n̥ de λίπα n'est rien autre que la forme vocalique de la finale *-en* dans αἰέν (cf. v. sl. *kamen-e*). Le parallélisme des deux types se poursuit dans la double formation que chacun d'eux fournit

*-r̥ (-αρ) : *-er- (-ερ-);
*-n̥ (-α) : *-en (-εν).

Une liaison intime rattache, à l'intérieur et hors du grec, des formations historiquement dissemblables à un procédé de suffixation et à un jeu d'alternances qui règlent les plus anciens exemples du nom indo-européen.

Le problème du locatif prend une tout autre orienta-

tion. Du rapport établi entre ces formations, il résulte que la question du « locatif » est factice ; il ne s'agit pas d'un locatif proprement dit. L'importance de ce cas en indo-européen a été démesurément grossie. On a fondé sur quelques emplois adverbiaux — ceux de l'indo-iranien en particulier — une conception du locatif qui l'étend bien au delà de ses limites propres. C'est surtout l'infinitif qui a pâti de cette extension exagérée, contre laquelle M. Meillet, *BSL.*, XXXII, p. 188, s'est déjà élevé avec raison à propos de la désinence *-i*. Les emplois réels de ce cas dans les textes ne cadrent nullement avec l'énormité de la fonction qu'on lui attribue dans la préhistoire. Les adverbes grecs en -αρ (-ωρ), -α nous mènent à une autre interprétation, qui vaudra aussi pour les faits indo-iraniens. Il est évident que ces adverbes en -αρ sont des nominatifs-accusatifs employés adverbialement : νύκτωρ « de nuit » est sur le plan de ἦμαρ « de jour », sauf que le second a encore une flexion et que le premier est réduit à un seul cas, comme ἄλκαρ ; et ἦμαρ « de jour » est la même forme que τὸ ἦμαρ « le jour ». Dans l'expression ὄναρ καὶ ὕπαρ, nous avons manifestement deux nominatifs-accusatifs. L'adverbe ἴκταρ « auprès » a été comparé à lat. *īcō* ; c'est donc un ancien neutre signifiant quelque chose comme « heurtement, frottement », puis adverbialement « au contact ». De même εἶθαρ « aussitôt », s'il s'apparente, comme il semble, à ἰθύς, aura eu d'abord le sens approximatif de « trajet droit, immédiat ». Par suite, devront être regardés aussi comme accusatifs adverbiaux les prétendus « locatifs » en *-ar* de l'indo-iranien, dont la situation est pareille : entre véd. *svàr* « soleil » et *svàr* « au soleil », entre av. *zafarə* « gueule » et *zafarə* « dans la gueule », il n'y a pas coïncidence, mais identité formelle. Hitt. *lammar* « instant » et « sur-le-champ » sont une seule et même forme. Nous pourrions avoir en grec un adverbe οὖθαρ « au sein » comme nous avons véd. *ū́dhar* « au sein », puisque véd. *ū́dhar* et gr. οὖθαρ « sein » se correspondent dans l'emploi nominal. Lat. *nocturnus* n'est

donc pas bâti sur un adverbe **noctur*, mais sur un nom, puisque l'adverbe gr. νύκτωρ « de nuit » constitue seulement une fonction particulière de *τὸ νύκτωρ, nom de la « nuit » éliminé en tant que tel. Rien n'empêcherait que le grec possédât un adverbe *ὕδωρ « dans l'eau » (comme νύκτωρ) puisque le védique a *vásar* « au printemps » en face de gr. τὸ ἔαρ « le printemps ». Bien mieux, véd. *s(ú)-var* « soleil » sert non seulement de nominatif-accusatif, mais encore de génitif, de locatif et peut-être de datif (Wackernagel-Debrunner, III, p. 314) ; av. *karšvarə* a valeur de génitif-ablatif (Yt X, 67) et *dasvarə*, de datif (Y. LXVIII, 2).

On doit étendre la même explication aux prétendus « locatifs » indo-iraniens en *-an*. Étant donné que, comme les formes en *-ar*, ce sont des restes d'une flexion en **r/n*, on peut s'attendre à constater — et l'on constate en effet — que d'un même thème, c'est tantôt la forme à *-r*, tantôt celle à *-n* qui a prévalu entre l'indien et l'iranien, ou même qu'elles coexistent à l'intérieur de ces dialectes : on a ainsi à la fois dans la même fonction, véd. *ahar* et *ahan* ; av. *xšapar* et *xšapan* ou le couple av. *snāvarə* : véd. *snāvan-*. Pas plus que dans le type en *-r*, on ne doit distinguer dans le type en *-n* un nominatif-accusatif et un « locatif ». C'est la même forme qui selon les circonstances assume l'un ou l'autre emploi. Dans le choix définitif fait entre *-r* et *-n* comme type flexionnel — et l'on voit que ce choix n'est même pas encore consommé au début des traditions védique et avestique — intervient le destin propre de chaque langue. Mais ce qui est hérité, n'est pas seulement la forme en *-r* ou *-n*, c'est aussi la faculté de l'utiliser comme adverbe aussi bien que comme substantif neutre. On verra donc sans étonnement coexister véd. *áhar* et *áhan* « de jour » en fonction adverbiale, comme coexistent av. *xšapar-* et *xšapan-* « nuit » en fonction nominale. On constatera que av. *zəmarə* et véd. *jmán* « en terre » sont en réalité des substantifs au nom. acc., et que leur distinction reflète simplement celle de av. *snā-*

var- et véd. *snāvan-* « nerf ». On trouvera naturel que *hemán,* ancien substantif neutre, soit employé au sens de « en hiver », puisque *udan-* « eau » peut signifier aussi « dans l'eau », puisque le neutre grec ἦμαρ « jour » peut signifier aussi « de jour ». La critique adressée au raisonnement de Bartholomae (p. 88) atteint ici sa pleine force. Dès lors que le « locatif » est en réalité un nominatif-accusatif, il est contraire à toute raison de rechercher des « locatifs » dans des formes dérivées, comme l'a fait Bartholomae : le **naxtar* avestique supposé par *naxtourušu* (Vd. VII, 79) est bien le correspondant de νύκτωρ, mais, comme νύκτωρ, il représente d'abord un nom. De véd. *hemantá-* « hiver », ce n'est pas un « locatif » *heman* qu'on extraira, mais le thème de nominatif-accusatif neutre ; et ainsi partout.

C'est en grec que cette vue porte le plus loin. Nous avons identifié aux formes indo-iraniennes en *-an* les adverbes grecs en -ᾰ (p. 89) uniquement sur des raisons phonétiques, ainsi que d'après les mots apparentés à ces adverbes. Or les formes indo-iraniennes en *-an* viennent d'être interprétées comme d'anciens substantifs neutres. Il faudrait donc que les adverbes en -ᾰ reposant sur *-*n̥* pussent également représenter des neutres figés en fonction adverbiale. C'est bien ce qui résulte d'une petite série d'exemples, dont quelques-uns gardent encore leur valeur nominale. D'abord τὸ ἄλειφα « enduit, onguent », plur. ἀλείφατα ; — λίπα adv. vaut en réalité un neutre ; c'est par une expression telle que λίπ(α) ἔλαιον « huile d'olive », devenue formulaire, qu'on expliquera le fréquent λίπ' ἐλαίῳ ; — σάφα se comporte encore comme un substantif en Δ 404 μὴ ψεύδε' ἐπιστάμενος σάφα Ϝειπεῖν « il ne faut pas dire de mensonges quand on sait *la vérité* » ; ἐπίσταμαι ne s'emploie pas absolument ; — σκέπα « refuge, abri » (à côté de σκέπας) doit être acc. sg. chez Hésiode, *op.* 531 ; — τρίχα est substantif dans τρίχα νυκτὸς ἔην (μ. 312) ainsi que δίχα d'après δίχα τῆς νυκτός· τὸ μεσονύκτιον Hes. — ψάφα· κνέφας et ἀκρόκνεφα· πρὸς ὄρθρον Hes. sont donnés comme des noms sg. ; — de même σχίδα· σχίδος σινδόνος. πῆγμα Hes. dont les équivalents montrent

que ce n'est pas un acc. fém. de thème-racine en -δ- ; — même dans un emploi adverbial comme celui de θαμά en O 470 θαμὰ θρῴσκοντας ὀϊστούς « des flèches bondissant en grand nombre », on reconnaît un abstrait *τὸ θαμά « grand nombre, foule » apposé comme ὄναρ « en rêve » ou ἀρχήν « au début » ; — quoique adverbial, κάρτα conserve la trace de son origine nominale dans l'expression fréquente chez Hérodote (καὶ) τὸ κάρτα « particulièrement, surtout » ;. — c'est donc avec un sentiment juste que Platon a employé, d'une manière évidemment artificielle, mais significative, σφόδρα comme un substantif : *Symp.* 210 B τὸ σφόδρα τοῦτο χαλάσαι « il faut relâcher la véhémence (de cet amour) ». L'origine nominale des adverbes en -ᾰ peut donc passer pour établie [1]. On s'assure en même temps que les formes en *-ṇ sur lesquelles reposent les verbes en -αίνω sont précisément celles qui se conservent par les formes grecques en -α : ainsi le *λίπ-ṇ dont dérive λιπαίνω (*λιπṇ-yō) est représenté par λίπα ; le *λίγ-ṇ de λιγαίνω, par λίγα, etc.

On voit avec quelle rigueur se reconstitue le parallélisme des faits indo-iraniens et grecs. La concordance ne porte pas seulement sur les formes, mais aussi sur leur utilisation :

1° Puisque λιπαρός et λιπαίνω renvoient à *λίπαρ, nous possédons maintenant des doublets substantifs en *-ṛ (gr. -αρ) et en *-ṇ (gr. -α), soit :

ἄλειφαρ : ἄλειφα
*κάρταρ : κάρτα
*λίπαρ : λίπα etc.

c'est-à-dire l'équivalent de ce qu'on connaît avec *-*er* (-*ar*) ou *-*ẹn* (-*an*) en indo-iranien par :

véd. *áhar-* : *áhan-*
av. *xšapar-* : *xšapan-* etc.

1. M. Lagercrantz, *Indogermanisches Prädikativ* (Progr. Univ. Uppsala, 1933), p. 16, a aussi considéré les adverbes en -α comme substantifs, mais il y voit des pluriels neutres, ce qui nous paraît exclu tant par l'emploi que par la corrélation avec -αρ.

2° De même que les noms indo-iraniens en *-ar* admettent de servir d'adverbes (type av. *zəmarə* « dans la terre »), ainsi les noms grecs en -αρ (-ωρ), type ὄναρ, νύκτωρ ;

3° de même que la forme alternante en *-an* se trouve également comme adverbe (type véd. *udan*), ainsi la formation grecque en -α (type κάρτα). Si forte a été la structure de cette catégorie nominale en indo-européen que les accidents inhérents à chaque développement dialectal ont pu la déformer, non la rompre.

Il apparaît donc que le débat ouvert sur ces finales portait sur un faux problème. En revanche un problème nouveau se pose, qui est celui de la valeur syntaxique de ces formes. On n'a plus à y voir des « locatifs ». S'il faut, pour la brièveté de l'expression, les faire entrer dans le schème classique de la déclinaison, on les appellera des nominatifs-accusatifs, mais sans se dissimuler toutefois que cette définition reste étroite et se fonde uniquement sur un critère extérieur. Nous sommes à une époque où la flexion du neutre n'est entièrement constituée, ni pour l'expression du nombre, ni pour celle des cas. Homère emploie νύκτας τε καὶ ἦμαρ aussi bien que νύκτας τε καὶ ἤματα, montrant que la même forme de neutre servait pour les deux nombres (cf. Wackernagel, *Glotta*, II, p. 3). C'est aussi en valeur de pluriel que ἦμαρ figure dans hom. ἐννῆμαρ, ἑξῆμαρ, ποσσῆμαρ. On a de même une forme unique susceptible d'accompagner le verbe comme sujet ou régime ou de s'y apposer comme détermination temporelle ou locale; c'est indifféremment, suivant la phrase, un nom ou un adverbe. De son indétermination initiale, cette forme garde une suffisante souplesse pour s'adapter à l'expression de rapports très variés. Telle est la situation particulière du neutre qu'un cas unique — celui que nous dénommons « cas indéfini » — assume en quelque mesure l'ensemble des fonctions syntaxiques. Les formes dites « indéclinables » sont un vestige de cette période[1].

1. Sur les propriétés du neutre, nous renverrons provisoirement à

A ce stade correspondent des finales *-*er* ou *-*en* avec formes plus complexes (*-*ser* ou -**sen*, *-*wer* ou *-*wen*, etc.), mais sans désinences casuelles proprement dites. Le jeu ancien de **r* et de **n* a fait que les mêmes langues emploient indifféremment *-*er* ou *-*en* selon les mots ou même les deux concurremment; il y a eu choix également entre les formes sonantique ou vocalique de ces suffixes : le grec emploie -αρ- ou -ερ-, -α- ou -εν-. Dès lors, les finales d'infinitifs en -εν, -μεν *-σεν (ou *-ϝεν) se justifient. Elles n'ont pas de désinénce et n'en ont jamais eu, sauf addition éventuelle de -αι qui n'a pas de valeur casuelle (p. 130). Elles ne sont pas non plus des « locatifs », mais représentent le cas spécial qui vient d'être décrit. Et en effet ces infinitifs ne ressortissent pas à un cas défini; ils se comportent comme prédicats ou comme compléments; ils peuvent dépendre d'un verbe ou d'un nom, bref ils sont aptes aux emplois variés qui caractérisent les formes nominales ou adverbiales en *-*er* ou *-*en*. A une différence de vocalisme près, le type ἄλειφα et le type ἔχεν s'équivalent; mais le second ne survit plus que grâce à son annexion au verbe. Il devient donc inutile de supposer une origine secondaire et analogique aux infinitifs doriens et arcadiens en -εν : ἀγαγέν, διοικέν, ἔχεν, et surtout en partant des formes à -ην qui, elles, ne sont sûrement pas anciennes (Günther, *IF.*, XXXII, p. 383); il s'agit d'un procédé hérité et qui s'appliquait en principe à toute racine verbale. Alors qu'en fonction adverbiale le degré *-*er* s'est maintenu plus longtemps, il ne reste de *-*en* que ces vestiges qui n'ont plus rien de nominal, sauf quand ils ont reçu, comme en indo-iranien, une désinence de datif -*e*.

Il reste à considérer la forme de locatif sg. du type gr. χαμαί, sur l'origine de laquelle aucun avis décisif n'a été émis. L'interprétation par une désinence i.-e. *-*ai* qui

Wackernagel, *Vorles.* p. 217; Havers, *Glotta*, XIII, p. 171 sq. avec les restrictions de Löfstedt, *Syntactica*, II, p. 19 sq.; Lagercrantz, *Indogermanisches Prädikativ* (Progr. Universit. Uppsala, 1933).

appartiendrait en propre au datif, est insoutenable, si généralement qu'elle soit reproduite (cf. Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.*, p. 265), et même doublement insoutenable, car toutes les formes sûres de datif en indo-européen sont en **-ei* ou en **-i* (Meillet, *BSL.*, XXXII, p. 188; Benveniste, *Studi Baltici*, IV, p. 72 sq.), et l'argument qu'on tirait des infinitifs en -αι moyennant l'équation ἴδμεναι = véd. *vidmáne* ne résiste pas à l'analyse, cf. p. 129. D'ailleurs plusieurs auteurs ressentent l'insuffisance de cette théorie ; en dernier lieu M. Kretschmer, *Glotta*, XXV, 1934, p. 248, suppose avec réserve qu'un ancien locatif sg. *χαμί est devenu χαμαί d'après καταί, παραί. Il y a bien à notre avis un rapport entre ces formes, mais d'une autre nature et qui se précisera par le contexte morphologique où apparaît le type χαμαί.

Si les formes dites de « locatif » en *-r* ou *-n* représentent l'aspect fixe d'un thème élargi par **-r* ou **-n* et susceptible d'emplois nominaux ou adverbiaux à volonté, elles pourront comporter, à côté de **-r* ou **-n*, le troisième élément d'alternance, à savoir **-i*. A maintes reprises on a constaté la similitude d'emplois qui rapproche et fait jouer entre eux les élargissements **-r*, **-n* et **-i* (p. 50 sq.). Nous avons ici un de ces cas : la finale de χαμαί offre cet **-i*, et *-í* seulement, non -αι. On partira de *χαμά, d'après χαμᾶζε, χαμᾶθεν ; mais la finale -αι pouvait avoir les deux quantités -ᾰι- et -ᾱι (cf. Brugmann-Thumb, p. 266 et n. 1). Le -ι de χαμαί est l'élément qui alterne avec -ρ- et -ν-, selon le schème illustré par les trois formes : τάλαρος : τάλανος : ταλαί-πωρος, et qui est supposé aussi par les adverbes tels que πάλαι. Ainsi χαμαί sort de son isolement. Et il achève d'entrer dans un type connu, si l'on observe que l'alternance αι : η démontrée par μιαι-φόνος : μιη-φόνος — Ἀλθαι-μένης : Ἀλθη-μένης (sur laquelle v. Fraenkel, *Glotta*, XX, 1931, p. 93) se répète dans χαμαί : χαμη-λός.

Dans ces conditions, χαμαί ne recèle rien de plus que le **-i* des locatifs sg. de thèmes consonantiques, lequel

est un élargissement indo-européen. Ce sont bien des locatifs dans chaque langue à l'époque historique, mais à l'origine ce sont des variantes du « cas indéfini » qu'on a reconnu dans les neutres tels que ἦμαρ ou skr. *ahan*. En d'autres termes, de même que des formes en *-ar* ou en *-an* en indo-iranien, en réalité sans désinence, ont pris la fonction de locatif, de même la forme en *-i* (type skr. *ásthi*), étant elle aussi sans désinence, a pu du fait qu'elle servait concurremment avec *-ar* ou *-an*, être prise pour un locatif; par suite on a détaché *-i* en marque casuelle de locatif. Donc, dans les locatifs du type **wesri* « au printemps », av. *vahri*, cf. gr. ἦρι, il y a eu en réalité addition de *-i* secondaire à un thème en **-ar*. La preuve en est donnée par ce qu'on appelle le « locatif » **déksi*. Il s'agit d'un nom signifiant « droite » ou « à droite », élargissement par **-i* du nom-racine **deks* qui apparaît dans la . *dex-ter* (cf. Ernout-Meillet, s. v.), got. *taihs-wa* et dans le dénominatif skr. *dákṣati* « il est utile ». Comme **deksi* sont formés **anti* (hitt. *ḫanti*, skr. *ánti*, gr. ἀντί, etc.) ; **prōwi* (gr. πρωί); secondairement **per-ut-i* (gr. πέρυσι, πέρυτι), à côté de **per-ut* « année précédente » que conserve encore skr. *par-út*. La dérivation par **-yo-*, c'est-à-dire la constitution de dérivés thématiques sur radical en **-i*, n'est donc pas postadverbiale, mais simplement postnominale : πρώϊος « matinal », de πρωί « matin » attesté par τὸ πρῴ, πρωὶ τῆς ἡμέρης (Hdt.); — δεξιός « relatif à la droite », d'où « adroit, favorable », etc. Le hittite emploie bien *ḫanti* au sens de « devant, en tête » comme gr. ἀντί, mais il se sert dans le même sens du nominatif *ḫanza* (**ḫant-s*). Il est donc très probable, comme Brugmann l'avait déjà conjecturé, que **medhyos* repose sur i.-e. **medhi* « milieu » et « au milieu ». De même *vānara-* « singe » sort de **vanar* « forêt » et n'est pas construit sur un locatif « dans la forêt ».

Ainsi, ce que l'on dénomme « locatif » repose comme un bon nombre de nominatifs-accusatifs, sur un « cas indéfini » qui avait en indo-européen la forme même du

thème neutre[1]. Un exemple tel que skr. *par-út* montre que n'importe quel radical était susceptible de s'employer en cette fonction. Mais c'est surtout dans les thèmes en *-*r*, *-*n* et *-*i* qu'on peut reconnaître cette liberté d'emploi. Puis des thèmes élargis en *-*i* a été extraite, en partant des emplois adverbiaux qui ont dû constituer le premier contingent des « locatifs », une finale -*i* qui a tendu à spécifier une détermination de temps ou de lieu. A voir avec quelle irrégularité cette finale -*i* est ajoutée au « locatif » des thèmes consonantiques en indo-iranien, on se rend compte qu'elle n'était pas encore devenue une désinence et qu'elle conservait quelque chose de sa valeur originelle d'élargissement.

1. M. Hirt, *IF.*, XVII, p. 42 sq., XXXII, p. 267 sq., considère que le locatif était primitivement sans désinence et s'identifiait avec le cas indéfini, tandis que nous dénions au locatif toute existence autonome, sinon comme une des modalités du cas indéfini.

CHAPITRE VI

FORMES COMPLEXES DES SUFFIXES EN *r/n*.

I. Formation en **-ser/-sen*.

C'est le hittite qui atteste le plus clairement une formation d'abstraits neutres en **-se/or/-sn-* et qui fournira la base d'une étude des faits obscurcis dans les autres langues. Le suffixe y est connu par un assez grand nombre de noms en *-šar*, gén. *-šnăs* tirés généralement de thèmes verbaux en *-ā(i)-*, de sorte que l'on a généralisé une finale en *-eš(š)ar*, susceptible aussi d'élargir aussi, en apparence au moins, des substantifs. Les exemples suivants donneront une idée des formes représentées en hittite : *alwanzeššar* « sorcellerie, maléfice » (*alwanzaḫ-* « ensorceler ») ; *ḫanneššar* « procès, jugement » (*ḫannāi-* « juger ») ; *ḫatreššar* « écrit, ordre » (*ḫatrāi-* « écrire ») ; *hūlaleššar* « lien » (*ḫūlaliya-* « enrouler ») ; *išḫuweššar* « jet, flot, abondance » (*išḫuwāi-* « jeter, répandre ») ; *karpeššar* « totalité » (*karp-* « être fini ») ; *parḫeššar* « hâte » (*parḫ-* « faire courir, chasser ») ; *palḫeššar* « largeur » (de **palḫ-* « être large, s'étendre » i.-e. **pelə-* ; cf. *palḫi* « large », et *palḫatar* ou *palḫašti* « largeur ») ; *parkeššar* « hauteur » (de **park-* « être haut » i.-e. *bhr̥gh-* ; cf. *parku-* « haut », arm. *barjr*, et *pargatar*, *parkašti* « hauteur ») ; *takšeššar* « entente » (*takš-* « accorder ») ; *tarupeššar* « réunion, entassement » (*tarupāi-* « assembler ») ; *tetḫeššar* « tonnerre » (*tetḫāi-* « tonner ») ; *upeššar* « envoi » (*uppāi-* « envoyer »), etc. Parmi les for-

mes moins claires, citons *tunakeššar,* mot religieux de sens encore indécis, auquel répond en « hittite hiéroglyphique » *tunakalaš,* dont on ne connaît pas davantage la signification exacte (P. Meriggi, *WZKM.*, XLI, p. 32 sq., y voit un nom de fonctionnaire religieux) ; en tout cas la formation invite à couper *tunak-eššar*, *tunak-alaš*, ce qui infirme les diverses étymologies indo-européennes proposées d'après d'autres analyses et sur la base d'interprétations contestables (cf. Friedrich, *ZA.*, N. F., VIII, 1934, p. 194).

A cette formation, il semble que les autres langues ne fournissent aucun correspondant. M. Sturtevant, *Compar. Gramm.*, § 160, p. 151, le considère comme développé en hittite même par addition de *-r* aux thèmes verbaux en *-eš-* et transfert analogique du suffixe ainsi obtenu. Quelques faits s'expliquent en effet par cette extension (cf. p. 103). Mais on repoussera l'idée d'une origine accidentelle et d'un développement purement hittite. Car on en découvre des vestiges dans bien d'autres langues, où la formation a cessé d'être vivante. De même que **-ter/-tn-*, **wer/-un-* se continuent principalement par des dérivés en **-tno-* **t(o)no-* (cf. p. 104), **-uno-* (p. 110), de même **-se/or* est surtout représenté par formes thématiques en **-sno-* : skr. *kṛtsná-* « complet » de **kṛt-* (cf. κράτος) + *sna-* ; — *tīk-ṣṇa-* « aigu », cf. *téjas-*, *tigra-* ; — *mṛt-sná-* « poussière » cf. *mradati*, gr. ἀμαλδύνω ; — lat. *arānea* < **arak-sn-*, gr. ἀραχνή < **arak-snā*, cf. ἄρκυς « filet » ; — lat. *cēna*, v. lat. *cesnās* Fest., o. kersnu « cena », etc. < **kert-snā* ; — lat. *penna*, v. lat. *pesnas* Fest. < **pet-snā* malgré la difficulté phonétique (cf. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 161) ; — gr. πάχνη « givre » de **păk-snā* ; — λάχνη « laine » de **wlak-snā* ; — got. (*ana-*) *būsns* « Gebot », v. sax. *an-būsni* pl. f. « Gebote », cf. got. *-biudan* ; — abstraits verbaux en *-snā* du baltique : v. pr. *waisnā* « connaissance » < **wait-snā* ; et *werp-snā* « Vergebung », etc. ; comparer aussi v. sl. *pěsnĭ* « chant » en face de *pěti* « chanter ». Partout le suffixe forme soit des

abstraits, comme en hittite, soit des noms d'agent tirés de mots abstraits (**arak-snā* « fileuse » sort probablement d'un abstrait en **-se/or*, *-sn-* signifiant « action de filer, fil »), soit des adjectifs également issus d'abstraits (skr. *tīkṣṇá-* atteste sans doute un nom en **-se/or* « aiguisement, acuité »). La situation se présente ici tout comme pour les dérivés de **-ter/n-* qui comptent quelques abstraits et un certain nombre d'adjectifs dérivés ; c'est le contraste, par exemple, de lat. *i-ter* et des adjectifs indo-iraniens en *-t(a)na-*. Il y a accord dans le rôle dévolu à ces formations très anciennes.

Dans le cadre ainsi défini entre sans effort un type nominal du védique : l'infinitif en *-sani,* construit sur la racine : *bhūṣáṇi* (*bhū-*), *neṣáṇi* (*nī-*), ou sur thème de présent : *tarīṣaṇī* (*tṛ-*) *gṛṇīṣáṇi* (*gṛ-*) *stṛṇīṣáṇi* (*stṛ-*) cf. Delbrück, *Altind. Synt.*, p. 416. Il continue, au sein du verbe, un type de noms d'action aboli par ailleurs et dont le hittite seul conserve l'emploi vivant, dans les abstraits en *-šar/-šnaš*. En face de hitt. *-šar* se place régulièrement l'infinitif védique en *-san-i,* comme en face de hitt. *-tar*, l'infinitif vieux-perse en *-tan-aiy*. Dans les deux cas, comme dans plusieurs autres encore (p. 115), la forme à *-n-* a seule survécu, et dans une fonction qui se relie clairement au plus ancien emploi, garanti par le hittite. A la même catégorie de noms d'action s'agrège probablement l'infinitif grec en -εεν (-ειν) : ἔχειν de **seghe-sen.* A la vérité, **-wen* n'est pas exclu ; cependant le parallélisme avec les formes védiques accroît la probabilité de **-sen.* En tout cas, même s'il fallait admettre **-wen* comme dans le type cypr. δοϝεναι (p. 114), il resterait assuré que le grec a tiré ses infinitifs actifs d'une classe d'abstraits caractérisés par *-r/n*, et fondés sur base thématique. La nature de la finale sera examinée ci-dessous (p. 129). Qu'ils viennent de **-sen* ou de **-wen*, les infinitifs grecs en -ειν ne créent plus de difficulté.

On discerne le point de départ de ce suffixe : skr. *vakṣáṇa-(-i-)*, *sakṣáṇa-* montrent que la dérivation est partie

d'un thème élargi par *-s-* : *vak-ṣ-*, cf. gr. αὐξάνω, de même que **leuk-* élargi par *-s-* produit, dans lat. *lūna*, une apparence de suffixe **-snā*. En hittite on peut avoir *-ar* aussi bien que *-šar* dans *ašeššar* « assemblée, population » (*ašeš-* « établir ») ; *kaneššar* « faveur, agrément » (*kaneš-* « trouver plaisir à »). En védique *gṛṇīṣáṇi* prenait appui sur la 1re sg. *gṛṇīṣé*. Mais ces menus accidents ne doivent pas faire conclure à des développements distincts dans chaque langue. La catégorie est assujettie à un principe d'alternance que le hittite est seul à conserver dans son plein jeu. Il est impossible de rendre compte de **kert-snā* (lat. *cēna*) à l'intérieur de l'italique ni d'expliquer l'infinitif en -ειν par les ressources du grec. L'analyse de **-ser* (**-sen*) par **-s-er* nous reporte donc à un stade non seulement prédialectal, mais ancien même en indo-européen.

II. Formation en **-ter/ten-*.

La classe si abondante des neutres hittites en *-r/n* comprend une formation d'abstraits verbaux en *-tar*, gén. **-tnaš* > *-nnaš* [1], généralement attachés à des racines de sens intransitif ou moyen : *ḫuišatar*, *ḫuišuwatar* « vie » (*ḫuiš-* « vivre », *ḫuišuwāi-* « être en vie ») ; — *aggatar* « mort » (*ak-* « mourir ») ; — *alwanzatar* « charme, maléfice » (*alwanzaḫ-* « ensorceler ») ; — *ḫalluwātar* « irritation » (*ḫalluwāi-* « se quereller ») ; — *išpiyatar* « satiété » (*išpiya-* « se rassasier ») ; — *kutruwātar* « témoignage » (*kutruwāi-* « témoigner ») ; — *maniyaḫatar* « administration » (*maniyaḫ-* « administrer » ; — *zankilatar* « expiation, punition » (*zankila-* « punir »), etc. On peut aussi l'utiliser secondairement sur des adjectifs ou des noms : *antuḫšatar*

1. M. Sturtevant cite deux formes dissyllabiques où *-tnaš* serait conservé (*Compar. Gramm.*, p. 150) : *huitar* « animal », gén. *huitnaš*, sans étymologie ; et *utar* « parole », gén. *utanaš* qui, s'il vient de i.-e. **wed-*, n'a pas *-tar*, mais *-ar*. Sur le maintien de *-tn-*, cf. Tenner, *Kleinas. Forsch.* I, p. 391.

« humanité, population » (*antuḫša-* « homme ») ; *ḫattugatar* « frayeur » (*ḫattuga-* « effrayant ») ; *irmalatar* « maladie » (*irmala-* « malade ») ; — *maršatar* « mauvaise action » (*marša-* « mauvais ») ; *šardiyatar* « secours » (*šardiya-* « secours, secoureur ») ; **wetandatar*, dat. loc. *wetantanni* « espace d'une année » (*wetant-* « année »), etc. A en croire M. Sturtevant, *Compar. Gramm.*, § 156, cette formation serait propre au hittite et sans parallèle exact ailleurs. Il ne trouve à y comparer que les noms en *-*dhro*-, qui doivent s'interpréter tout autrement (p. 202 sq.). Les autres langues, qui conservent des traces notables des suffixes correspondant à hitt. *-šar*, *-šnaš* ; *-war*, *-unaš*, gardent aussi quelque chose de parallèle à *-tar*, *-nnaš*. Seulement les formations sont rares et pour la plupart bâties sur le degré *-n-*.

Une première preuve en est lat. *iter*, **itinis* (*itineris*) c'est-à-dire *i-ter/n-*, qui se retrouve dans hitt. *itar* « fait d'aller » ou « chemin » et dans tokh. *ytār*, devenu féminin comme bien des noms du chemin ; à côté de lat. **itinis*, on mettra osque *eituns* s'il signifie « *itōnes » (cf. Vendryes, *BSL.*, XXV, p. 44 sq.). La structure est indéniablement pareille, et le sens, celui d'un nom d'action. On citera encore lat. *glū-ten, glūtinis* « glu » avec généralisation de la nasale.

Le développement le plus riche de ce procédé s'est opéré, sous diverses formes, à l'aide du suffixe *-*tn*- *-*ten*- qui alternait avec *-*ter* dans le vestige unique en latin que constitue *iter*. Une corrélation semblable, mais sur thèmes non exactement pareils, unit lat. *tonitrus* à skr. *tanayitnu-*. Grâce à l'accord de *iter* et du type en *tar* abondamment représenté en hittite, on peut reconstruire par *-*ter*/-*tn*-(-*ten*-) la suffixation primitive d'un petit groupe d'abstraits verbaux en *-*tna*- de l'indo-iranien : skr. *cyau-tná-* « ébranlement » (comme adjectif : « excitant, stimulant »), av. *šyao-θna-* « action », de skr. *cyav-*, av. *šyav-* « mettre en mouvement » ; — skr. *rá-tna-* « don » (*rā-* « donner ») ; av. °*karə-θna-* « accomplisse-

ment » dans *arətō.karəθna-* « où a lieu l'accomplissement du devoir religieux » (*kar-* « faire »). L'iranien a dû posséder un assez grand contingent de noms de ce type, si, comme nous essayons de l'établir ailleurs (*Les infinitifs avestiques*, p. 106), ils ont donné naissance aux abstraits pehlevis en *-išn*. On reconnaît encore la même structure dans le nom de la « coudée » dont la formation devient limpide : skr. *aratní-*, av. *arəθna-*, *frārāθni-*, v. p. *arašni-*. Skr. *āṇí-* « partie de la jambe autour du genou » < **ōlni-*, à côté d'arm. *oln*, gén. *olin* « vertèbre dorsale » <**olen-*, rejoint gr. ὠλήν, ὠλένη et fait poser **ŏl-en-*, d'un thème **ōl(e)-* « courber, ployer » attestée par skr. *alaka-* « boucle de cheveux ». De là i. ir. **ăra-tna* (*-i-*) dérivé féminisé, attestant un couple ancien **ăra-tar* : **āra-tn-* « courbure, ploiement ».

Les mêmes suffixes formant à volonté des neutres ou des adjectifs, *-tana-* a constitué surtout en sanskrit et particulièrement sur base adverbiale un mode de dérivation productif. Que l'alternance initiale soit bien **-tar/-tn-* ici encore, c'est ce qui nous paraît résulter de la comparaison suivante : av. *aiwitara-* suppose un adverbe **abitar* « autour » (cf. skr. *abhitaḥ*), cf. p. 89 ; d'autre part av. *pairiθnəm* « autour » suppose un adjectif **pariθna-*. En rejoignant **(abi-)tar* à **(pari-)θna-*, on ramène à la norme tout le groupe des adjectifs secondaires sanskrits en *-tna-* (après voyelle), *-tana-* (après consonne) cités chez Whitney[2], § 1245, g, h et Renou, *Gramm. skr.*, § 205 : *nūtna*, *nūtana-* « actuel », *pratná* « ancien », *sanátna-* « durable », *çvástana-* « de demain », *hyastana-* « d'hier », etc. Le nombre assez élevé des adverbes indo-européens constitués par des neutres en *r/n* (p. 89) donnait une possibilité de dérivation dont l'indo-iranien a tiré parti dans le cas présent.

A l'intérieur de cette formation s'établit en pleine clarté l'infinitif datif en *-tanaiy* du vieux-perse : *čartanaiy* « faire », *kan-tanaiy* « creuser », *θas-tanaiy* « dire », *nipiš-tanaiy* « écrire ». Il prolonge un type de noms

d'action en *-*tán*- sorti de l'usage et qui survit seulement dans les dérivés thématiques en *-*tna*-. De par le caractère fortement conservateur de l'infinitif, on a en perse sous son aspect ancien une classe de noms qui apparaît dans l'Avesta suffixée ordinairement par -*θna*- : quelques restes témoignent cependant que le type en -*tan*- a vécu également en avestique avec sa double valeur de nom d'action et d'adjectif : de *šay*- « habiter », on a un adjectif **šaē-tan*- dans *aiwi.šōiθni* (Vd. III, 24) et un abstrait **šaē-tan*- dans *aiwi.xšōiθne* (Vd. II, 25).

Le doute qui pourrait subsister sur l'interprétation de l'infinitif perse en -*tanaiy* par un ancien suffixe *-*ter*/-*ten*-, disparaîtrait devant une formation qui, en valeur d'infinitif elle aussi, a pour suffixe *-*ter*, et qui reçoit de ce rapprochement autant de clarté qu'elle lui en apporte. Nous pensons à la mystérieuse formation védique en -*tari* sur laquelle les avis des interprètes sont si gravement partagés : *dhartári* de *dhar*- « tenir », *etári* de *i*- « aller » ; *vaktári* de *vak*- « dire », etc. (voir en particulier Wackernagel-Debrunner, *Altind. Gramm.*, III, § 107 c, p. 205 avec bibl.). On y a vu des nominatifs-accusatifs sg. neutres, des nominatifs sg. masculins, des infinitifs locatifs. Le détail des emplois sera laissé à l'appréciation des védisants ; mais pour l'exemple que Whitney (§ 970 *i* et 979) a retenu comme le plus sûr, *vidhartári*, il ne semble pas qu'on puisse en faire autre chose qu'un infinitif dans Ṛ V., IX, 47, 4, *svayáṃ kavir vidhartári víprāya rátnam ichati* « le sage lui-même désire distribuer des trésors au chantre » ; et VIII, 70, 2, *yásya dvitā́ vidhartári hástāya vájraḥ práti dhāyi* « dans la main duquel a été placé depuis longtemps le foudre, pour qu'il le tienne » ; peut-être aussi V, 9, 5, *yád īṃ áha tritó divy úpa dhmā́teva dhámati çiçīte dhmātárī yathā* « quand Trita dans le ciel souffle sur (Agni) comme un fondeur, (l')aiguise comme pour (le) fondre (?) ». Les deux premières citations au moins fixent nettement *vidhartári* dans le rôle d'infinitif. Le flottement des autres exemples,

là où il ne provient pas d'une syntaxe indécise, tient sans doute à l'archaïsme d'un type tombé en désuétude hormis quelques formules anciennes, et à une pseudo-interprétation par rapprochement avec la finale *-tar*. De là des emplois comme R̥V., II, 23, 17 ou IX, 86, 42 où *-tári* prend respectivement une valeur de nominatif sg. masculin et neutre. Quant à *-i* final, qui offre cette singularité d'être régulièrement long dans le vers là même où il est écrit bref (Wackernagel, *Altind. Gr.*, I, p. 311 ; III, p. 205 ; Arnold, *Vedic Meter*, p. 112), il échappe par cela même à une identification avec le *-i* du locatif sg., qui n'est pas sujet à allongement; il partage au contraire le traitement syntactique de la finale d'impératif en *-dhi*, *-hi* qui peut compter comme longue [1]. Celle-ci représentant une ancienne particule, le *-ī* de *dhartárī* sera aussi à considérer comme un élément additif. Nous en donnerons d'autres raisons, p. 131. Le védique complète donc l'avestique en fournissant le degré *-r̥* des noms d'action en *-tar* qu'on devait attendre d'après les infinitifs perses en *-tan-*. Ainsi

védique. *dhar-tár-ī*
v. p. *kan-tan-aiy*

se situent auprès du type hittite en *-tar*, **-tnaš* en un parallélisme de date indo-européenne. Il n'intervient qu'une différence de vocalisme entre hitt. *-tn̥-* et i.-ir. *-tan-*. Du reste le hittite a lui aussi constitué un infinitif à l'aide de formes casuelles des noms en *-(a)tar* : c'est l'infinitif médio-passif en *-anna*, *-nani* (Sturtevant, *Comp. Gramm.*, § 158) dont la diathèse est de caractère secondaire.

La double spécialisation de *-tna-*, *-tana-* dans les adjectifs indo-iraniens (adjectifs généraux, adjectifs post-adverbiaux marquant le temps) s'accomplit aussi sur

1. Sur la question des finales vocaliques longues du védique, voir surtout Gauthiot, *Fin de mot*, p. 184 sq.

d'autres domaines ; assez souvent en lat. : *diūtinus, crāstinus, prīstinus*, etc., et en lituanien : *dabartinas* « présent » (cf. Leskien, *Bildung der Nomina*, p. 407 sq.); d'autre part il se crée des adjectifs d'appartenance ou d'état et des substantifs féminins : θέπτανος· ἁπτόμενος = lit. *dèktinas* « qui est à brûler » ; πλεκτάνη « repli, tentacule » ; βοτάνη « fourrage, plante » ; ἀρτάνη « lacet ». On ne voit de raison ni pour relier les mots en -τάνη aux adjectifs en -τος (Chantraine, *Formation des noms*, p. 199 sq.) ni pour les disjoindre des adjectifs en -τανος, lat. *-tinus*, comme fait Brugmann (*op. cit.* p. 269 et 285); historiquement ce sont deux classes distinctes, mais issues d'un même suffixe. Il est frappant que Brugmann doive admettre un « mélange » en lituanien des deux séries d'adjectifs en *-tinas*, qui en effet ne se distinguent pas extérieurement; c'est qu'elles sont bien identiques à l'origine. On notera que le lituanien a créé à l'aide de *-tinas* des adjectifs indiquant le procès et qui se fixent en une sorte d'infinitif, sous une forme adverbiale en *-ai*. Brugmann cite *àš čón būtinaī isi taisýsiu* « ich werde mich hier zum Bleiben einrichten » (*op. cit.*, p. 269). L'adjectif verbal en *-tinas*, qui est en réalité un nom d'action, s'est relié au verbe par les mêmes liens, quoique moins stricts, qui font des noms en *-tar -tan-* des infinitifs indo-iraniens.

*
* *

Ici se forme un passage délicat à un genre tout autre de dérivés. La logique du raisonnement demande qu'on examine si le type nominal en **-ter*, **-tro-* n'appartiendrait pas lui aussi à la classe décrite. Si d'une part **-ter*, *-ten-* est susceptible de fournir ensemble des noms et des adjectifs, si de l'autre les adjectifs en *-*t(e)no-* y sont effectivement apparentés, il semblerait nécessaire qu'on y annexât les noms d'agent en **-ter*, les noms d'instrument en **-tro-*. Il est vrai que le sens particulier de ces dérivés paraît d'abord y mettre obstacle. Mais une considération

plus attentive des valeurs en présence permet de les concilier. On se rend compte, en prenant les plus anciens exemples, que ni la distinction de la forme athématique pour les noms d'agent et de la forme thématique pour les noms d'instruments, ni même la définition de « noms d'agent » et de « noms d'instrument » n'est fixée en toute rigueur. Car on a des « noms d'instrument » en -τηρ comme λαμπτήρ (Fraenkel, *IF.*, XXXII, p. 107) et des noms en -τρον comme δαιτρόν qui ne sont pas des noms d'instrument.

Le sens premier des mots en **-ter* est simplement celui d'un adjectif marquant l'exercice d'une activité non transitive : le *praetor* (**prai-itor*) est « celui qui marche à la tête (des armées) » ; gr. βατήρ est glosé par βαίνων, comme un simple participe ; skr. *gántar* signifie de même « allant, venant » ; *sthātár-* « qui se tient, qui ne bouge pas » ; *boddhar-* « qui se rend compte » ; gr. λαμπτήρ est probablement à l'origine l' « éclairant » et se trouve sur le même plan que le participe φαέθων, tout comme ἵστωρ « connaissant ». Il s'agit donc d'un adjectif tiré de verbes intransitifs. Or on a vu, p. 103, que les *neutres* hittites en *-tar -tn-* dérivent de racines à valeur intransitive ou moyenne. Le lien se précise par là : de **i-* on obtenait à la fois un neutre **i-te/or* « action d'aller » (lat. *iter*) et un adjectif **i-te/or* « qui va » (lat. *-itor*). Cette valeur reconnue à **-ter* permet de nuancer celle qui s'attache à **-tro-* ; la définition par « nom d'instrument » est bien trop précise pour les premiers exemples. La thématisation produit une *individualisation* de la notion, soit active, pour le masculin ; soit passive pour le neutre. Ainsi gr. ἰατήρ « guérissant » : ἰατρός « personnage guérisseur » ; skr. *dātar* « donnant » : *dātram* « chose donnée, don » ; *δαιτήρ « qui partage » : δαιτρός « partageur » : δαιτρόν « chose partagée, part ». Av. *aoθra-* est la « chose chaussée » (chaussure), comme *vastra-* la « chose revêtue » (vêtement). On a donc les deux possibilités : **-ter* neutre et **-ter* adjectif ; **-tro-* neutre et **-tro-*

adjectif, tout comme on avait *-*ten*- neutre et *-*ten* adj., *-*tno*- neutre et *-*tno*- adj. Le groupe si productif des noms en **ter*-, -*tro*- sera donc une variété du suffixe *-*ter/n*-; il s'est constitué très tôt en formation indépendante et a connu dans la plupart des dialectes un développement considérable.

III. Formation en *-*wer/n* et *-*mer-n*.

Le hittite possède aussi un groupe de neutres en *-*war*, répartis en deux fonctions distinctes : un nom verbal en -*war*, gén. -*waš* servant d'infinitif et qui sera examiné ci-après p. 119; et une formation en -*war*, gén. -*unaš* que nous retiendrons d'abord. Celle-ci n'est représentée que par deux exemples, mais de flexion claire : *ašawar* « enclos, parc à bestiaux », dat. *ašauni*, abl. *ašaunaz*; et *partawar* probablement « nid », instr. *partaunit*. Ils semblent l'un et l'autre d'origine verbale : *ašawar*, de *aš*- « établir », et *partawar* de *partā*- dont le sens à vrai dire n'est pas certain. Le procédé de flexion, qui fait apparaître aux cas obliques le degré réduit du suffixe (-*war* : -*un*-) est constant dans les finales pareilles : -*tar*, *-*tnaš*; — -*šar*, -*šnaš*.

Pour être nettement moins productif que les suffixes parallèles en -*tar* et en -*šar*, ce -*war* n'en représente pas moins un type indo-européen dont les survivances directes ou dérivées s'observent dans plusieurs langues. C'est en avestique et en grec que les preuves en subsistent le plus clairement, par un accord dont M. Schwyzer a relevé, sans les interpréter, quelques exemples (*KZ.*, XLVI, 1914, p. 165 sq.). L'avestique a la faculté de donner à des racines verbales un dérivé abstrait soit en -*var* ou en -*van*, soit en -*var* et en -*van* à la fois (cf. *xšapar*- et *xšapan*-). Un témoignage de valeur particulière est le nom du « nerf » ou du « tendon », largement attesté et dont l'alternance se reconstitue par la comparaison de

av. *snā-var-* et de véd. *snā́van-*; mais l'indien a connu, hors de la langue classique, une formation à *-r-* pareille à av. *snāvar-*, sur laquelle reposent pa. *nahāru-*, pkr. *ṇhāru* et nep. *nahar* (Turner, *Nep. Dict.* s. v.). Le thème élargi en **-wer-* se réduit au degré zéro par suite de la thématisation en **snē-wro-* dans gr. νεῦρον, lat. *neruus*, tokh. B *ṣñaura* (cf. p. 113). L'avestique construit de même : *sah-var-*, *-van-* (écrit *saxᵛar*, *-n-*) de *sah-* ; — *θan(g)-var*, *-van-* de *θang-* ; — *karš-var*, *-van-* de *karš-* ; — **miθwar/n-* est prouvé par les dérivés *miθwara- miθwana-* ainsi que par skr. *mithuna-*. En outre *vazdvar-* et *dasvar-*, quoique n'offrant pas de formes à *-n-*, entrent indubitablement dans la même série, le suffixe étant *-var* et aucun suffixe pareil n'existant à l'état autonome. Inversement v. p. *ni-štā-van* « édit » (de *ni-štā-*) attesté par l'araméen, a l'apparence d'un abstrait de même formation. En fait de mots hérités à structure intacte, le sanskrit apporte, outre *snā́van-* déjà cité, un témoignage précieux dans la forme védique prākritisée *kévata-* (**kévṛta-*) « fosse », où la voyelle thématique n'empêche pas de reconnaître un **kai-wṛ-t* du type de *yákṛt*. Paralèllement à **kai-wṛ-*, le grec donne **kai-wn̥-t* dans le pluriel καίατα· ὀρύγματα Hés.

Par ailleurs il se conserve en grec un groupe de neutres en **-wer-/-wen-* presque exclusivement homériques :

ἄληαρ, pl. ἀλήατα « farine » < **alē-wṛ*; thématisé dans gr. ἄλευρον, arm. *alewr* « farine ».

δέλεαρ -ατος « piège » < **dele-wṛ*; pl. δέλευρα (**dele-wr-o-*) Ath., VII, 287 c; sur base athématique hom. δεῖλαρ < **del-wṛ*; cf. le contraste de δέλ-ος et de δέλε-τρον.

εἶδαρ -ατος « nourriture » < **ed-wṛ* ; cf. skr. *vy-ad-vará-* « dévorant ».

εἶλαρ « abri », ἔλαρ· βοήθεια Hés. < **wel-wṛ*.

κάρηαρ (Antimachos), hom. gén. καρήατος, pl. καρήατα « tête, sommet »; élargissement en -ϝαρ -ϝατος de ion. κάρη (autre explication inutilement compliquée chez Boisacq s. v. κάρηνα).

ὄνειαρ -ατος « profit » < *onē-wr̥, cf. ὀνίνημι; pour ὀνη(ϝαρ), cf. ἄλη -(ϝαρ).

πεῖραρ -ατος « terme, fin » < *per-wr̥; cf. πειραίνω (ἀ-πολυ-) πείρων, skr. párvan-.

πῖαρ « graisse », < *pī-wr̥ ; cf. πίων, fém. πίειρα, πιαίνω, skr. pī́van-, fém. pī́varī- ; de *pī-, cf. πιμελή.

Ces huit exemples n'épuisent pas la formation, qui a dû être sensiblement plus productive. On en découvre des vestiges sous l'adaptation thématique ou dans des verbes dénominatifs : πέτευρον (πέταυρον) « perchoir, tréteau » suppose *petĕ-wr̥, comme ἄλευρον : ἀλη(ϝ)αρ, δέλευρα : δέλε(ϝ)αρ ou νεῦρον : av. snāvar- ; — le présent ἐλαύνω, en face de ἐλάω, est bâti sur un dérivé *ἐλαυνο- issu de *ἔλα-ϝαρ ; — κεραυνός « foudre » se ramène probablement de même à *κέρα-ϝαρ ; — si le -w- n'est pas radical dans hom. ἐλεαίρω, en face de ἐλεεινός ἐλεινός, on a *ἔλε-ϝαρ auprès de ἔλεος ; — hom. γαστήρ νειαίρη « bas-ventre » repose sur *νεί-ϝαρ « fond, partie inférieure », cf. νει(ϝ)ός ; — hom. λε(ϝ)αίνω « aplanir » et λευρός « plan, lisse » attestent *λέ-ϝαρ — le fém. πρῷρα « proue » représente *πρώϝαιρα, donc *πρώ-ϝαρ[1] « partie antérieure » ; — l'obscur πλευρόν, πλευρᾱ « flanc, côté » est en réalité *πλε-ϝρ-ο- et sort de *πλέ-ϝαρ, probablement de *pel- « étendre » (πλατύς, etc.), selon le rapport sémantique malgré tout vraisemblable de lat. lătus et lātus. Par contre le *χρηϝαρ qui semblerait établi par arcad. χρηατα (Schwyzer, *KZ.*, XLVI, p. 166) est incertain : Solmsen-Fraenkel, *Inscr. gr.*, p. 4 lisent τα χρηα τα...

Si les formes précédentes témoignent d'un développement purement grec, les deux exemples qui suivent montrent que, même en dehors du hittite, du grec et de l'indo-iranien, ce type de dérivés avait cours. D'après hom. ἄρουρα (*ἄρο-ϝρᾱ) « terre labourée », on reconstruira un abstrait *aro-wr̥ « labourage » ou « produit du labourage ». C'est, moins la voyelle thématique, le prototype de m. irl. *arbar*, gén. *arbann* « blé » qui sort de *ar-wr̥, gén.

1. Ainsi déjà Solmsen, *Beitr.*, I, p. 187 sq.

**ar-wen-os* (cf. Pedersen, *Vergl. Gramm.*, I, p. 63) et doit signifier proprement « produit du labourage ». En même temps, on voit dans le *-w-* des formes apparentées, lat. *arvum*, gall. *erw*, comment s'est amorcé un suffixe **-wer/*-wen-*. Considérons d'autre part gr. σταυρός « pieu » de pair avec lat. *°staurāre*, v. norr. *staurr* « poteau », skr. *sthāvará-* « dressé, stable ». Il s'en dégage un neutre **st(h)ā-wer- *st(h)ā-ur-* constitué sur le thème en **-w-* de v. sl. *staviti* « statuere », lit. *stovà* « séjour ». En même temps qu'ils nous renseignent sur l'antiquité du suffixe, ces faits en éclairent la constitution. Mais dans la grande majorité des cas, le rapport avec un élargissement **-w-*, là où il existe, est oblitéré et l'on opère avec un suffixe **-wer-*.

Avant de poursuivre, il convient de souligner la constance avec laquelle l'addition de la voyelle thématique dans les dérivés anciens amène au degré réduit le vocalisme suffixal :

av. *snā-var*	:	gr. νε-ῦρ-ον
av. **miθ-war*	:	skr. *mith-un-a-*
gr. ἀλή-(ϝ)αρ	:	ἄλε-υρ-ον
δελε-(ϝ)αρ	:	δέλε-υρ-α
*ἀρο-(ϝ)αρ	:	ἄρο-υρ-α
*πετε-ϝαρ	:	πέτε-υρ-ον
hitt. *aša-war*	:	*aša-un-aš*, gén.
parta-war	:	*parta-un-et*, instr.

Mais il peut aussi y avoir une suffixation en quelque sorte mécanique, où **-o-* est ajouté directement à **-wer*, **-wen*, ce qui permet d'expliquer par l'ancienne formation en *-var/ -van* les noms ou adjectifs sanskrits en *-vara-* ou *-vana-*. On en a déjà eu la preuve par le doublet avestique *miθwana-*, *miθwara-* « accouplé » (ci-dessus, p. 111). Ainsi skr. *īç-vará-* « maître, seigneur », *adh-vará-* « assemblée de fête », *it-vará-* « allant », *vy-ad-vará-* « animal rongeur », *çāk-vará-* « puissant » ; *kár-vara-* n. « action » ;

ur-vā́rī f. « étoupe » ; — *sat-vaná-* « guerrier » ; *vag-vaná-* « bavard », *vag-vanú-* « bruit, son », etc.

De là est issue la formation indo-iranienne en *-van* qui donne quelques neutres et un grand nombre d'adjectifs. Le lien entre le type alternant **-wer/*-wen* et la formation en *-van* apparaît dans les deux espèces de mots qui en relèvent. Pour les neutres, il suffit de rappeler que skr. *párvan-* « nœud » répond à gr. πεῖραρ, *snā́van-* à av. *snāvar-* et *dhánvan-* « arc » à av. *θanvar-* (avec alternance *dh-* : *th-*), cf. p. 21. Dans les adjectifs aussi subsiste l'alternance, puisque le féminin de *-van* est en *-varī* : *yájvan-* « offrant un sacrifice » : *yajvarī-* — °*jítvan-* « conquérant » : °*jítvarī-*, etc. (Whitney, § 1171 b); secondairement *ṛtā́van-*, fém. *ṛtā́varī-*; — *svadhā́van-*, fém. *svadhā́varī-*. Pareillement en avestique : °*taurvan-*, fém. °*taurvairī*; — *ašāvan-*, fém. *ašāvairī-* (cf. *ṛtā́van*, *-varī-*). On reconnaît ici le mode d'alternance de skr. *pī́van-* : *pī́varī-*, gr. πίων, πίειρα. Du fait que le suffixe est suivi de l'indice de féminin **-ī/-yə*, et non plus de la voyelle thématique, il ne se met pas au degré zéro. La régularité des correspondances assure l'antiquité du procédé.

Les conditions sont maintenant réunies pour l'explication de plusieurs types d'infinitifs. On a coutume de superposer cypr. δοϝεναι à véd. *dāváne*. La correspondance prouve que de part et d'autre il a été fait usage du **-wen-*, mais par une création indépendante ; les finales ne se recouvrent qu'en apparence et dénotent en réalité une adaptation secondaire qu'on peut suivre dans l'une et dans l'autre langue. En grec δοϝεναι ne peut se séparer de δοῦναι : on a les deux formes du suffixe, δο-ϝεν- et δο-ϝν-, ce qui montre une certaine liberté de jeu, peu compatible avec l'hypothèse d'une forme héritée. En outre, le parallélisme de -εν ; -εναι ; -μεν ; -μεναι ; *-σεν, -σεναι rend extrêmement probable que -ϝεναι doublait une forme sans désinence *-ϝεν ; celle-ci se cache probablement dans l'un ou l'autre des infinitifs en -ειν. Si l'ambiguïté phonétique de -ειν n'en

laisse pas administrer directement la preuve, heureusement le hittite vient y suppléer : il possède un supin en -*wan* tel que *eš-wan* (*eš-* « (s')asseoir »), *tarh-wan* (*tarh-* « être fort », etc. Sturtevant, *Compar. Gramm.*, § 161 a, p. 154), indubitablement lié aux noms d'action en -*war*, et qui représente, non un datif sans suffixe (Sturtevant, § 161 b), mais le « cas indéfini » étudié ci-dessous à propos du locatif (p. 95 sq.). Nous sommes donc fondé à voir dans -ϝεναι un *-ϝεν élargi analogiquement par -αι. Du côté védique, il y a eu adaptation aussi, mais par une autre voie. Tandis que en grec l'infinitif est séparé du nom par sa structure fixe et une finale particulière, il s'y apparente encore en védique. Cette forme en *-*van* qui devait correspondre à hitt. -*wan* et à gr. *-ϝεν dans la fonction de « cas indéfini » propre à s'apposer à un nom, à un verbe ou à une proposition pour devenir un « infinitif », est entrée dans la flexion nominale pour recevoir la désinence la plus commune des infinitifs, le -*e* des dat. sg. athématiques : *dāváne* inf. est simplement le datif de *dāvan-* n. « fait de donner », comme *bhurván-* « agitation », *turván-* « fait de surmonter ». Dans ces noms verbaux en *-*wer*/*wen-* nous assistons à la normalisation relativement récente d'un type que son emploi laissait en quelque mesure hors de la flexion régulière. C'est dans chaque langue séparément que le procès a abouti.

Le même système d'alternances s'étend à une formation qui restait isolée, celle des adjectifs indo-iraniens en -*tvana-*, gr. -συνο-, -σύνα (cf. Brugmann, II, 1, p. 283 et Chantraine, *Formation des noms*, p. 210). Brugmann y compare déjà av. *miθwana-* : skr. *mithuná-* pour le jeu des suffixes. On peut, après l'étude du type en *-*wer*/-*wen-* (-*un-*), procéder avec plus de sûreté. Les adjectifs en -*tvana-*, -συνο-[1] impliquent la possession d'une qualité et se présentent en fait comme des dérivés thématiques d'abstraits en **tvan-*, c'est-à-dire d'abstraits en -*van* bâtis

1. Sur -σ-, cf. Schwyzer, *Griech. Gramm.*, p. 272 β.

sur un radical élargi par *-*t*-. C'est précisément le cas pour av. *ā-staoθwana-*, cf. *stūt-*, véd. *stút-*. Quoique l'on ne puisse déterminer en grec les formes qui ont servi de modèle, il ne paraît pas douteux que le point de départ indo-européen de la formation soit à chercher dans la dérivation en *-*wer/wen-*, où le degré *-*wen-* avait largement prédominé.

Si l'on devait s'en tenir au témoignage du hittite, il serait malaisé de fixer les relations que soutient préhistoriquement ce suffixe *-*wer/n-* avec *-*mer/n-*. M. Sturtevant (*Compar. Gramm.*, §§ 110 et 161) considère les formes hittites en *-mar* comme de simples variantes de celles en *-war*, et limitées en principe à la position après *-u-*. Peut-être en effet une différenciation de *-*u-w-* en *-*u-m-* est-elle à l'origine de quelques formes hittites à *-m-*. Mais déjà en indo-européen commun les deux suffixes avaient leur autonomie, tout en restant étroitement parallèles jusque dans leurs dérivés ultérieurs. On traitera donc de *-*mer/n-* comme d'un suffixe distinct, quitte à marquer les points sur lesquels il demeure en contact avec *-*wer/n-*.

A prendre les faits hittites tels qu'ils se présentent et sous réserve de l'échange fréquent entre *-m-* et *-w-* dans la notation syllabique cunéiforme, on possède quelques exemples de *-(u)mar* formant des abstraits verbaux : *arnumar* « fait d'apporter », *tarnumar* « fait de laisser » (*tarnā-*), *warnumar* « brûlement » (*warnu-*), auxquels répondent, en fonction nominale, quelques abstraits grecs en *-*m̥r* : λῦ-μαρ « souillure » (à côté de hom. λῦμα, -ατος), en face de λυμαίνω ; — μῶ-μαρ « raillerie, reproche » ; ces deux noms, surtout le premier, sont tardivement attestés ; mais ils ont un prototype indubitablement ancien dans τέκμαρ avec son doublet τέκμωρ « but ; signe », cf. τεκμαίρω, τέκμαρσις, etc. ; quelle qu'en soit l'étymologie, il s'agit d'un radical τεκ-.

Sur le modèle de *-*wer*/*-*wen*, on doit attendre, à côté de *-*mer-*, une forme *-*men-*, que l'on possède en effet

dans l'ensemble si riche des adjectifs ou noms d'agents i.-ir. en *-man-*, gr. -μήν, -μων, et des neutres i.-ir. en *-man-*, gr. -μα, lat. *-men* etc. Ici le développement a pris de telles proportions que sans les faibles traces de **-mer-* qui subsistent en hittite et en grec, et sans la constance des formations parallèles en **r/n*, nous risquerions d'ignorer que **-men* a été le degré d'alternance de **-mer* ; le fait est cependant mis hors de doute par l'alternance de skr. *aç-mará-* « de pierre », cf. v. norr. *hamarr* « marteau (de pierre) » et skr. *áç-man*, av. *as-man* « ciel », gr. ἄκμων, lit. *akmuo*, *ašmuo* etc. ; skr. *ad-mará-* « dévorant » : *ádman-* « nourriture », et avec *-l-* : *sidh-malá-* « lépreux » : *sidman-* « lèpre ». La préférence marquée en général à la forme à *-n-* aux dépens de celle à *-r-*, s'est exercée aussi contre **-mer* au profit de **-men*. L'élimination de **-mer* a encore une autre cause : tandis que les formations en **-er* et **-ter* pouvaient engendrer des dérivés en **-ro-* et **-tro-* en face de **-no-* et **-tno-*, on concevrait difficilement que **-mer-* eût produit des formes en **-mro-*. Celles-ci auraient-elle existé qu'elles se seraient rapidement assimilées en **-mno-*. De fait, seul **-mno-* subsiste.

Nous avons montré ailleurs (cf. p. 120) comment **-mno-*, qui a constitué le suffixe de participe dit « moyen », se rattache originairement aux noms en **-men-*. Nous ne reviendrons pas à ce problème, qui est de sens, dans une étude limitée à la morphologie. Mais plutôt, passant aux formes nominales du verbe, marquerons-nous que l'infinitif grec en -μεν, -μεναι retrouve ici son cadre au même titre que l'infinitif indo-iranien en **-manai*. Cependant la réserve formulée au sujet de δοϝεναι = *dāváne* atteint aussi la finale des formes présentes : il s'agit en grec et en indo-iranien de **-men* sans désinence, élargi respectivement par -αι et par la finale de datif singulier.

Un trait commun à **-men* et à **-wen* est la faculté de donner des adjectifs **-ment* et **-went*, où *-t-* joue le rôle d'un suffixe secondaire. On ne trouve **-ment* qu'en indo-iranien, où il constitue, de préférence sur thème en *-u-*,

des dérivés marquant la possession : skr. *madhumant-* av. *madumant-* « riche en madhu » ; skr. *gomant-*, av. *gaomant-* « riche en bœufs » ; skr. *agnimant-* « pourvu de feu », etc. Au contraire, *-*went-* a été productif en grec également, skr. *amavant-*, *vastravant-* *udanvant-*, av. *astvant-*, *drəgvant-*, *ašavant-* etc. ; gr. χαριείς, δενδρήεις, puis de nombreuses formes en -οεις d'après les thèmes en -*o*-. Une particularité qui, dans cette formation parallèle, est instructive au point de vue de l'origine, consiste dans la relation visible entre *-*went-* et *-*wes-* (cf. Brugmann, *Grdr.*, II, 1, § 356) : le nom. sg. masc. est en avestique en -*vå* < *-*vās* à côté de -*vąs* (-*vans*) : *amavå* et θwāvąs ; le voc. sg. est av. -*ō*, véd. -*as* : skr. *ámavas*, av. *drvō*. Ceci se comprend quand on pense à l'apparition fréquente de -*s*- à côté des vieux noms en -*r*/*n* (skr. *ójas-* : av. *aogar* ; gr. ὗδος et ὕδωρ, etc.). Nouvelle confirmation, par ce détour, du rapport qui unissait primitivement indo-iranien -*van* à une flexion en -*r*/*n*-.

*
* *

Si maintenant on s'interroge sur l'origine de *-*wer*/*n*- et de *-*mer*/*n*-, l'hypothèse s'offre immédiatement que *-*er*-/*en*- s'est attaché aux élargissements *-*w*- et *-*m*-.

I. Considérons dans le premier cas une forme aussi caractéristique que véd. *dāváne*, cypr. δοϜεναι. Pour la commodité, nous avons raisonné comme si le suffixe était constitué par -*van*-, -Ϝεν-. Il en va bien ainsi à l'intérieur de chaque langue. Mais, préhistoriquement, l'analyse rencontre une situation différente puisque *dō- s'adjoint un suffixe radical *-*w*- bien connu par gāth. *dāvōi*, v. lat. *duam*, *duim*, n. *purdouitu* « porricito », lit. *dovanà* « don », opt. cypr. δυϜανοι, etc. Le vieux et vain débat sur δοϜεναι — δο-Ϝεναι ou δοϜ-εναι ? — qui était sans issue tant qu'on le maintenait sur le plan du grec ou du sanskrit, se dénoue sans peine dans la perspective de la préhistoire. On doit

récuser, non l'une ou l'autre de ces interprétations, mais la prétendue nécessité de choisir entre les deux, qui sont également vraies à un moment différent.

La faculté de former un suffixe **-wer/n-* en adjoignant **-er/-en-* à une racine élargie par *-w-* a dû se présenter plus d'une fois : skr. *sthāvará-* « debout, stable » contient *-vara-* (p. 113), mais se relie préhistoriquement à un thème **sthā-v-* attesté par lat. *staurāre,* gr. σταυρός, v. sl. *staviti,* skr. *sthūṇā-* ; i. e. **ar-wer* « produit du labourage » repose sur **ar-w-,* cf. lat. *aruom,* etc. Que l'indo-européen ait fait usage, plus largement qu'il semblerait, de cette faculté, c'est ce qu'enseigne une formation dont nous avons retardé l'examen : l'infinitif hittite en *-war.* Entre cet infinitif et les abstraits en *-war,* apparaît une différence à première vue déroutante : l'infinitif en *-war* fait au génitif *-waš* et ne participe pas à la flexion en **r/n,* d'où il ressort d'abord que cet infinitif est une création hittite. La difficulté qui naît ici du contraste des flexions dans deux types en *-war,* se résout en partant du génitif du nom verbal. La finale *-waš* est celle que doit recevoir normalement un thème hittite en **-u* ou **-w* ; le gén. sg. *tiyawaš* du nom fourni par la racine *tiya-* « placer », suppose un thème **tiya-w-* ; c'est dire que le nom. acc. *tiyawar* a emprunté *-ar* secondairement aux nombreux abstraits et neutres auxquels cette caractéristique était affectée. Donc ces infinitifs ont pour thème exclusif la racine élargie de **-w-* ; l'adjonction de cet élément **-w-* qui aurait semblé occasionnelle et passait pour un fait de vocabulaire, présente ici l'aspect d'un véritable procédé de dérivation. On devra en tenir compte tant dans la théorie générale des élargissements que pour l'analyse de certains neutres en *-u* (cf. p. 86).

II. Pour expliquer **-mer/n-,* qu'il faut poser comme suffixe indépendant dès l'indo-européen commun, on recourra pareillement au suffixe ou élargissement **-m-* connu par lat. *tremō.* Cependant la démonstration reste-

rait un peu lâche si elle ne parvenait à expliquer en même temps la nuance qui distingue, parmi les formations d'adjectifs et d'abstraits, celle en **-men-*. Comme il a été établi *BSL.*, XXXIV, p. 5 sq., les mots qui en sont pourvus ressortissent à la sphère du sujet et dénotent une activité où participe la personnalité, un état qu'elle subit, un procès où elle est engagée ; ils montrent une aptitude spéciale à traduire des notions de caractère « moyen ». Ce n'est pas sans raison que la thématisation de **-men-* adjectival a produit le suffixe **-mno-* des participes destinés à devenir médio-passifs. On relèvera donc avec intérêt le fait que **-em-*, qui sous le rapport de l'aspect est de valeur durative, s'adjoint à des racines de sens neutre, intransitif : skr. *bhramati* « s'agiter » ; lat. *tremō*, *dormiō*, *premō* (« être pressant ») ; gr. βαίνω, *ἔδραμον, κρέμαμαι, χρεμίζω ; c'est ainsi que la notion de « réfléchi » s'est fixée et même renforcée dans les dérivés en **-mn̥*. Par quelle voie s'y est introduite cette valeur et par l'intermédiaire de quels verbes, le tokharien aide à l'imaginer, grâce aux trois verbes *sam-* « être assis », *lyamlam-* « être couché » (cf. skr. *layate* « il se baisse, se couche »), *stam-* « être debout » (*MSL.*, XIX, p. 160). Les trois principaux verbes d'état sont en tokharien renforcés par **-em-* : que l'on compare à tokh. *stam-* les formations masculines ou neutres gr. στήμων, lat. *stāmen*, skr. *sthāman-*, got. *stoma*, lit. *stomũo* et l'on concevra la facilité avec laquelle le suffixe **-men-*, **-mn̥* a dû prendre pied dans les dérivés nominaux de racines ainsi élargies. Comparer encore hitt. *tarmā(i)-* « délimiter, fixer » de **ter-m-*, et les abstraits en **-en-*, lat. *ter-m-en*, gr. τέρ-μ-α.

CHAPITRE VII

SURVIVANCES DE NEUTRES DANS LES DÉRIVÉS

Outre τέκμαρ et τέκμωρ, on ne remarque pas assez que nous possédons une troisième forme, τεκμήριον qui, ne s'expliquant par aucune des deux autres, suppose un neutre *τέκμηρ. La série τέκμαρ, *τέκμηρ, τέκμωρ avec les trois degrés du vocalisme suffixal, est d'une importance considérable : elle enferme virtuellement le principe d'une alternance qui se reproduit dans plusieurs autres formations et qui, combinée avec la variation du ton, détermine des séquences parallèles de neutres et d'adjectifs.

Sous l'aspect le plus simple, le suffixe *-en- donne des neutres en *-n̥ du type de ἄλειφα (p. 93). Au degré *-o- répondent en grec des mots assez nombreux en -ων (Chantraine, p. 159). Négligeant χθών, χίων qui sont des thèmes en -m-, et les mots sans étymologie comme κέγχρων, σιαγών, σχαδών, γείτων, etc., nous avons d'abord une série d'adjectifs (certains substantivés) en -ών : ἀηδών, εἰκών, ἀρηγών, τρυγών, σταγών, ἀλαζών. Doit également y appartenir τέκτων, skr. *tákṣan-*, malgré le ton radical qui provient du nom-racine **tékþ-* ; comparer *rā́j-* et *rā́jan-*. Mais tant par l'accent que par le sens, ἄξων et κίων forment une catégorie distincte où il est vain de chercher le reflet même lointain d'une valeur « animée ». Le nom athématique de l'« essieu », **áks,* a été thématisé en sanskrit : *ákṣaḥ* et élargi par **-on-* en grec : ἄξων ; tout porte à croire que, par rapport au dérivé **aks-éi-* (lat. *axis*, lit. *ašìs*),

ákṣaḥ et ἄξων représentent l'adaptation secondaire d'un neutre radical. L'accent de gr. κίων, dont l'unique correspondant est arm. *siun* « colonne », témoigne dans le même sens; on partira vraisemblablement de **kīs-*. Voici dans ces deux mots l'indice probable d'une affectation de -ων à l'élargissement de noms radicaux barytons, différents des adjectifs oxytons. Avec le vocalisme *-e-*, on remarquera que l'accent du vieux mot ἄρσην ἄρρην, éol. ἔρσην concorde avec celui de skr. *vṛ́ṣan-* et que, en face de ἀδήν m. f. (probablement pour *ἄδην), le latin présente le neutre *inguen*. Inversement τέρην, adjectif, a emprunté son accent à τέρυ ancien neutre (p. 51, 56).

Cette discrimination gagne en netteté à mesure que les suffixes deviennent plus consistants et constituent des catégories mieux fournies. Dans la formation en **-men-/*-mon-*, on a des neutres et des adjectifs à la fois, le degré zéro étant réservé aux neutres en **-mn̥* : gr. τέρμα est parallèle à τέκμαρ selon l'alternance **-mr̥/*-mn̥*. Or le parallélisme va plus loin et se double d'une différenciation de sens. On sait que, avec vocalisme **-o-*, le suffixe donne lieu à une riche classe d'adjectifs (noms d'agents) dérivés de racines verbales et portant l'accent sur le suffixe ou empruntant celui du verbe : ἡγεμών, κηδεμών, θηλαμών; γνώμων, τλήμων, μνήμων, ἴδμων, νοήμων, etc. Mais nous mettrons à part un groupe de noms en -μων généralement fléchis en -ῶνος et qui désignent des objets, des organes ou des lieux, souvent sans attache verbale : τέρμων ne se distingue pas de τέρμα; — dans θημών « tas » (cf. θῆμα), M. Chantraine (p. 171) convient avec raison que « le choix du suffixe « animé » ne s'explique pas aisément »; — κευθμών « cachette » équivaut à κεῦθμα; — ἄκμων, skr. *áçman-* se relie au vieux nom inanimé de la « pierre » (p. 5, 117); — τελαμών « baudrier » est un nom d'instrument (cf. ἀορτήρ, p. 109) et πλεύμων un nom d'organe, en rapport mal défini avec lat. *pulmō*. Dans tous ces mots, nous n'avons rien que les vestiges altérés d'une formation de *neutres* en -μων alter-

nant avec -μα dans les mêmes conditions que -μωρ avec -μαρ. La valeur foncièrement « neutrale » de ce -μων ressort du fait que gr. στήμων « chaîne du tisserand » (à côté de στῆμα) a pour correspondant (ou pour traduction) en latin le neutre *stāmen*. Un détail montre même que les deux valeurs de -μων ont coexisté dans certaines racines : on connaît par un fragment d'Eschyle le nom d'instrument ἀγρέμων « lance, épieu » ; mais Hésychius donne ἀγρέμων· θηρεύτης, nom d'agent.

La possibilité de fournir à la fois des neutres et des adjectifs se vérifie pour la forme à **-e-* du même suffixe, avec la finale *-r* ou *-n*. On a vu que τεκμήριον repose sur un neutre *τέκμηρ ; mais -ηρ- donne aussi, thématisé, un grand nombre d'adjectifs : ἀνθηρός ὀτρηρός αἰψηρός μοχθηρός οἰνηρός, etc. Dans le petit groupe des mots en -μην (liste chez Chantraine, p. 147), on discerne aussi d'une part un adjectif ou nom d'agent caractérisé : ποιμήν, de l'autre ὑμήν « membrane, hymen » qui, d'après skr. *syūman-* « lien », repose sur *ὕμην et offre l'aspect d'un abstrait. Entre λειμών « prairie humide » et λιμήν « port », le lien sera probablement « humidité, marécage, nappe d'eau stagnante ». Par contre, ἀϋτμήν « souffle du vent » n'a pas de valeur nette, étant fait sur ἀϋτμή.

Prenons enfin les adjectifs ou noms d'agent en **-tor-*, qui admettent en indien le ton sur le thème ou sur le suffixe (Brugmann, II, 1, p. 331), en grec l'accent radical exclusivement. Même si Brugmann (*IF.*, XIX, p. 212 sq.) a eu tort de supposer que μήστωρ -ωρος était un ancien neutre (« conseil ») (cf. Fraenkel, *Griech. Nom. ag.*, I, p. 15), il semble bien que -κράτωρ soit de la classe de τέκμωρ, ἐέλδωρ (Fraenkel, *IF.* XLII, p. 114). Peut-être est-il permis de voir aussi un neutre dans ἕστωρ « cheville », mais sans rien affirmer, vu l'étymologie incertaine. En tout cas, pour -ωρ l'existence des neutres est bien établie.

Il paraît donc assuré que le grec — langue particulièrement précieuse par l'archaïsme des survivances, par le maintien des timbres vocaliques et de l'accent — a

possédé des formations de neutres et d'adjectifs constitués parallèlement à l'aide des mêmes suffixes et qui en principe se différenciaient par la place du ton. Très tôt ces systèmes se sont brouillés, l'accent a été unifié et les formations de genre animé ont éliminé ou absorbé les neutres. Dans l'état préhistorique où ces survivances permettent d'accéder, une symétrie remarquable gouverne la double utilisation des formes en *-r-* et en *-n-*.

Cette conclusion ne doit pas surprendre. On aboutit simplement à constater dans les dérivés en *-r-* et *-n-* l'opposition bien connue dans ceux en *-s-* par skr. *ápas-* « œuvre »: *apás-* « agissant », gr. ψεῦδος « mensonge » : ψευδής « menteur ». D'une part on étend ainsi un principe de classement sûr à des formations où il n'avait pas été introduit. De l'autre, on est mis en garde contre l'application trop facile de la notion de valeur « animée » à tous les noms qui, historiquement, se présentent comme masculins ou féminins. C'est seulement dans chaque langue et par un procès relativement récent qu'une grande partie, sinon la majorité des noms « animés » ont acquis leur genre.

Dans la formation en *-s-*, il s'en trouve un nouvel exemple en grec. On rencontre à côté de **-es-/*-os-*, un degré long **-ēs-/*-ōs-*, représenté par le type en -ώς (lat. *-ōs*, *-or*, skr. *-ās-*). Celui-ci donne ἠώς (lat. *aurōra*, skr. *uṣā́ḥ*, Wackernagel-Debrunner, III, p. 281 sq.), αἰδώς, ἱδρώς (Chantraine, p. 422-3), trois mots de genre animé et oxytons, dont skr. *uṣā́ḥ* confirme la valeur et l'accentuation. Par contre, nous isolerons γέλως et ἔρως, dont la formation a été complètement méconnue. Le genre masculin de ces mots a causé des méprises dont on se fût préservé en considérant trois faits : 1° γέλως et ἔρως sont barytons et ont le vocalisme radical *-e-*, comme les neutres; 2° ils flottent entre plusieurs flexions : à côté de la flexion sigmatique, on trouve chez Homère une flexion thématique d'origine éolienne (Bechtel, *Griech. Dial.*, I, p. 52), γέλος, γέλῳ, γέλων, ἔρος, ἔρῳ, ἔρον, et assez tôt

des formes en dentale γέλωτος, ἔρωτος ; au contraire les noms oxytons ἠώς αἰδώς se tiennent à la flexion sigmatique sans exception ; ἱδρώς aussi est exclusivement sigmatique chez Homère ; plus tard seulement il empruntera l'élargissement en -τ- ; 3° les dérivés de γέλως et ἔρως reposent sur un thème en -ας : γελαστός ἐραστός, γελαστής ἐραστής. Bien mieux, c'est d'après *γέλας et *ἔρας que sont bâtis les verbes γελάω ἐράω (hom. ἐράομαι). Nous tenons donc pour avéré que γέλως et ἔρως sont d'anciens neutres et précisément des neutres en -ας du type de σέλας (p. 31) ; comparer dor. σελάνᾱ et γελᾱνής, éol. σελάννᾱ et ἐραννός. Ce point admis, on explique aisément les doublets *ἔρας : ἔρως, *γέλας : γέλως par l'alternance τέκμαρ : τέκμωρ, *ām̥r (hom. ἦμαρ) : *āmōr (arm. awr). La liaison entre -ας : -ως et -αρ : -ωρ est d'autant plus certaine que -ας constitue en réalité une déviation de -αρ (p. 32). Et l'on comprend aussi la raison — encore inconnue, cf. Brugmann-Thumb, p. 244 — du passage à la flexion en dentale : il y a eu transfert à -ως de la flexion en -τ- dont le type en -ας a été pourvu, en sorte que γέλως γέλωτος se trouve parallèle à τέρας τέρατος. Une fois établie la forme γέλως, elle a entraîné hom. γελώοντες comme ἱδρώς : ἱδρώω[1]. La flexion en -τ- a gagné de là ἱδρώς ἱδρῶτος et aussi φῶς φωτός. Avec leur finale -ως plus marquée, γέλως et ἔρως ont éliminé *γέλας et ἔρας ; au voisinage de ἠώς, αἰδώς, ils ont tendu au genre animé et d'autant plus nécessairement que ἔρως se développait en figuration mythologique. Il est frappant que l'histoire de ἔρως coïncide avec celle de lat. *uenus*. Le dieu grec Ἔρως et la déesse romaine *Venus* sont des abstractions muées en puissances vivantes[2].

Voilà donc une nouvelle preuve de ce que le même suffixe a constitué des neutres barytons et des noms animés oxytons. On y observe de surcroît que le type en -ωρ

1. On ne saurait dire si ῥῑγώω atteste *ῥῑγώς ou *ῥῖγως (cf. ῥῖγος) ou encore s'il n'est pas simplement analogique de ἱδρώω.

2. J. Schmidt, *Pluralbild.* p. 386, semble avoir discerné le genre primitif de ἔρως γέλως, mais il en fait des collectifs en *-ōs.

neutre compte des formes déguisées en -ως et s'accroît ainsi de manière imprévue. Suivons encore, sur un autre domaine, l'utilisation d'un même élément suffixal en double fonction.

Dès l'indo-européen, une finale complexe **-nt-*, **-e/ont-* servait à former des adjectifs et, plus spécialement sur thème verbal, des « participes ». La catégorie du « participe » comme telle est sans doute moins ancienne qu'il ne semble et moins strictement délimitée. En hittite, la forme d'adjectif verbal en *-anza* (= **-ont-s* nomin. sg.) sert bien de « participe », mais avec cette particularité curieuse qu'elle est de diathèse opposée à celle de la racine verbale : si le verbe est transitif, le participe sera de sens passif et inversement ; la nature des choses fait donc que la plupart des participes en *-anza* sont passifs (*ad- ed-* « manger » ; *adant-* « mangé »). Ceci implique, du verbe à l'adjectif verbal, une relation assez lâche, et corrige l'idée trop précise que, d'après les autres langues, on se faisait du participe à son commencement. Un deuxième trait, encore en hittite, souligne aussi l'indécision de la forme : avec *-ant* on peut donner secondairement un doublet à n'importe quel adjectif sans différence de sens : *irmala-* et *irmalant-* « malade » ; *daššu-* et *daššuwant-* « fort » ; *dapiya-* et *dapiyant-* « entier », etc. Pour avoir été ainsi généralisé analogiquement, il faut que le suffixe n'ait pas porté une valeur très spécifique. On aura donc à le considérer simplement comme apte à fournir des adjectifs verbaux, éventuellement des adjectifs secondaires.

Mais *-ant-* reçoit aussi en hittite un autre rôle, tout différent : sur base nominale, il fournit des noms collectifs : *udnē* « pays » ; *udneyant-* « population » ; *tuzzi-*, *tuzziyant-* « armée » ; *ešḫar* (thème en *r/n*), *ešḫanant-* « sang, action criminelle » ; *ḫamešḫ-*, *ḫamešḫant-* « printemps » ; *wet-*, *wetant-* « année », etc. (Friedrich, *Staatsvertr.*, I, p. 85 ; Sturtevant, *Comp. Gramm.*, § 171 avec interprétation très vague). Il ne peut s'agir de la même fonction que *-ant-* remplit dans les adjectifs. Le point important est

que, sur radical nominal, le dérivé en *-ant* a valeur d'abstrait ou de collectif, à peu près comme fr. *journée*, *année* par rapport à *jour*, *an*. On connaît aussi, mais sans en posséder la forme radicale, un autre nom de saison en hittite : *gemant-*, *kimant-* « hiver », évidemment comparable à skr. *hemantá-* « hiver », cf. *vasantá-* « printemps ». La finale hittite et sanskrite est donc en relation avec l'élargissement par *r/n* des thèmes **gheim-* « hiver », **wes-* « printemps », **wet-* « année », etc., cf. χειμέριος, ἔαρ; conservée sous forme athématique en hittite, elle a été élargie par *-a-* en sanskrit. On la retrouve dans une partie du germanique pour le nom du « soir », **ēponto-* (vha. *ābend*, v. sax. *āband*), mais attachée à un radical peu clair[1].

La fonction d'abstrait-collectif qui est assumée par **-e/ont-* dans ces substantifs n'est ni accidentelle ni récente, car, si le suffixe sert uniquement à la dérivation en hittite et en sanskrit, il a été doté en luwi d'une fonction grammaticale. Le pluriel des noms en luwi a pour marque *-ant-* (nom. *-anza*), cf. Forrer, *ZDMG.*, N. F., I, p. 220 sq. et déjà M. Sommer s'est demandé (*Aḫḫijavā-Urkunden*, p. 304) si ce pluriel ne serait pas apparenté au collectif hittite en *-nt-*. Il s'agit manifestement du même élément employé à des usages très voisins. Mais la concordance va plus loin que le groupe luwi-hittite. La formation la plus importante de pluriel nominal en tokharien s'y agrège aussi, celle des pluriels neutres en *-ntu*. « Häufiger als alle bis jetzt behandelten Pluralbildungen zusammengenommen sind diese Formen auf *-ntu*. ... Die grosse Mehrzahl aller kontrollierbaren Fälle lehrt, dass dieser Pluraltypus die eigentliche Domäne der Neutra ist » (Sieg-Siegling-Schulze, *Toch. Gramm.*, § 137, p. 95). Non seulement ce pluriel tokharien sort ainsi de son isolement, mais il apporte à la discussion un té-

1. Sur les noms du « soir » et en particulier sur arm. *gišer*, v. sl. *večerŭ*, etc., cf. en dernier lieu les combinaisons souvent audacieuses de Petersson, *Heteroklisie*, p. 232 sq. et de Scheftelowitz, *ZII.*, VI, 1928, p. 123 sq.

moignage décisif tant pour la valeur que pour l'extension du suffixe : c'est comme instrument de dérivation dans les *neutres* que *-*nt*- a servi à établir des noms abstraits et collectifs. Le genre animé des collectifs hittites ou des mots skr. *hemantáḥ vasantáḥ* représente donc un stade plus récent. A priori on pouvait présumer qu'une formation d'abstraits, dans une langue comme le hittite ou le luwi où le féminin n'apparaît pas encore, ressortirait au neutre plutôt qu'au genre animé. La preuve en est donnée par le tokharien.

Ainsi, *-(*e*/*o*)*nt*- se révèle à son tour comme apte à former les deux classes — neutres et adjectifs — auxquelles concourent la plupart des suffixes. L'étude en a été compliquée, en ce qui touche les neutres, par la rareté des témoignages et par l'altération des plus accessibles, comme le type skr. *hemantá-*. Mais, l'existence de neutres en -*nt*- étant assurée directement par le tokharien, on voit que l'utilisation indo-européenne de *-(*e*/*o*)*nt*- cadre avec celle qui est faite de *-*e*/*on*- *-*men*-, etc. Puisque *-*en*-, *-*men*- donnent des neutres et des adjectifs, et que d'autre part l'addition de -*t*- n'en modifie pas l'emploi (cf. lat. -*men*, -*mentum*), on devait prévoir que des neutres en *-*nt*(*o*)- coexisteraient avec les adjectifs en *-*nt*(*o*)- (type lat. *cruentus*). C'est ce qui en effet s'est produit.

La spécialisation de *-*nt*- abstrait-collectif comme indice de pluriel en luwi et en tokharien évoque curieusement le sort de *-*es*-, lui aussi suffixe d'adjectif et suffixe d'abstrait, qui a fourni en allemand le pluriel en -*er*. On pensera aussi, entre autres parallèles, à l'évolution des abstraits iraniens en -θ*wa*- et -*tā*- qui ont abouti au pluriel -*t* de l'ossète et du sogdien, ou encore aux collectifs et pluriels en -*ar* du celtique et de l'arménien (Pedersen, *KZ.*, XXXIX, p. 477 sq. ; *Vergl. Gramm.*, II, p. 51) qui remontent probablement à des noms abstraits en -*r*-.

CHAPITRE VIII

DE QUELQUES FORMES D'INFINITIFS

I

Infinitifs grecs et védiques.

Entre autres conséquences, l'analyse des infinitifs en **-en-* entraîne celle de remettre en question la finale -αι du type grec en -εναι, -μεναι. Il est bien connu que, pour l'emploi, -εναι, -μεναι ne se distinguent en rien de -εν -μεν. On a cependant accoutumé de poser deux désinences distinctes : -εν locatif et -εναι datif, raisonnement symbolisé par l'équation banale cypr. δοϝεναι = véd. *dāváne* (en dernier lieu Sturtevant, *Trans. Am. Phil. Ass.*, LXII, 1931, p. 18 sq.). Mais δοϝεναι et *dāváne* procèdent de créations distinctes ; la première forme étant simplement une variante de *δοϝεν, la seconde ayant reçu la désinence de datif, comme la plupart des noms verbaux indiens spécialisés en fonction d'infinitif. Entre le grec et l'indien, il n'y a de commun que l'emploi de la formation en **-en*, trait général et qui n'implique aucune parenté définie. En outre, l'hypothèse d'un « datif » en -εναι n'est pas plus fondée que celle d'un « locatif » en -εν. On a vu que la finale **-en* dénote le « cas indéfini » qui, syntaxiquement, peut à l'occasion recouvrir le locatif historique, mais qui assume également le rôle de plusieurs autres cas (p. 92). En ce qui concerne le datif, l'infinitif est précisément le seul exemple dont on fasse état — par une véri-

table pétition de principe — pour attribuer au datif une désinence *-ai que les faits les plus sûrs contredisent. Tout ce que nous possédons de datifs dans les dialectes qui conservent les timbres vocaliques témoigne pour une désinence *-ei̯ ou *-i: cypr. ΔιϜει-φιλος, o. *tfeí*, *sífeí*, *paterei*, v. pr. *mennei*, *tebei*, *sebei*, inf. dat. en *-twei*, v. sl. *kameni*, *synovi*, dat. hitt. en *-i*, etc.[1]. On a trop beau jeu à arguer de l'ambiguité de i.-ir. *-e* pour reporter à l'indo-européen le *-ai dont le grec seul est garant. A moins qu'on se contente d'affirmer gratuitement que la flexion indo-européenne comportait deux datifs ou locatifs, l'un en *-ei*, l'autre en *-ai*, l'interprétation de gr. -αι par une finale casuelle paraît condamnée.

Toute autre issue étant fermée, il reste un moyen de justifier -αι : ce serait d'en faire un élément mobile et indépendant. Déjà M. Meillet a formulé discrètement l'avis que -αι pourrait être une particule (*BSL.*, XXXII, p. 192-3). Cette hypothèse pourrait seule légitimer la liberté que le grec montre dans l'usage de -εν ou de -εναι en fonction identique. Il s'agit seulement de fonder cette conception, et d'asseoir sur une base comparative ce qui n'est encore qu'une possibilité. Nous nous aiderons d'abord de l'analyse convaincante que M. Thurneysen a donnée (*Mél. F. de Saussure*, p. 225) de l'infinitif védique en *-tavái*, du type de *étavái* (avec double accent) : c'est une juxtaposition de *-tave* et de la particule *vái*, en sorte que *étavái* repose sur **áitavai vā̆i*. On peut pousser plus loin et décomposer *vái* à son tour. L'infinitif en *-tavái* se fait souvent suivre de la particule *u* (= *-tavā̆ u*). Nous considérerons que *vái* contient *u* + une particule **ai*, et, dans la séquence *-tavā̆ u*, nous voyons un redoublement de *u*. Voici donc une postposition **ai* dégagée en indien, et qui justement

1. Sur le datif singulier des thèmes en *-i-* et spécialement sur les infinitifs baltiques et slaves en *-ti* < *-tēi, cf. Gerullis, *Arch. f. sl. Phil.*, XXXVIII, 1923, p. 55 sq. en particulier p. 81 sq.; Endzelin, *Lett. Gramm.*, § 712 sq. et Stang, *Die Spr. des lit. Katech. von Mažvydas*, 1929, p. 114 et 137-8.

s'accroche à une forme d'infinitif, comme gr. -αι. D'autre part, on connaît en lituanien une postposition *-aĩ* qui appuie le nom. sg. pronominal *tasaĩ, tataĩ, šisaĩ, toksaĩ*, etc. Le correspondant de cet *-aĩ* se trouve dans la particule *-a* (*-*aĭ*) des anaphoriques arméniens *sa, da, na* < **so-ay*, **do-ay*, **no-ay* (Meillet, *Esquisse*, p. 62, § 56). On ne saurait dire s'il faut aussi y joindre la particule optative grecque αἴ (généralement αἲ γάρ, αἲ γὰρ δή). Toujours est-il que l'interprétation de la finale -αι par une particule trouve appui en védique, en arménien et en lituanien. Cet élément aura servi à renforcer soit des pronoms, avec valeur indicative, soit des infinitifs, avec valeur exhortative ; comparer l'emploi de lat. *-dum* dans *quī-dum* et *age-dum*, gr. ἄγε δή. On aurait en outre le moyen d'expliquer par le degré faible de la même particule l'élément *-ī* des formes védiques en *-tárī*. Il a été montré (p. 106) que dans cette formation se mêlent certains noms employés comme substantifs, et d'autres qui ont sûrement valeur d'infinitifs. Ce sont des formes alternant avec *-tan-* des infinitifs perses et qui conservent le degré **-er* en face de -εν du grec. Le *-ī* final s'explique bien comme une particule de renforcement, non comme une désinence casuelle, qui serait inconciliable d'ailleurs avec la quantité longue de *-ī*. La particule **ai* aurait donc un doublet **ī*, attaché lui aussi à un infinitif.

Si cette interprétation de -αι est correcte, elle réagit sur l'appréciation des infinitifs du type de gr. δεῖξαι. Les infinitifs que nous avons rencontrés jusqu'ici étaient constitués par un nom élargi en **-er* ou **-en*. Mais on sait qu'ils peuvent se former directement sur une racine : skr. *dṛṣé, bhuvé*, av. *pōi*, lat. *agī*, ou encore sur la racine élargie par **-s-* : skr. *jiṣé*, gr. γράψαι, δεῖξαι. Dans ce dernier cas, l'infinitif n'a rien d'un « aoriste », bien qu'il ait été incorporé en grec au système de l'aoriste sigmatique[1].

1. Du reste le caractère secondaire de l'aoriste sigmatique indo-européen a été mis en lumière par M. Meillet, *Mél. de Saussure*, p. 79 sq.

Or le thème **ag* ou le thème **deiks* n'est par lui-même ni nominal ni verbal, pouvant être l'un ou l'autre selon l'emploi qu'on en fait et les désinences qu'il reçoit. Si on le prend nominalement, ce sera le nom verbal, apte à constituer *l'infinitif*. Si on le prend verbalement, ce sera la forme qui revêt normalement l'aspect du thème nu, sans suffixe ni désinence, c'est-à-dire *l'impératif*. Et comme la particule **ai* porte sans doute une simple valeur d'exhortation, on a eu licence de l'adjoindre au thème dans ses deux fonctions. Dès lors, une forme telle que **deiks-ai* doit à priori pouvoir servir indifféremment d'infinitif ou d'impératif, C'est précisément ce qu'on constate en grec, où δεῖξαι est à la fois infinitif et impératif[1]. Il serait erroné de donner à l'une des deux fonctions la priorité sur l'autre; les deux sont virtuellement incluses dans la structure de la forme. Nous avons dans les « infinitifs » radicaux ou bâtis sur thème en **-s-* des formes en quelque sorte à double versant. Et cette ambiguïté foncière a pour cause non seulement la nature indifférenciée de la racine, mais aussi le caractère « neutre » de la finale **-ai* qui, étant une particule, laisse intactes les deux possibilités d'emploi propres à chaque thème radical. C'est à cette seule condition que la dualité de l'emploi sera compréhensible. Si **-ai* était une désinence casuelle, la valeur d'impératif ne pourrait se concevoir.

Là gît la solution du problème non encore éclairci (Wackernagel, *Vorles.* [2], I, p. 266) de l'infinitif en fonction d'impératif, qu'on connaît en indo-iranien et en grec. Cette double utilisation nominale et verbale, dont la possibilité était donnée dans la structure des formes radicales, a été étendue aux formes suffixées en **-en*, **-men*, etc., c'est-à-dire à des formes qui, elles, étaient proprement nominales. De ce fait, l'infinitif en général a pu doubler l'impératif. On sait jusqu'où cette équivalence a été pous-

1. Secondairement devenu impératif moyen par conjonction de la finale -αι et des désinences moyennes. En outre la corrélation établie entre δεῖξαι et ἔδειξα a produit χέαι d'après ἔχεα et les autres infinitifs aoristes.

sée et avec quelle constance n'importe quel infinitif grec ou indo-iranien assume le rôle de l'impératif. L'infinitif homérique sert maintes fois à formuler ordre ou défense (Hentze, *BB.*, XXVII, p. 106 sq.). L'infinitif en *-sáni* se comporte comme un impératif (Delbrück, *Altind. Synt.*, p. 216 et Oldenberg, *Noten*, II, p. 237). Les formes indo-iraniennes d'infinitif en **-dhyāi* offrent, en grand nombre et bien accusés, des emplois semblables (cf. nos *Infinitifs avestiques*, p. 98). De par sa syntaxe, l'infinitif védique en *-tavái, tavā́ u* s'apparente à un impératif, car la particule *u* définit comme relativement indépendant le membre de phrase auquel il s'agrège, pour le mettre en corrélation ou en opposition avec le contexte. On jugera significatif que, voulant restituer les plus anciennes modalités d'emploi de cet infinitif, M. Thurneysen (*l. cit.*, p. 226) ait posé une forme syntaxiquement autonome avec valeur très proche de l'impératif : *apó yahvī́r asr̥jat sártavā́ u* « er liess die (rastlosen) Wasser los ; fliessen sollten sie ja » (RV. V, 29, 2) ; *tám te hinvanti, tám u te mr̥janty adhvaryávo, vr̥ṣabha, pā́tavā́ u* « ihn (den Soma) senden dir und reinigen dir die Adhvaryu, o Stier ! Trinken sollst du eben ! » (III, 46, 5). Avec *ná*, il prendra le rôle d'un prohibitif (Delbrück, p. 415).

Nous rattachons donc ce développement à la nature indécisive de la forme radicale, qui pouvait fournir un nom (> infinitif) ou exprimer comme impératif l'idée verbale. Il ne sera pas téméraire de chercher dans cette dualité ancienne l'explication du thème mystérieux sur lequel se constituent le futur et l'imparfait en *-b-* de l'italique. Selon toute vraisemblance, le futur latin et irlandais en *-b-* est antérieur à l'imparfait italique en *-bam*, de même que les futurs en *-ē- -iē-* des 3[e] et 4[e] conjugaisons (*agēs capiēs*) ont servi de modèle aux imparfaits correspondants *agēbàm capiēbam* (Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, § 238 a). D'autres ont soutenu l'opinion inverse. Mais la priorité de *-bam* ou de *-bō* ne change rien à la question du thème. On n'a pas à retenir l'interprétation de *amābō*

par **amāsi bō* ou **ąmāns bō*. La seule hypothèse qui mérite considération est celle d'une sorte d'infinitif *amā calē audī* juxtaposé à une forme personnelle de **-bhū-*. Cette vue, qui a été suggérée de plusieurs côtés, gagne en vraisemblance si on la relie aux considérations précédentes. La racine *amā calē audī* peut être prise d'une part comme un nom, et constituera alors la base de l'infinitif; de l'autre, comme une forme verbale et elle sera nécessairement un impératif. Il n'est pas fortuit en effet que le thème des futurs *amā-bō calē-bō audī-bō* soit identique aux impératifs *amā calē audī*; dans l'exception unique *dă-bō* (cf. *dă-re*) et impér. *dā*, la différence de quantité tient à l'allongement d'une monosyllabe tonique; l'impératif a bien été **dă* (Sommer, *Handb.*², p. 123, 539; Ernout, *Morph. hist.*², p. 292). La nature du thème de base se définit ainsi avec plus de précision[1].

On retrouve un procès analogue dans l'imparfait slave *dělaaxŭ* où l'élément fléchi *-axŭ* s'ajoute au thème d'infinitif *děla-* (Meillet-Vaillant, *Slave commun*⁶, p. 272) et signifie à peu près « j'étais à faire ». Il est vrai qu'en slave toute relation entre l'infinitif et l'impératif a disparu, du fait que l'impératif indo-européen a été remplacé par l'optatif. Cependant la structure de la forme d'imparfait ressemble trop à celle de l'imparfait latin pour qu'on ne se croie pas justifié à admettre de part et d'autre le même procédé de composition. C'est aussi, comme on sait, la voie par où s'est constitué le prétérit dans les verbes faibles du germanique (got. *salbo-da*, 1re pl. *salbo-dedum*) et peut-être encore l'imparfait arménien du type *berei* (Meillet, *Esquisse*, p. 95).

1. Pour des emplois analogues de l'impératif-infinitif en turc et en arabe, cf. Spitzer, *BSL.*, XXXV, 1934, p. 84 sq. et Canard, *Ann. de l'Inst. d'études orient.* de l'Université d'Alger, I, 1934-1935, p. 9 sq.

II

Le gérondif latin.

Il faut bien toucher ici au problème du gérondif et à l'origine des formes italiques en -*ndo-. Nous n'entrerons pas dans le détail très complexe des emplois latins, qui d'ailleurs s'éclairciront peut-être dans la discussion dont quelques-uns seront l'objet ci-dessous. Nos observations viseront avant tout à circonscrire le débat, à préciser certaines définitions et à faire sortir d'une description rigoureuse les éléments d'une solution.

L'état actuel de la question — probablement la plus débattue de la morphologie latine[1] — se résume en un constat d'ignorance. On ne sait ni d'où proviennent les formes italiques en -*ndo-, ni lequel, du « gerundium » ou du « gerundivum », est antérieur à l'autre, ni donc la valeur qu'il faut considérer comme inhérente à la formation. De l'avis général, le participe en *-ndus* a pour fonction originelle d'exprimer l'idée verbale active ou passive, sans nuance temporelle ni idée d'obligation : *secundus* « ἑπόμενος » ; *oriundus* « né », *rotundus* « rond », etc. D'où sont alors venus l'emploi de participe passif et la notion de futur ou d'obligation? Quel est le rapport entre ce participe et le gérondif, qui fournit simplement une flexion à l'infinitif? Ceux qui partent de l'adjectif verbal pur et simple (*secundus*) doivent user d'artifices pour y ajuster la notion d'obligation ; ceux qui tiennent celle-ci pour primitive doivent enregistrer *secundus oriundus*, etc.,

1. On trouvera chez Stolz-Leumann, p. 226 fin et Schmalz-Hofmann, p. 594 sq. les principaux éléments de l'imposante bibliographie attachée à cette question. — L'idée de comparer *-ndus* à -άδ- de μαινάς, βοσκάς (Meillet, *BSL.*, XXXIV, p. 3 ; Chantraine, *Formation des noms*, p. 350) faisait déjà le fond de l'article de J. Lebreton, *MSL.*, XI, p. 154 sq. — Analyse peu satisfaisante de **-ndo-* en **-ent* + *do-*, sans étude des valeurs, chez Gray, *BSL.*, XXXV, 1934, p. 76 sq.

comme d'inexplicables anomalies ; et ceux qui veulent s'en tenir aux faits se contentent de définir séparément les deux emplois sans les ramener à l'unité.

L'incertitude persistera tant qu'on n'aura pas formulé une définition adéquate de l'adjectif en *-ndus*. Celle de Bréal : « adjectif n'exprimant à l'origine que l'idée de l'action, soit active, soit passive » pèche par imprécision. Nous dirons que le rôle de l'adjectif en *-ndus* est de faire passer sur son antécédent le concept verbal comme tel ; il indique qu'un substantif est l'objet ou le siège du procès. En passant en revue des exemples de différents types, on verra ressortir en plein relief le concept verbal.

Res lætanda est littéralement « une chose qui dépend du fait de se réjouir, une chose liée au fait de se réjouir », donc « une chose qui implique réjouissance ». *Opus perficiendum* signifie « un travail où intervient, où est impliquée la notion d'achèvement » : un travail « à achever » ; *historia legenda* « histoire qui dépend de la notion de lire, soumise au fait de lire > à lire » ; — *iūs iurandum* « formule rituelle où est impliqué le fait de prononcer rituellement : formule à prononcer rituellement > serment » ; — *res non contemnenda* « chose qui n'est pas liée au fait de mépriser > qui n'est pas à mépriser ». Comme prédicat avec *esse* : *delenda est Carthago* signifiera « Carthage est (une ville) assujettie à la notion de destruction, à propos de laquelle le fait de détruire est en question », d'où : « à détruire ». En prédicat aussi dans des tournures plus complexes : *quae utenda uasa semper uicini rogant* (Pl., *Aul.*, 96) ne signifie pas « ustensiles que les voisins empruntent à chaque instant *pour s'en servir* », comme traduit Riemann (*Synt.*[7], p. 520). A quelle autre fin les demanderaient-ils ? Si le régime grammatical de *rogant* est *uasa*, le régime logique est la notion verbale incluse dans *utenda* : « ils demandent les ustensiles en tant qu'ils sont soumis à la notion d'en faire usage », c'est-à-dire « ils demandent l'*usage* (τὸ χρῆσθαι) des ustensiles ». Corrélativement *dare utenda*

uasa « accorder l'usage (= le fait, le droit d'user) des ustensiles ». A cette condition seulement pourra se comprendre l'emploi de *dare* (*rogare*) *aliquid utendum* au sens de « prêter ; emprunter ». — *Dare liberos educandos* se traduira : « confier l'*éducation* des enfants », litt. « confier les enfants en tant que concernés par la notion d'éduquer » ; — *oppidum diripiendum militibus concedere* « accorder aux soldats le *pillage* de (= le droit de piller) la ville », litt. « la ville en tant que relevant du fait (= du droit) de piller » ; — *praeesse rebus gerendis* « présider à la *gestion* des affaires », litt. « aux affaires en tant que soumises au fait de gérer » ; *tempus legendæ historiæ* « le temps de l'histoire en tant que soumise au fait de lire ». Il ressort nettement de ces exemples que la généralisation de l'adjectif en *-ndus* est due à la même cause qui a favorisé l'emploi si large du tour *post urbem captam* : la prédilection pour la construction passive. Mais il en résulte aussi, et ceci est plus important encore, que l'adjectif en *-ndus* transpose dans le passif un substantif verbal, alors l'adjectif en *-tus* transpose dans le passif le sens de la racine. Une phrase telle que *ante conditam condendamue urbem* illustre à souhait cette distinction : *ante conditam urbem* « avant Rome construite » équivaut à « avant la fondation (conditio) de Rome » ; mais *ante urbem condendam* « avant Rome soumise au (dépendante du) fonder » suppose un nom verbal dénotant le procès de la fondation comme tel, c'est-à-dire un infinitif. Cette mise en relief du procès même par un adjectif rendait facile et pour ainsi dire fatal le développement de la notion de futur, d'intention ou d'obligation : un nom verbal « le manger » aura un adjectif signifiant proprement « relatif, exposé, voué au fait de manger » ; *edendus,* selon le cas, signifiera « qui sera mangé, qui doit l'être, qui est propre à l'être », etc. Le contexte précise en chaque circonstance la modalité du sens. Ce qui seul compte et en quoi se concilient toutes les nuances, c'est que l'adjectif en *-ndus* est le signe d'une dépendance à l'égard du substantif verbal.

Telle est la notion fondamentale que porte cet adjectif. L'idée d' « obligation » n'est qu'un des aspects de cette *position de dépendance vis-à-vis du nom verbal* que l'adjectif en *-ndus* exprime organiquement. Nous ne saurions trop insister sur cette définition, qui non seulement englobe l'ensemble des emplois de l'adjectif comme « participe futur passif », mais qui vaut aussi pour les prétendus « participes moyens », tels que *secundus, uoluendus, oriundus*. Car on peut dire que, si le problème des formes en **-ndo-* a défié jusqu'à présent tous les efforts, c'est qu'il était vicié par un jugement erroné sur la valeur des adjectifs du type de *secundus*. Il est inexact que ces adjectifs soient de simples participes dépendant de verbes moyens, et qu'ils diffèrent des participes passifs comme *amandus, scribendus*. Par le détail des emplois se vérifie au contraire la portée générale de la définition énoncée ci-dessus.

Oriundus n'équivaut pas à *ortus*. Entre les deux adjectifs apparaît une différence dont les Latins avaient pleinement conscience et que Tite-Live rend explicite dans une phrase comme celle-ci : « Hippocrates et Epicydes *nati* Carthagine, sed *oriundi* ab Syracusis exsule auo » (XXIV, 6). Nous reconnaissons entre *natus* et *oriundus* la différence qui sépare en français « né » et « natif » (all. « geboren » et « gebürtig »). Selon l'excellente définition de Laveaux citée par Littré : « Natif suppose le domicile fixe des parents, au lieu que né suppose seulement la naissance. Celui qui naît dans un endroit par accident est né dans cet endroit; celui qui y naît parce que son père et sa mère y ont leur séjour, en est natif. » *Oriendus* se traduira donc par « natif ». Or celui qui est *oriundus ab Athenis* du fait que ses père et mère y ont leur séjour, n'était-il pas *assujetti* à y voir le jour ? L'établissement de ses parents à Athènes déterminait en quelque sorte pour lui l'*obligation* d'y naître. Ainsi *oriundus* « soumis au naître » rejoint *delendus* « soumis au détruire », sous la seule réserve que le premier sort d'un verbe neutre, le second d'un verbe transitif. Cette précision donne son

plein sens au vers de Lucrèce, II, 991 : « cælesti sumus omnes semine *oriundi* » ; le poète ajoute : « omnibus ille idem pater est ». En effet, la naissance céleste des êtres n'est pas présentée comme un accident ; tout vient du ciel et tout y retourne pour en revenir à nouveau (cf. II, 999-1001) ; Lucrèce formule une doctrine relative à l'origine de toute vie. Notre naissance échappe donc au hasard. Puisque le père universel est au ciel, toute vie *doit* provenir du ciel ; il était, il est et il sera de notre destin de naître d'une semence céleste : « *oriundi* sumus » ; nous sommes pour ainsi dire « natifs » du ciel. Et quand Ennius profère l'invocation : « o pater, o genitor, o sanguen dis oriundum », il emploie *oriundum* dans sa juste valeur : Romulus, présenté expressément comme divin, *devait* naître fils de dieux.

Pour fixer le sens exact de *uoluendus*, recourons à Virgile qui, quoi qu'il semble, n'emploie pas indifféremment *uoluens* et *uoluendus* en parlant des mois ou des années : « certe hinc Romanos olim *uoluentibus annis*, | hinc fore ductores » (*Aen.*, I, 234), « de lui un jour sortiront les Romains quand les années seront révolues » ; comparons : « triginta magnos *uoluendis mensibus* orbes imperio explebit » (I, 269) « il remplira trente ans avec le déroulement des mois », c'est-à-dire « par le fait que les mois sont soumis au déroulement ». Il n'y a pas ici une simple circonstance de temps comme dans *uoluentibus annis* ; dans le cas présent, le cours fatal et régulier des mois est la condition de l'accomplissement des trente ans. La même interprétation vaut pour *uoluenda dies en ultro attulit* (*Aen.*, IX, 7) « (ce que les dieux n'avaient pas osé te promettre), voici que le déroulement des jours te l'offre », le jour en tant que soumis au déroulement. Chez Ennius, *Ann.*, 386, *clamor uoluendus per æthera uagit*, la nuance à première vue indécise de l'adjectif se précise par la similitude de l'emploi : le cri résonne à travers l'espace où il est en quelque sorte soumis à rouler quand on l'a « poussé » vers le ciel.

Rotundus (*rutundus*, Non., 60, 8) se relie probablement à un verbe radical **retī* (v. irl. *rethim*), comme *labī*, dont *rota* serait le nom d'action; les formes romanes supposent **retundus* d'accord avec la forme irlandaise; *rotundus* devrait son *o* à *rota* (cf. Ernout-Meillet, s. v. *rota*). On discerne encore la valeur spécifique de l'adjectif chez Cicéron, *Nat. Deor.*, II, 19 : ex utraque re et mundi uolubilitas... et stellarum rotundi ambitus cognoscuntur. L'expression *rotundi ambitus* va de pair avec l'abstrait *uolubilitas*; un *ambitus rotundus* est un parcours assujetti au fait de former un cercle (= soumis à un tracé circulaire). Or une chose qui répond à cette définition sera en toute logique une chose « ronde ».

Le double sens de *secundus* reconnaît la même origine. On sait que *secundus* au sens de « favorable » se relie à l'emploi absolu de *sequi* pour dire « venir facilement, ne pas opposer de résistance ». *Secundum flumen* signifie donc « un fleuve soumis au fait de suivre (son cours naturel) ». Métaphoriquement, *secundæ res* « circonstances où se manifeste le fait de céder facilement », d'où « prospérité ». Chez Cæsar, *BG.*, VII, 58, *secundo flumine iter facere cœpit*, litt. « il se mit en route avec le fleuve soumis à son cours naturel » (= en longeant le fleuve); *secundo amni* « au fil de la rivière », etc. — Si l'on passe au sens de « deuxième », on devra noter que c'est *secundus* et non *sequens* qui sert d'ordinal à *duo*. Car *sequenti die* et *secundo die* ne se recouvrent pas. Un jour qualifié de *sequens* a pour seule caractéristique de venir après (un autre jour). Mais *dies secundus* est un jour marqué par le fait (ou par la nécessité) de suivre le précédent; le nom verbal (τὸ ἕπεσθαι) est au premier plan. Ce jour ne peut échapper à la nécessité de succéder à celui qui est pris comme point de départ. La position du *dies secundus* est fermement établie dans une énumération ; aussi *secundus* sert-il d'ordinal entre *primus* et *tertius*. On voit que *secundus* est l'adjectif du nom verbal : « relevant du (appartenant au) fait de suivre », au même titre que les autres adjectifs en

-ndus dérivant de verbes transitifs. On conçoit facilement que le « fait de suivre » soit mis en relief quand il s'agit de marquer la *position* d'un objet par rapport au précédent, ce qui est précisément la fonction d'un ordinal.

On interprète à tort *senescendus* par *senescens* chez Varron, *L. L.*, VI, 3, 54 : sæclum dictum a sene, quod longissimum spatium *senescendorum* hominum id putarant. Le sens est que la vieillesse de l'homme ne peut se prolonger au delà d'un siècle ; *spatium senescendorum hominum* se traduira : « l'espace de temps que peuvent couvrir des hommes soumis au fait de vieillir ». — Le même auteur (ap. August. *Civ. dei,* XXII, ch. 28) écrit : « ... esse in renascendis hominibus quam appellant παλιγγενεσίαν Græci ». Il s'agit non d'une palingénèse fortuite, mais d'une loi qui assujettit les hommes à renaître ; *renascendus* signifie « soumis au fait (= à l'obligation) de renaître».

Les conditions où apparaît l'unique exemple de *labundus* en rendent suspecte l'authenticité au point de vue linguistique. Accius ap. Non. X, 4 (éd. Lindsay, III, p. 811), écrit : *hac ubi curuo litore latratu* | *unda sub undis labunda sonit.* Le poète a recherché l'allitération de [*lab*]-*unda* avec *unda* et *undis,* et a choisi la forme pour sa sonorité au moins autant que pour son sens. Quoique *labunda* puisse, en soi, s'expliquer comme *uoluendus* (l'eau est soumise au glissement), mieux vaut faire ici la part de l'artifice. Il n'y a en tout cas rien dans cet exemple qui contredise l'interprétation des précédents.

On tiendra compte aussi des composés en *-bundus* (très probablement **bhwondos* de **bhū-*) où se manifeste l'idée d'une disposition ou d'une obligation à être : *moribundus* « soumis au fait (à la nécessité) d'être à mourir ». Nous avons donné ailleurs (*BSL.*, XXXIV, p. 186) des raisons de croire que la formation en *-cundus* contient au second terme un participe de **kū-* « se gonfler », parallèle à *-bundus.* Ici aussi la notion de propension (*ira-cundus, fā-cundus, fē-cundus*) est liée à la prégnance de l'idée verbale.

L'ensemble des adjectifs issus de verbes déponents ou de sens intransitifs fait paraître le même sens que possèdent ceux qui se rattachent à des verbes actifs. Mais il faut observer que *secundus, oriundus, uoluendus, rotundus*, avec les mots en *-bundus* et en *-cundus*, forment un groupe nettement plus archaïque que les participes du type de *amandus*. Du fait même de leur antiquité, *rotundus* et *secundus* se trouvent retranchés du système verbal et réduits au rôle de simples adjectifs. Les composés en *-bundus* et en *-cundus* remontent aussi aux débuts de la langue. Nous avons là les premiers exemplaires de la formation en *-ndus*. Celle-ci a dû prendre son origine dans les verbes déponents de sens intransitif comme *orior, sequor*, **retọr* (p. 140), éventuellement *labor*, pour se propager d'abord dans les déponents transitifs (*utor*). Parallèlement et en vertu d'une valeur commune, les verbes de flexion active susceptibles d'emploi intransitif (*uoluō*) facilitaient la généralisation de *-ndus* dans toutes les conjugaisons actives.

En somme, dans tous ses emplois, l'adjectif en *-ndus* constitue une formation unitaire. *Le rôle du suffixe* *-ndo- *est de fournir un adjectif au nom verbal.* La différence entre *secundus* et *repetundus* tient seulement à la nature du verbe et à l'inégale antiquité de l'adjectif, mais non à une différence de fonction.

On peut maintenant pousser plus loin l'analyse. Étant l'adjectif du nom verbal, le dérivé en *-ndus* se définit comme un a d j e c t i f d' a p p a r t e n a n c e. La discussion des exemples aura suffi, croyons-nous, à mettre ce fait hors de doute. Or, comme l'appartenance se marque ou par un adjectif ou par un génitif, il s'ensuit que, pour indiquer la dépendance vis-à-vis d'un nom verbal, on pourra utiliser soit un adjectif dérivé (gerundivum), soit le génitif même du nom verbal (gerundium). En d'autres termes, il n'y a plus lieu d'accorder soit à l'adjectif en *-ndus*, soit au gérondif, la priorité, et de rechercher ensuite comment l'un a pu engendrer l'autre. Le « gerundivum » et le

« gerundium » sont issus en même temps du nom verbal et remplissent théoriquement le même rôle : *uĭr occidendus* « homme dépendant du fait de tuer » équivaut à « *ἀνὴρ τοῦ φονεύειν » ; *urbs condenda*, à « *πόλις τοῦ κτίζειν ». En fait, on sait que le génitif du gérondif fonctionne en latin dans des limites étroites et qu'on ne lui donne pour antécédents que des abstraits, *copia, potestas, locus*, etc. (Schmalz-Hofmann, p. 597, § 178 I*A*). Mais en partant, comme nous l'avons fait, des verbes neutres, il n'est pas interdit d'imaginer que *vir oriundus* a eu préhistoriquement pour équivalent **vir oriundi* « *ἀνὴρ τοῦ γεγονέναι » ; c'est sans doute une pareille possibilité qui induit Plaute à forger artificiellement avec un verbe actif *edundi exercitus* (Capt. 153), litt. « une armée qui appartient au manger » (= dont le rôle est de manger) ; car s'il peut dire avec *fabulari* neutre : *sermones* (acc. pl. !) *fabulandi* (Pœn. 34) « des conversations qui appartiennent au fait de s'entretenir » (= conversations à tenir), il a pu dire aussi dans le même sens **sermo fabulandus*. Toutefois la distinction entre transitif et intransitif n'a pas dû être très consistante dans le nom verbal, qui admet les deux valeurs. Il semble seulement que le latin et — dans la mesure où on peut le conjecturer — l'italique aient perdu cette double possibilité à partir du moment où, tout verbe pouvant fournir un adjectif en *-ndus*, une séparation s'est établie dans les verbes transitifs entre le « gerundivum » passif et le « gerundium » actif. Par contre le celtique peut employer avec un sujet personnel le génitif de l'infinitif en fonction adnominale, comme dans v. irl. *fer dénma bairgine* « homme à faire du pain »[1], sans que ce tour paraisse propre aux verbes de sens moyen.

A l'appui de l'idée que l'adjectif et le gérondif sortent simultanément du nom verbal, on invoquera des faits parallèles de l'indo-iranien et du grec. Nous avons insisté

1. Sur cette construction, cf. Vendryes, *MSL.*, XVI, p. 247 sq. qui aboutit aussi, mais par une tout autre voie, à supposer (p. 255) que le gérondif et l'adjectif en *-ndus* ont une commune origine

p. 71 sur la valeur fortement verbale des abstraits en *-*tu*-. Il est frappant que les dérivés adjectifs de ces abstraits, précisément parce qu'ils mettent en évidence le nom verbal et la notion même du procès, se soient développés en participes futurs passifs ou en adjectifs de nécessité : skr. *hántu-* « fait de tuer » : *hántva-* « occidendus » ; gr. γραπτύς : γραπτέος ; φραστύς : φραστέος. Or en sanskrit l'abstrait en *-*tu*- fournit des noms verbaux (gén. *-toḥ*, dat. *tave*, acc. *-tum*) qui sont des infinitifs. Un développement similaire amène d'une part skr. *hántva-* : *hántoḥ*, *hántum* et de l'autre lat. *delendus* : *delendi*, *delendum*. Pareillement en allemand, dans le tour correspondant au gerundivum : « eine *zu erzählende* Geschichte », l'adjectif a été construit secondairement sur l'infinitif « zu erzählen » ; en arménien, *bereli* « qui doit être porté » est l'adjectif en *-*iyo*- de l'infinitif *berel*. C'est dans l'ensemble de ces développements que la formation en *-ndus* est maintenant replacée ; elle perd ainsi son caractère exceptionnel et s'intègre à une évolution dont le point de départ se trouve toujours dans le nom verbal.

On est amené à présent à considérer la forme même du suffixe *-*ndo*- par lequel s'établissent la flexion et la dérivation du nom verbal. D'après le parallélisme de *-*ent*-, **ont*- et de *-*endo*-, *-*ondo*-, les deux suffixes doivent s'analyser en *-*e/on-t*- et *-*e/on-do*-. Nous avons, dans les deux participes, un dérivé en *-*en*- élargi respectivement par *-*t*- et par *-*do*-. Ce *-*do*- italique s'identifiera au suffixe de umbr. *kalersu*, kaleřuf, lat. *callidus* et des adjectifs latins en -(*i*)*dus* dérivés de verbes intransitifs : *tepidus placidus acidus*, etc. Si l'on remarque que les plus anciens adjectifs verbaux en *-ndus* se rattachent à des verbes neutres et intransitifs (p. 142), on comprendra que le lien entre *uoluendus* et *tepidus* soit leur commune valeur d'état ; la différence est seulement que *tepidus* procède directement de la racine, tandis que *uoluendus* repose sur un dérivé en *-*en*- ; le premier exprimera simplement la notion verbale, le second mettra en relief le caractère substantivé de la

notion verbale. A un stade plus récent, cette différence est illustrée par le rapport de *timidus* et *timendus*.

En dernière instance, une fois identifié le **-do-* de *-ndus*, il reste un thème verbal élargi par **-e/on-*, c'est-à-dire l'équivalent de ce qu'on connaît en grec sous le nom d'infinitif en -εν. La faculté de constituer des dérivés en **-en-* sur base nominale ou verbale se vérifie donc en latin comme en indo-iranien, en grec ou en germanique (infinitifs en **-ono-*). Mais en général les formes de dérivés en **-en-*, quand elles fournissent une flexion à un nom-racine, réagissent sur ce dernier : on tend à donner au nominatif-accusatif de ce nom-racine une finale caractéristique qui marque une opposition avec **-en-* : de là le choix fréquent de **-er* comme marque différentielle. Par exemple le rapport primitif **ud* : **ud-en-* est renforcé en **ud-er* : *ud-en-*. On connaît un abstrait de ce genre dans *i-ter/ten-*. En étendant aux noms verbaux de l'italique cette remarque, on parvient à expliquer, en face du gérondif en **-en-*, les infinitifs médio-passifs en *-ier*[1]. C'est en effet **-er* que nous trouvons dans l'infinitif — irrégulier autrement — *fierī*, qui en vieux-latin a aussi la finale active *fiere*. L'hésitation entre *fierī* et *fiere*, compréhensible dans un verbe de ce sens, paraît bien indiquer un nom verbal **fier*, qui aurait été ensuite normalisé par *-ere -erī* (analogiquement *fiere* : *fierem* d'après *agere* : *agerem*). Mais cet *-er* contient **r*, non **s*. Or un nom verbal de sens neutre comme **fi-er* se prêtait théoriquement à donner un dérivé **fī-e/on-dos*, puisque les premiers adjectifs verbaux en *-ndus* sortent justement de verbes neutres. Le sens neutre de *fīō* d'une part, la concordance matérielle du suffixe **-er* avec la désinence verbale médio-passive en *-r*, de l'autre, ont eu pour conséquence que **fī-er* « le fait de devenir » est apparu comme spécifiquement moyen ou intransitif. De là la finale *-er* aura été transférée, comme marque plus

1. Autres hypothèses chez Sommer, *Handb*[2]., p. 594 et Stolz-Leumann, p. 328.

expressive de médio-passif, aux infinitifs déjà constitués en -ī : *loquī* > *loquier* ; *dīcī* > *dīcier* ; *ferrī* > *ferrier*. Analogiquement les infinitifs en *-rī* qui remontent à **-sei*[1], ont reçu la même finale : *suspicārī* > *suspicārier* ; *uidērī* > *uidērier* ; *opperīrī* > *opperīrier*. Il semble que cette hypothèse couvre l'ensemble des faits et les rattache de manière plausible à la formation en **-ndo-*. Le modèle théorique **fī-er* : **fī-en-* « le devenir » concordera exactement avec i.-e. **ūdh-er* : *ūdh-en-* « le gonflement » (> « mamelle »), lat. *ūber*, ou avec **i-t-er*, **i-t-en-* « l'aller », lat. *iter*, *itin(er)is*.

1. Le *pakari* de l'inscription de Duenos est beaucoup trop incertain pour permettre de poser un ancien *r*.

CHAPITRE IX

ESQUISSE D'UNE THÉORIE DE LA RACINE

Toutes les lignes de faits que nous avons suivies nous ont acheminé progressivement et par des voies finalement convergentes à reconnaître aux neutres et aux adjectifs une structure cohérente et des alternances réglées. A leur tour, ces formes nominales posées en leur état le plus ancien révèlent des principes qui, une fois définis, confrontés et groupés, constituent une théorie de la racine indo-européenne.

Ce qu'on a enseigné jusqu'ici de la nature et des modalités de la racine est, au vrai, un assemblage hétéroclite de notions empiriques, de recettes provisoires, de formes archaïques et récentes, le tout d'une irrégularité et d'une complication qui défient l'ordonnance. On enregistre des racines monosyllabiques (**bher-*) ou dissyllabiques (**g^{w}eyə-*) ; des racines bilitères (**dō-*), trilitères (**per-*), quadrilitères (**leuk-*), quinquilitères (**sneig^{w}h-*) ; des racines à voyelle intérieure (**men-*) ou à diphtongue (**peik-*) ; à voyelle initiale (**ar-*) ou à voyelle finale (**pō-*) ; à degré long (**sēd-*) ou à degré zéro (**dhək-*) ; à diphtongue longue (**srēig-*) ou brève (**bheudh-*), à suffixe ou à élargissement, etc. On serait en peine de justifier et même d'énumérer complètement tous les types de racines qui sont attribués à l'indo-européen. Il y a ici un abus de mots qui trahit une doctrine indécise. On n'obtient pas

de l'indo-européen en additionnant les diverses formes indo-européennes d'un thème verbal ni en projetant dans la préhistoire les particularités d'un état de langue historique. Il faut essayer, par de larges comparaisons, de retrouver le système initial sous sa forme la plus simple, puis de voir quels principes en modifient l'économie. C'est ce mécanisme que nous chercherons à définir ici. L'essentiel étant le problème de la structure, nous négligerons en principe les questions de « valeur », d' « aspect », etc. Si la définition de la racine à laquelle nous aboutirons est jugée valable, ces notions de valeur et d'aspect auront le fondement morphologique qui leur fait encore défaut. Il sera temps alors d'en reprendre l'étude.

Nous opérerons constamment avec les termes de « suffixe » et d' « élargissement », bien que le même élément puisse être l'un ou l'autre. Nous distinguons un suffixe d'un élargissement d'une manière purement formelle : le suffixe est caractérisé par sa forme alternante (*-et-/-t-*, *-en-/-n-*, *-ek-/-k-*, etc.), l'élargissement par sa forme fixe et consonantique (*-t-*, *-n-*, *-k-*, etc.). Cette distinction, qui est capitale, sera ici substituée à la notion de « déterminant de racine » (« Wurzeldeterminativ ») dont on a fait un usage inconsidéré.

La condition préalable à toute reconstruction indo-européenne a été fournie par la géniale découverte de F. de Saussure relative à la nature consonantique du phonème *ə*. Admise et enrichie par Möller, par MM. Pedersen et Cuny, cette théorie peut aujourd'hui passer pour établie grâce à la perspicacité de M. J. Kuryłowicz, qui a su reconnaître dans le *ḫ* hittite deux des trois variétés du *ə* indo-européen[1]. Nous supposerons donc

1. Voir Kuryłowicz, *Symb. Rozwadowski,* I, 1927, p. 95-104. Nous avons tiré profit de cet article sans en adopter toutes les thèses. Du reste M. Kuryłowicz ne touche pas au problème de la racine qui forme l'objet principal des pages qui suivent.

connu et admis que *e*, *a*, *o* (non apophonique de *e*) et *ē*, *ā*, *ō* représentent *e* précédé ou suivi des trois formes de *ə* ; c'est-à-dire $ə_1 + e = e$; $ə_2 + e = a$; $ə_3 + e = o$; — $ə + ə_1 = ē$; $e + ə_2 = ā$; $e + ə_3 = ō$. Les trois variétés de *ə* ont laissé une trace en hittite. M. Kuryłowicz l'a discerné pour $ə_2$ et $ə_3$, qui donnent hitt. *ḫ* : cf. *ḫanti* = gr. ἀντί ; *ḫaštai-* = gr. ὀστέον. Mais $ə_1$ est attesté aussi en hittite : si devant voyelle il s'amuit, il produit *a* à l'initiale devant consonne : *$ə_1$es- > *eš-(zi)* « il est » : *$ə_1$s-(onti) > *aš-anzi* « ils sont » ; — *$ə_1$ep- > *ep-(zi)* « il prend » : *$ə_1$p- > *ap-(anzi)* « ils prennent » ; — *$ə_1$ed- > *ed-* « manger » : *$ə_1$d- > *ad-(anzi)* « ils mangent » ; cf. *azzik* < **ad-sk-* < *$ə_1$d-sk- « manger abondamment ».

Il devient ainsi possible de restituer en leur aspect authentique les thèmes radicaux indo-européens, par la résolution des initiales et finales vocaliques : **ed-* se ramène à *$ə_1$ed-, cf. **sed-* ; — **ag-* à *$ə_2$eg-, cf. **teg-* ; — *ok^w- à *$ə_3ek^w$-, cf. *sek^w- ; — **dhē-* à *$dheə_1$-, cf. **dher-* ; — **bhā-* à *$bheə_2$-, cf. **bher-* ; **pō-* à *$peə_3$-, cf. **pet-*. C'est la seule représentation symbolique qui cadre avec l'état réel du phonétisme. Il y a donc une distinction capitale à établir entre deux sortes de voyelles longues indo-européennes : celles qui naissent d'une contraction préhistorique de **e* avec les variétés de **ə* et celles qui résultent de l'apophonie. Les premières sont de nature purement phonétique ; les secondes ont valeur morphologique. La racine **pō-* « boire » ne peut pas plus alterner avec **pā-* ou **pē-* que **bher-* ne pourrait alterner avec **bhed-* ou **bhes-*, puisque **pō-* repose sur *$peə_3$-, tandis que **pā-* et **pē-* reposeraient sur *$peə_2$- et *$peə_1$-. Au contraire *$wōk^w$- a un *ō* long en apophonie avec **o/e*. A tout point de vue, *ə* se comporte comme une sonante, avec forme vocalique ou consonantique. Il joue en morphologie le même rôle que *y*, *w*, *r*, *n*, etc., et peut servir d'élargissement (*ə*) ou de suffixe (*-eə-/-ə-*).

Dès qu'on a reconnu la véritable nature de *ə* et sa fonction, on possède le moyen d'apprécier correctement la

classe des racines « dissyllabiques » (seṭ). On dénomme ainsi des racines terminées par *ā*, *ē*, *ō* en alternance avec *ə* : type **terə-/*trē-*, **g*^{w}*eyə-/*g*^{w}*yē-*, etc. Descriptivement, cette définition est exacte. Le tort a été d'admettre qu'il s'agit d'une sorte particulière de racines et de fabriquer au profit de cette prétendue exception des catégories sans fondement. Il n'y a pas de racine qui soit « dissyllabique », car toute racine est susceptible de le devenir.

En dégageant, au cours d'un chapitre précédent (p. 52 sq.) une alternance **déiw-* : *dyéu-*, **dérw-* : *dréu-*, nous avons implicitement formulé le principe qui domine les alternances radicales. L'élément *-*w-/*eu-* est suffixal. Il s'attache à la racine de telle manière que, au degré plein tonique de la racine corresponde le degré zéro du suffixe, et réciproquement. Ainsi une racine **der-* suffixée par *-*w/eu-* offre deux états : **dér-w-* : **dr-éu-*. De **dei-*, on aura **déi-w-* : **dy-éu-*. Ce principe s'étend en réalité à toutes les racines. L'opposition de lit. *peršù* à lat. *precō* s'explique, en partant d'une racine **per-* avec suffixe guttural, par le schème : I **pér-k-* : II **pr-ék-*. Le couple gr. ϝέργον et ῥέζω suppose un suffixe -**g/eg-* adjoint à une racine **wer-*, de sorte que I **wér-g-* (ϝέργον) s'oppose à II **wr-ég-* (ῥέζω). Or l'alternance suffixale *-*w/eu-*, *-*k/ek-*, *-*g/eg-* se reproduit exactement dans **ə/ē* puisque *ē* se résout en **eə*. La caractéristique apparente des racines « dissyllabiques », la finale *-*ə-/-ē-*, n'est rien autre qu'un suffixe pareil à tous les précédents. Dans **g*^{w}*eyə-* : **gwyē-*, il faut en réalité isoler un suffixe **ə/eə*$_1$ et poser **g*^{w}*éy-ə*$_1$*-* : **g*^{w}*y-éə*$_1$*-* de tout point comparable à **g*^{w}*héi-m-* (skr. *hém-an-*) : **g*^{w}*hy-ém-* (lat. *hiems*). Les racines « dissyllabiques » sont donc simplement des racines pourvues d'un suffixe. On verra mieux par le tableau suivant qu'une racine « dissyllabique » se comporte comme n'importe quelle autre racine à suffixe. Nous appellerons « thème I » l'état « racine pleine et tonique + suffixe zéro », et « thème II » l'état « racine zéro + suffixe plein et tonique ».

THÈME I		THÈME II
**wér-g-* (gr. Ϝέργ-ον)	:	**wr-ég-* (gr. ῥέζω)
**pér-k-* (lit. *peršù*)	:	**pr-ék-* (lat. *prec-*)
**sér-w-* (lat. *seru*)	:	**sr-éu-* (skr. *sráv-*)
**sén-w-* (cf. v. h. a. *senawa*)	:	**sn-éu-* (gr. νεῦρον)
**tér-m-* (gr. τέρ-μ-α)	:	**tr-ém-* (v. isl. *þrǫmr*)
**tér-ə*$_1$- (cf. gr. τέρετρον)	:	**tr-éə*$_1$- (gr. τρή-σω)
**tér-ə*$_2$- (hitt. *tarḫ-*)	:	**tr-éə*$_2$- (lat. *-trāre, trāns*)
**pél-ə*$_2$- (hitt. *palḫ-*)	:	**pl̥-éə*$_2$- (lat. *plānus*)
**gén-ə*$_1$- (gr. γενε-)	:	**gn-éə*$_1$- (gr. γνη-)
**gén-ə*$_3$- (lit. *žén-klas*)	:	**gn-éə*$_3$- (v. sl. *zna-ti*)
**tér-w-* (skr. *taru-tā*)	:	**tr-éu-* (got. *-þriutan*)
**g*^{w}*ér-bh-* (skr. *gárbh-aḥ*)	:	**g*^{w}*r-ébh-* (gr. βρέφος)
**wér-s-* (skr. *varṣ-a-*)	:	**wr-és-* (v. irl. *frass*)
**ə*$_2$*ér-k-* (hitt. *hark-* « avoir »)	:	**ə*$_2$*r-ék-* (lit. *rak-*)
**ə*$_2$*ér-g-* (hitt. *hark-*, gr. ἀργ-)	:	**ə*$_2$*r-ég-* (skr. *raj-atám*)
**əéu-d-* (av. *aoda-* « source »)	:	**əw-éd-* (arm. *get*, cf. got. *watō*)
**əén-bh-* (skr. *ámbha-*)	:	**ən-ébh-* (gr. νέφος)
**pét-r-* (skr. *pátra-*)	:	**pt-ér-* (gr. πτερόν).

Ainsi, ce que l'on a dénommé « racine dissyllabique », c'est l'état où toute racine peut se trouver, où la plupart des racines se trouvent en effet, dès qu'elles reçoivent un suffixe. Or toute racine est susceptible de suffixation. La découverte des « racines dissyllabiques » a été l'entrevision partielle d'une propriété permanente de toute racine, le produit d'une intuition juste, mais incomplète. F. de Saussure avait raison de poser « **g*^{w}*yē-* » comme forme alternante de « **g*^{w}*eyə-* » ; il a eu tort de croire à une variété spécifique de racines et au caractère radical de *-ə-/-ē-*. La notation traditionnelle « **gweyə-* » « **terə-* » doit donc être remplacée par **gwey-ə*$_1$- **ter-ə*$_1$- ; la racine n'est pas quadrilitère, mais trilitère, et l'élément *ə* n'est ni constant ni caractéristique : c'est un suffixe pareil à tous les autres. La singularité des racines « dissyllabiques » se résorbe

dans un système général où toute racine peut figurer à condition d'être munie d'un suffixe[1].

Il semblerait plus malaisé de rétablir cette opposition dans les racines à initiale vocalique, c'est-à-dire dans celles qui commencent par ə, puisque dans le thème II (racine au degré zéro), ə devant consonne doit s'amuir. Heureusement le grec intervient ici pour une confirmation précieuse. A l'état II de la racine, les trois variétés de ə devant consonne se conservent par les trois timbres vocaliques ε, α, ο sous forme de « prothèse », tandis que les autres dialectes en ont perdu tout vestige :

THÈME I		THÈME II
—		—
*ə$_1$én-w- (arm. *inn*)	:	*ə$_1$n-éu- (gr. ἐν(ν)έϝα ; skr. *náva*)
*ə$_1$én-k- (cf. ὄγκος)	:	*ən$_1$-ék- (gr. ἐνεκ-)
*ə$_2$éu-g- (lat. *aug-*)	:	*ə$_2$w-ég- (gr. ἀϝέξω ; skr. *vákṣ-*)
*ə$_2$él-g- (gr. ἄλγ-ος)	:	*ə$_2$l-ég- (gr. ἀλέγω ; v. isl. *lákr*)
*ə$_2$él-k- (gr. ἄλκ-)	:	*ə$_2$l-ék- (gr. ἀλέξω ; skr. *rák(ṣ-)*)
*ə$_2$ér-g- (gr. ὄργ-υια)	:	*ə$_3$r-ég- (gr. ὀρέγω ; lat. *reg-*)
*ə$_3$él-k- (gr. ὄλκ-)	:	*ə$_3$l-ék- (gr. ὀλέκω).
*ə$_3$én-y- (—)	:	*ə$_3$né-i- (gr. ὄνει-δος, arm. *anicanem*).

La « prothèse vocalique » du grec et de l'arménien a donc, au moins en partie, un fondement étymologique : c'est le reste d'une initiale ə- antéconsonantique dans une racine suffixée à l'état II.

La coexistence des états I et II caractérise un thème verbal indo-européen, et l'on a vu que *toute racine peut*

1. Le lecteur informé verra l'abîme qui sépare notre conception de celle que M. Hirt a soutenue dans son *Ablaut* et qui est symbolisée par des restitutions comme « *pelā* » (p. 47). M. Hirt est à ce point prisonnier du dissyllabisme qu'il va jusqu'à imaginer qu'il n'y aurait pas eu de base monosyllabique (§ 65 fin). Son système laisse subsister — parce qu'il manque à l'expliquer — toute la variété des racines, tandis que nous aboutissons à un schème unique et constant, qui est monosyllabique (cf. plus loin).

recevoir un suffixe. Il faut maintenant ajouter : *elle n'en peut recevoir qu'un.* Un thème verbal peut comporter un suffixe et un élargissement, non deux suffixes, ni un suffixe et deux élargissements. Soit la racine **wer-*, et le suffixe *-g-* : on a I **wer-g-*, II **wr-eg-* ; on pourra faire avec élargissement *-w-* ou *-y-* : II **wr-ég-w-*, **wr-ég-y-*. Mais il n'existe pas de thème verbal « *wr-eg-eu-* », « *wr-eg-ei-* ». D'une racine **der-* + suff. *k*, on tire I **dér-k-*, II *dr-ék-* et avec élargissement *-s-* : **dreks-* (skr. *drakṣ-*), jamais « **drekes-* ». Sur **per-* on fera I **pér-k-*, II **pr-ék-* et **pr-ék-s-* (skr. *prákṣ-*), jamais « *pr-ek-es-* ». En d'autres termes, une racine à l'état II admet un seul élément additionnel en sus du suffixe pour former un thème verbal. Des deux éléments ajoutés à la racine, l'un est nécessairement au degré plein (suffixe), l'autre au degré zéro (élargissement). Donc : **pr-ék-s-*, non « **pr-k-s-* » ni « **pr-ék-es-* ». Ce qui revient à dire que : 1° de deux ou trois éléments morphologiques consécutifs, un seul peut prendre le degré plein ; 2° il ne peut y avoir deux éléments au degré zéro ajoutés à la racine. A l'état II, la racine étant au degré zéro, le suffixe est plein : **pr-ék-*. Si un nouvel élément s'y adjoint, il sera au degré zéro, donc élargissement : **pr-ék-s-*. Or que se produira-t-il à l'état I ? La racine, étant au degré plein, se fera suivre d'un suffixe au degré zéro : **pér-k-* ; mais on ne pourra pas y ajouter un second élément, ni au degré zéro (élargissement) puisque deux éléments consécutifs au degré zéro sont exclus dans une même tranche morphologique, ni au degré plein, puisqu'un seul des trois éléments doit prendre le degré plein et que la racine le possède déjà. De là se déduit ce principe qu'*un thème à l'état I n'admet pas d'élargissement; seul l'état II en comporte.* Sur la racine **per-* avec suffixe *-k-*, l'état I est uniquement **per-k-* (lit. *peršù*) ; ni « *per-ek-* » ni « *per-k-s-* » n'existent, mais II *pr-ék-* admet **pr-ék-s-* (skr. *prákṣ-*). La racine **pel-* « remplir » donne I **pel-*$ə_1$*-* : II **pl-e*$ə_1$*-* (lat. *plē-*). Un thème verbal I « *pel-*$ə_1$*-dh-* » est impossible ; mais II **pl-é*$ə_1$*-dh-*

est attesté par gr. πλή-θω. La racine *dei- « briller » possède un suff. -w-: I *dei-w- : II *dy-éu-. Si l'on y ajoute un élargissement -t-, ce sera nécessairement au thème II: *dy-éu-t-, véd. dyót-ate, mais « dei-w-t- » est exclu[1].

La différence entre les thèmes I et II est ainsi définie non seulement par l'état respectif de la racine et du suffixe, mais par l'impossibilité pour le thème I et par la possibilité pour le thème II de recevoir un élargissement. Ce principe a pour conséquence qu'*une racine qui admet seulement des élargissements est en réalité un thème II.* Du seul fait que *plē- ne connaît, à l'exclusion de tout suffixe, que des élargissements, -dh- (πλη-θ), -r- (πλη-ρ-), etc., on pourrait le reconnaître comme un thème II *pl-éə₁- et reconstruire le thème *pél-ə₁-, ce qui est confirmé par la comparaison. De même *plek- (lat. *du-plex*, *implicō*) se reconnaît comme thème II à ce qu'il comporte seulement un élargissement (*plec-t-ō*), mais pas de suffixe. On posera donc II *pl-ék-* et par suite I *pél-k-*, d'une racine *pel- (gr. -πλοος, lat. *-plus*). Pour poser une racine, il faut donc avoir les deux thèmes, ou restituer par le thème attesté celui qui peut faire défaut. On voit combien il serait erroné de ramener gr. πλέκω à une « racine » *plek-, tandis que le principe formulé plus haut permettrait, même si *-plus*, -πλοος manquaient, de définir *plek-* pour ce qu'il est : un thème verbal II.

Avec ce principe, on découvre que quantité de « racines » sont en réalité des thèmes II, soit que cet état ait seul survécu, ou que le thème I, existant, ne conserve plus de rapport visible avec l'autre. Il en est résulté des racines fictives, des doublets illusoires, ou simplement des obscurités. Nous en donnons une liste d'exemples, où viennent d'abord les plus simples.

Le fait que *nek- « porter atteinte, faire périr » montre des élargissements en -y- (skr. *náçy-a-*), en -s- (tokh.

1. Ces principes valent exclusivement pour les thèmes *verbaux*. On montrera plus loin que les thèmes nominaux se caractérisent précisément par le deuxième élargissement ajouté au thème suffixé et élargi.

naks-, lat. *noxa*), en *-t-* (gr. νέκ-τ-αρ), mais aucun suffixe, invite à penser qu'il est déjà suffixé par **-ek-*, la racine étant représentée par *n-*, c'est-à-dire **ən-*. On posera un thème II **ən-ék-*, donc I **əń-k-*. Le raisonnement conduit à la solution correcte, puisque **əén-k-* (en fait **ə*$_2$*én-k-*) se trouve attesté par hitt. *ḫenk-an* « mort fatale », celt. **ank-* (v. irl. *ēc*, gall. *angeu* « mort »), gr. **ank-* (ἀν-αγκ-ή)[1]. Tous les détails de la structure, degré vocalique, timbre, ton, se tiennent et concordent dans le binome I **ə*$_2$*én-k-* : II **ə*$_2$*n-ék-* reposant sur une racine **ə*$_2$*en-*. Cet exemple illustre à la fois le critère par où juger de l'état (I ou II) du radical attesté, et la méthode qui permet de reconstruire ou d'identifier l'état non attesté ou non reconnu. — Le thème **welp-* de gr. (ϝ)έλπω, lat. *uolup*, s'il est à l'état I, fait attendre un état II **wl-ép-*, que nous retrouvons en effet dans lat. *lep-ōs, lep-idus*. Inversement gr. λῆ- (= ϝλῆ-) suppose II **wl-é*ə$_1$- et I **wél-*ə$_1$-, suffixation par *-ə-* de la racine **wel-* « vouloir ». — En partant de gr. αὔρα, on posera I **ə*$_2$*éw-ə*$_1$- : II **ə*$_2$*w-éə*$_1$- (= **wē-*) d'où skr. *vā́-ti*, etc. L'initiale *ə*$_2$- de l'état II **ə*$_2$*wéə*$_1$- a laissé une trace dans hitt. *ḫuwant* « vent, tempête » (participe de **ḫwā-* = skr. *vā-*) ainsi que dans la « prothèse » de gr. ἄϝη-μι. Nous rapportons à cette racine **ə*$_2$*ẹ́w-* le nom de « l'oiseau » conçu soit comme « aérien », soit comme « rapide » : neutre **ə*$_2$*éwy-* > lat. **aui* > *auis* et adjectif **ə*$_2$*w-éi-* > skr. *viḥ*, gén. *véḥ*.

Considérons plus spécialement quelques thèmes II qui ont été pris pour des racines, afin d'en restaurer l'aspect initial. Il est clair que dor. λᾶνος, lat. *lāna* reposent sur **wlā-* < **wl-é*ə$_2$- et renvoient à I **wél-*ə$_2$-, donc à la racine **wel-* « enrouler » qui comporte d'autres suffixes (cf. *uol-u-ō*, etc.). — La prétendue « racine » **wék*^{w}*-* de véd. *vívakti*, lat. *uōx* représente le thème II **əw-ék*^{w}*-* et postule I **əéu-k*^{w}*-*, lequel existe en effet dans av. *aok-*

1. M. Kuryłowicz, *Symb. Rozw.*, I, p. 101 a donné le premier ce rapprochement ainsi que celui de *hweš-* « vivre » avec *vásati*, mais en posant des racines **ank-* et **a-u̯-s* que nous ne pouvons adopter.

« parler »; seule la qualité de ə- reste indécise. — Une autre « racine » illusoire est *dek- « recevoir, accueillir », gr. δέκ-ομαι, lat. *dec-et*; il s'agit de II *əd-ék-, donc I əéd-k- attesté par av. *aδka-*, skr. *átka-* « manteau, armure » et confirmé par hitt. *ḫatk-* « enfermer, recouvrir »; le sens propre est donc « enfermer », puis « contenir, recevoir ». La racine sera *$ə_2$éd- ou *$ə_3$éd-. — Lat. *plec-t-ō* « frapper » fera poser II *pl-ék-, donc I *pél-k-, ce qui, avec un autre suffixe, renvoie à la racine *pel- de *pel-lō*, proprement « frapper ». — On sait depuis longtemps que skr. *drávate*, *drámate* et gr. δι-δρά-σκω sortent d'une commune racine *der- « courir ». Il y a lieu de poser I *dér-w- : II *dr-éu- (skr. *dráv-*); — I *dér-m- : II *dr-ém- (skr. *drám-*); — I *dér-$ə_2$: II *dr-é$ə_2$- (gr. δρᾱ-). Par conséquent les trois thèmes parallèles du verbe « aller », *g^wem-, *g^wā- et *g^wu- (skr. *agrégu-*, *puro-gavá-*) sont des thèmes II d'une racine *əeg^w- (nature de ə- indéterminable faute de formes), savoir : I *əég^w-m- : II *əg^w-ém- (= *g^wém-); — I *əég^w-$ə_2$- : II *əg^w-é$ə_2$- (= *g^wā́-); — I *əég^w-w- : II *əg^w-éu- (= *g^wú-). On notera que II *əg^w-é$ə_2$- (= g^wā-) est à la racine *əég^w- comme II *$ə_1$y-é$ə_2$- (= *yā-*) à la racine *$ə_1$éi- (= *ei-*) « aller », comme II *sn-é$ə_2$- (= *snā-*) « nager » à *sen- (I sén-$ə_2$-), racine qui a aussi un suffixe -w- dans I *sén-w- : II *sn-éu-. — Le verbe « parler », v. sl. *rek-ǫ*, tokh. *rek-*, est II *$ə_2$r-ék-, donc I *$ə_2$ér-k-, lat. *arc-essō*, skr. *ark-*, racine *$ə_2$er-. — On a clairement une racine *$ə_2$eu- « gîter » suffixée par -s- dans I *$ə_2$éu-s-, hom. ἄεσα, red. ἰ-αύω (*$ə_2$i-$ə_2$éu-) et II *$ə_2$w-és-, hitt. *ḫweš-* « vivre » (cf. p. 155, n. 1). — Une racine *$ə_2$eu- « tisser » (skr. *ó-tum*) avec suffixe -bh- dans I *$ə_2$éu-bh-, gr. ὑφ-αίνω, et II *$ə_2$w-ébh-, vha. *weban*. — Racine *$ə_1$éu- avec -d- « couler, ruisseler » dans I $ə_1$éu-d- (cf. ὕδ-ωρ) et II *$ə_1$w-éd- (cf. got. *watō*). — On représente habituellement la racine « dormir » par *swep-, qui est en réalité II *sw-ép-, donc I *séu-p qui figure au degré réduit dans le dérivé ὕπ-νος. Il s'agit donc d'une racine *seu-; suffixée par -d-, elle subsiste en effet à l'état I dans gr.

εὕ-δ-ω « dormir ». — Dans gr. ἀμέλγω, le ἀ- est phonétique et -γ- sert d'élargissement : ἀμέλγ- continue II *$ə_2$*m-él-g-*, qui est constitué comme **sw-él-g-* (skr. *svarga-*); le thème sera II *$ə_2$*m-él-*, I *$ə_2$*ém-l-*, d'une racine *$ə_2$*em-* (= **am-*) « recueillir un liquide » garantie par ἄμη « seau », skr. *am-atram* « vase ». — Une racine homophone *$ə_2$*em-* « moissonner », gr. ἄμη, ἀμάω « moissonner » survit dans hitt. *ḫam-(ešha-)* « été » (= « saison de la moisson »; sur la formation en *-ešḫa-*, cf. Sturtevant, *Comp. Gramm.*, § 176). Avec suffixe *-t-*, on obtient I *$ə_2$*ém-t-* et II *$ə_2$*m-ét-* qui explique lat. *met-ō* « moissonner ». — La relation entre av. *āyu-* et *yu-* « éternité » devient normale dans une racine *$ə_2$*éi-* (= **ai-*) fournissant avec *-w-* les thèmes I *$ə_2$*éi-w-* (cf. gr. αἰών) et II *$ə_2$*y-éu-* (av. *yu-*). Le thème I *$ə_2$*éi-w-*, avec l'allongement des noms-racines, donne régulièrement i.-ir. *āyu*. — Lat. *nūbō* repose sur **sneubh-* qui vaut II **sn-éu-[bh-]* (élarg. *-bh-*), I **sén-w-*. Ce n'est rien autre que la racine **sen-(w)* « lier, tisser », dont le thème II **sn-éu-* est continué par lat. *neō*, cf. gr. νεῦρον, etc. Le sens initial de « lier » et « tisser » permet de mieux comprendre la valeur propre de **sneu-bh-* « se couvrir d'un voile » (allusion à la « prise de voile » qui consacrait pour la femme les épousailles). Comparer pour le sens gr. ὑφαίνω « tisser » et véd. *unápti*, *umbháti* « couvrir (d'un réseau) » ; voir aussi Meringer, *IF.*, XVII, p. 142. — Lat. *speciō* atteste aussi un thème II **spek-*, qui ne s'adjoint que des élargissements : **spek-t-* (*spectō*), **spek-y-* (*speci-ō*, *speci-ēs*), **spek-w-* (*specu*). D'après II **sp-ék-* on restaurera I **sép-k-*, de la racine **sep-*, skr. *sápati* « montrer du respect » ; les notions d' « hommage » et de « regard » sont fréquemment associées, cf. fr. *égard* et *regard*, angl. *regard* « respect », etc. — Le même état apparaît dans la « racine » **pek*^{w}*-* « cuire, rôtir », élargie par *-y-*, *-t-*, *-s-* dans **pek*^{w}*y-* (skr. *pácy-ate*, gr. πέσσω), **pek*^{w}*t-* (gr. πέπτω), **pek*^{w}*s-* (skr. *pakṣ-*). On a affaire à un thème II **p-ek*^{w}*-* < *$ə_3$*p-ék*^{w}*-*, d'où l'on remonte à I *$ə_3$*ép-k*^{w}*-*, ce qui permet d'expliquer gr. ὀπτός « cuit,

rôti ». Plus précisément I *$ə_3$*ép-k*^{w}- au degré zéro entraîné par *-*to*- donne *$ə_3$*pk*^{w}*tó*- > ὀπ(π)τός ; II *$ə_3$*p*^{o}*k*^{w}*to*- > ir. **puxta*-, pers. *puxtan*, dont le *u* indique en quelque sorte un *p* voyelle.

On en tirera une remarque curieuse sur l'origine de **st*(*h*)*ā*- (qui n'admet pas de suffixe), en même temps que l'interprétation de l'aspirée indienne. Par une intuition admirable, F. de Saussure avait reconnu que l'aspirée de *pr̥thú*- provenait d'un *ə* entre *t* et *u* (cf. *Recueil*, p. 603), plus exactement, dirons-nous, de $ə_2$. Or si l'on pose un thème II **st-é*$ə_2$-, on obtient I **sét*-$ə_2$-, c'est-à-dire la situation où $ə_2$ postconsonantique devait laisser en indien la même trace que *pr̥thú*- : une sourde aspirée. Cette aspirée aurait passé analogiquement au thème II *sthā*- (**st-é*$ə_2$- = gr. στᾱ-). On remonte ainsi à une racine **set*-. Nous appuyons cette analyse sur le parallélisme entre *st*(*h*)*ā*- et *stak*-, en indo-iranien et ailleurs. La « racine » **stek*- « être fixe, immobile, raide » a déjà été reconnue comme apparentée à **sthā*- (cf. Walde-Pokorny, II, p. 611, qui ont tort cependant de poser **stāk*- et de croire à un « élargissement » de *sthā*-) : cf. av. *staxta*-, *staxra*- « fixe, ferme », umbr. *stakaz* « statutus ». On a donc deux suffixations parallèles en -$ə_2$- et en -*k*- : I **sét*-$ə_1$- : II **st-é*$ə_2$- (= **stā*-) ; — I* *sét-k*- : II **st-ék*- (i.-ir. *stak*-). Il est naturel que l'aspirée de skr. *sthā*- n'apparaisse pas dans *sták*-. Le redoublement du thème II **si-stā*- sera du type gr. *δι-δγᾱ- (δίζημαι), **si-slā*- (ἵληθι).

Cette énumération sommaire, qui pourrait se poursuivre longtemps, apporte plusieurs enseignements. Des racines quadrilitères comme **prek*-, **swep*-, **melg*- sont à considérer comme des thèmes II de racines trilitères à suffixes. La preuve en est donnée par l'alternance régulière des éléments radicaux et suffixaux au point de vue du vocalisme et du ton. En outre on voit la grande diversité des affixes mis en jeu : gutturales, dentales, labio-vélaires, sonantes, tous les phonèmes sont susceptibles de fournir des suffixes ou des élargissements. Enfin la corrélation

degré plein : degré zéro signifie que *t* est le degré zéro de *-et-*, non de *-to-*; *-w-* de *-eu-* non de *-wo-*, etc. Par exemple il est communément admis que, dans la racine qui donne le nom de l' « eau » (gr. ὕδωρ), le degré plein est **wed-*, le degré zéro **ud-* ; ou pour « tisser », **webh* : **ubh-*. C'est exactement l'inverse : dans I **əéu-d* (av. *aoda-*), **əéu-bh-*, la racine est au degré plein ; dans II **(ə)wéd- *(ə)wébh-*, au degré zéro. L'analyse du thème en racine et suffixe rétablit entre les degrés vocaliques une relation authentique.

Si jusqu'ici nous avons considéré en particulier l'état II des racines, ce n'était pas pour amoindrir la part de l'état I, mais pour la mieux délimiter. Nous avons à considérer la structure d'un type très riche de radicaux quadrilitères à diphtongue intérieure ; **weid-*, **leik^w-*, **bheudh-*, qui sont ordinairement tenus pour des racines. Ce qui pourrait le faire croire, même après la distinction établie ici entre états I et II, c'est que ces radicaux n'affectent pas de variations décelant un suffixe. A la différence de **werg-/ *wreg-* où l'alternance laisse isoler un suffixe, **leik^w-* semble immobile. Mais c'est une illusion. Pour n'apparaître pas au premier regard, l'état alternant n'en existe pas moins. Les considérations qui suivent tendront à établir que **leik^w- *bheudh-* ont un suffixe *-k^w-*, *-dh-*, et sont en conséquence des thèmes I de racines **lei-*, **bheu-*, dont le thème II se découvre dans les *présents à infixe nasal.*

La doctrine courante veut que l'infixe ait été **-ne-/-n-*, et qu'il ait constitué dès l'indo-européen des présents en **neu-/nu-*, **-nā-/-nə-*. Il peut y avoir commodité, dans la description du verbe hittite, indo-iranien ou grec, à parler de présents en **-neu-* ou en **-nā-*. Au point de vue indo-européen, ce sont des désignations aussi inexactes que celle de « racine dissyllabique ». Autrement on devrait enregistrer aussi des présents indo-européens en *-*nek^w-*, en **-nebh-*, en **-ned-*, etc. Il importe de définir l'infixe *-n-* comme un élargissement, non comme un suffixe, et de spécifier qu'il ne comporte aucune voyelle, tout comme *-s-* (« aoristique »). L'infixation s'opère exclusivement

par *-n-*, et, dans les présents en **-neu-*, **-nā-*, on a en réalité *-n-* suivi des suffixes radicaux *-eu-*, *-ā-*. Plusieurs comparatistes ont déjà noté que les présents en « *-neu-* » vont de pair avec ceux en *-eu-* (cf. skr. *jīvati* : *jinóti*), et les présents en « *-nā-* » avec ceux en *-ā-* (δάμνημι : δμᾱ-). Si cette remarque avait été poussée plus loin, elle aurait dû logiquement mener à reconnaître que ni *-ā-* ni *-eu-* n'appartiennent à l'infixe, qui est seulement *-n-*. Le simple fait d'avoir posé **-ne-* a obscurci tout le procès [1].

En partant de l'indo-iranien, qui conserve fidèlement l'alternance originelle, on observe, sur n'importe quel présent à infixe, que la nasale s'insère, exclusivement dans un thème II, entre la racine et le suffixe. En face de I **wer-w-* (cf. osque ueru « porte »), le thème II sera **wr-éu-* et, avec infixation, **wr̥-n-éu-* (skr. *vr̥ṇóti*). Du fait que la racine dans un thème II est au degré zéro et se termine par une consonne, cette consonne finale doit prendre valeur vocalique quand elle est séparée du suffixe par *-n-* : **wr-éu-* : **wr̥-n-eu-*. Le présent à infixe aura donc pour schème constant : racine zéro + *n* + suffixe plein + désinences. A elle seule, cette définition « racine zéro + suffixe plein » implique un thème II. Inversement, si l'on part d'un présent à infixe, il suffit de retrancher la nasale et de rendre consonantique la sonante voyelle qui termine la racine pour obtenir le thème II, et par suite le thème I et la racine : **wr̥-n-éu-* < II **wr-éu-* < I **wér-w-* < **wer*. La règle se vérifie infailliblement dans tous les anciens présents indo-iraniens de ce type, dont les principaux spécimens sont réunis ici [2] :

1. F. de Saussure (*Recueil*, p. 224) a malheureusement donné le premier cette formule inexacte et qui a été si dommageable : « la syllabe *-náj-* est insérée entre les deux derniers éléments de la racine réduite ».

2. N'ayant pas plus que ses devanciers reconnu la relation des thèmes I et II, M. Hirt ne pouvait analyser correctement le mécanisme de l'infixation, bien qu'il ait vu que l'infixe est *n* sans addition de voyelle. Dans son *Idg. Gramm.*, IV, p. 204, il restitue ainsi le procès : « Wir müssen... annehmen, dass im Idg. einmal Nasale an gewisse Basen antraten, und dass dann hinter diese Formen die uns bekannten Determinative getreten

I	II	PRÉSENT A INFIXE.
**wér-w-'*	**wr-éu-*	**wr̥-n-éu- (vr̥ṇóti)*
**kér-w-*	**kr-éu-*	**kr̥-n-éu- (kr̥ṇóti)*
**g^{w}éi-w-*	**g^{w}y-éu-*	**g^{w}i-n-éu- (jinóti)*
**ə$_1$ér-w-*	**ə$_1$r-éu-*	**ə$_1$r̥-n-éu- (r̥ṇóti)*
**ə$_2$éi-w-*	**ə$_2$y-éu-*	**ə$_2$i-n-éu- (inóti)* [1]
**gén-ə$_1$-*	**gn-éə$_1$-*	**gn̥-n-éə$_1$- (*jănā́ti)* [2]
**pél-ə$_1$-*	**pl-éə$_1$-*	**pl̥-n-éə$_1$- (pr̥ṇā́ti)*
**péu-ə$_1$-*	**pw-éə$_1$-*	**pu-n-éə$_1$- (punā́ti)*
**ə$_1$éu-bh-*	**ə$_1$w-ébh-*	**ə$_1$u-n-ébh- (unápti)*
**péi-s-*	**py-és-*	**pi-n-és- (pináṣṭi)*
**yéu-g-*	**yw-ég-*	**yu-n-ég- (yunákti)*
**bhén-g-*	**bhn-ég-*	**bhn̥-n-ég- (bhanákti)*
**ə$_3$ér-g-*	**ə$_3$r-ég-*	**ə$_3$r̥-n-ég- (*r̥n-ákti)* [3]
**ə$_1$én-g^w-*	**ə$_1$n-ég^w-*	**ə$_1$n̥-n-ég^w- (anákti)* [4]
**léi-k^w-*	**ly-ék^w-*	**li-n-ék^w- (rinákti)*
**bhéi-d-*	**bhy-éd-*	**bhi-n-éd- (bhinátti)*
**ə$_1$éu-d-*	**ə$_1$w-éd-*	**ə$_1$u-n-éd- (unátti)*
**wéi-d-*	**wy-éd-*	**wi-n-éd-* (av. *vinasti*).

Le hittite offre le même état, mais avec une complication graphique qui en a voilé l'aspect réel. En apparence l'infixe est *-nin-*, et M. Sturtevant (*Comp. Gramm.*,

sind. So haben wir z. B. eine Basis *ster-* « ausbreiten », die zu *ster-n-* wurde. Mit Antritt von Det. *ā* und *u* ergab sich *sternā́* und *sternéu.* » Cette conception simpliste pose les faits à l'envers : 1° *ā*, *eu* ne sont pas des déterminatifs, mais des suffixes ; 2° *n* n'est pas ajouté à la racine, mais infixé dans un thème ; 3° l'infixation de *n* est indubitablement postérieure, non antérieure, à la suffixation par *ā*, *eu* ; 4° des formes « *sternā́* » « *sternéu* » avec radical plein et suffixe plein sont inconcevables.

1. Le ə$_2$- initial est garanti par gr. αἴνυμαι.

2. Les formes attestées, skr. *jānā́ti*, av. *zāna-*, empruntent le vocalisme de **jāta*.

3. Passé à la forme thématique *r̥ñjáti* ; cf. lit. *-reżti* ; le thème II **ə$_3$rég-* dans ὀρέγω.

4. Ainsi seulement apparaît la relation de lat. *unguō* (**ə$_1$on-g^w-*) avec véd. *anákti*. La présence d'un infixe nasal dans *anákti* n'a pas été reconnue ; elle a même été niée expressément (Ernout-Meillet, s. v. *unguō*).

p. 233-4) qui a cru à une double nasale authentique, s'est trouvé en peine de l'expliquer. Il s'agit d'une opposition entre *-ni-* à la 3ᵉ sg. et *-nin-* à la 3ᵉ pl. qui répond exactement à celle de skr. *yunákti, yuñjánti.* De *ḫark-* « aller à sa perte », on a : 3ᵉ sg. *ḫar-ni-ik-zi,* 3ᵉ pl. prét. *ḫar-ni-in-ki-ir* ; de *ištark-* « être malade », 3ᵉ sg. *ištar-ni-ik-zi,* 3ᵉ pl. *iš-tar-ni-in-kán-zi* ; de *ḫwek-* « ensorceler », 3ᵉ sg. *ḫu-u-ni-ik-zi,* part. *ḫu-u-ni-in-kán-za* ; de **šark-* « être intact », 3ᵉ sg. *šar-ni-ik-zi,* 3ᵉ pl. *šar-ni-in-kán-zi,* etc. Conformément au principe énoncé, hitt. **šark-* (quelle que soit la nature exacte de la gutturale) représente I **sér-k-*, d'où II **sr-ék-*, avec infixe **sr̥-n-ék-*. C'est exactement ce que vaut hitt. *šarnikzi* 3ᵉ.sg., où *-ar-* = *-r̥-* et *ik* = *-ek-* (notation fréquente de *e* par *i*). Donc *šarnekzi* = **sr̥-n-ék-ti,* parallèle à skr. *vr̥ṇákti.* Au pluriel, où la désinence commence par voyelle, on attend **sr̥-ṅ-k-ónti* ; mais l'accumulation des consonnes se prêtait mal à une notation syllabique, où les groupes doivent être dissociés par des voyelles. Il a donc fallu donner à la nasale gutturale *ṅ* une valeur syllabique ; on l'a écrite *-nin-*, notation artificielle, mais point si maladroite. Donc *šar-ni-in-kan-zi* = **sr̥-ṅ-k-onti,* parallèle à skr. *vr̥ñjánti.* On reconstruira sans peine les formes de *ḫark-* < **ə$_3$ér-g-*, d'après v. irl. *orgaim* « frapper, tuer » (Cuny, *Rev. hitt.*, II, p. 205) : I **ə$_3$ér-g-* : II **ə$_3$r-ég-*, présent à infixe **ə$_3$r̥-n-ég-* ; 3ᵉ sg. **ə$_3$r̥-n-ék-ti* = hitt. *ḫarnikzi* ; 3ᵉ sg. **ə$_3$r̥-ṅ-g-ónti* = hitt. *ḫarninkanzi.* Quant aux présents en *-nu-*, ils sont de tout point comparables à ceux de l'indo-iranien. Que l'on en juge par **ə$_1$er-* (hitt. *ar-*) : 3ᵉ sg. **ə$_1$r̥-n-éu-ti* > skr. *r̥ṇóti,* hitt. *arnuzi* ; — 3ᵉ pl. *ə$_1$r̥-n-w-ónti* > skr. *r̥ṇvánti,* hitt. *arnwanzi* (écrit *ar-nu-an-zi, ar-nu-wa-an-zi*). Le hittite s'accorde avec l'indo-iranien pour garantir le mode d'infixation qui a été de rigueur en indo-européen, et qui s'appliquait en principe aux seules racines à sonante finale. — Comme il arrive souvent, le procédé a débordé ses limites et se trouve employé parfois dans des racines à finale consonantique. Ainsi *dabh-* « tromper » a en avestique un présent *dəbənao-* = *db-n-au-* où *b* est en

quelque sorte un *b* voyelle ; dans skr. *dabhnóti,* le vocalisme radical plein a été rétabli par euphonie.

Certaines anomalies mettent en lumière la rigueur du système. Véd. *krīṇā́ti* « acheter » ne se concilie pas avec gr. πρία(σθαι) et n'offre pas le degré zéro du radical qui est de règle : il faudrait **kṛ̥ṇā́-*. C'est en effet une fabrication secondaire sur base nominale **kʷri-*, cf. lit. *krieno* « pretium pro sponsis », avec élargissement en -**n-* ; donc un dénominatif **kʷrin-ā-*. Il faut couper *kriṇ-āti*; v. irl. *cren-im* et exclure ces formes des présents à infixe. Le grec a un autre élargissement **kʷriyə-*, dénom. πρία-μαι.

On sait que, de bonne heure, la forme que le suffixe prenait devant voyelle à la 3ᵉ plur., a été généralisée dans la flexion : skr. *vindánti* > 3ᵉ sg. *vindáti,* alors que l'avestique a encore *vinasti* (**vinad-ti*). C'est notoirement l'état des présents infixés en latin : *iungō, rumpō,* ou en grec dans πυνθ-, λιμπ-, τυγχ-, etc. Avec cette réserve, le latin et le grec conservent le thème II sous l'aspect infixé. Mais ils possèdent aussi le thème I, sous la forme du présent en grec (λείπω, τεύχω), du parfait à vocalisme *o* et à désinences moyennes en latin : *tūdī, fūgī, fūdī, līquī, uīdī* représentent I* *tou-d-əi,* **bhou-g-əi,* **ghou-d-əi,* **loi-kʷ-əi,* **woi-d-əi.* Le rapport des thèmes I et II se traduit aussi d'autre manière dans le présent latin. Tandis que le thème I de *tundō,* **teu-d-,* a pour continuation le parfait *tūd-ī,* celui de *pangō* se prolonge dans *pāg-* < **péə₂-g-*, avec II **pə₂-ég-* > **pə₂-n-ég-*/**pə₂-n-g-o-* > *pangō*. Également *tangō* : I **téə₂-g-* (= *tāg-*) II **tə₂-ég-*, etc.

Au terme de l'analyse pratiquée sur les formes anciennes ou plus récentes de présents à infixe, il se confirme que les racines quadrilitères à diphtongue intérieure du type de **leikʷ-*, **weid-*, **teud-*, **reud-* sont des thèmes I de racines trilitères **lei-* **wei-* **teu-* **reu-*, dont le thème II avec la forme pleine du suffixe ressurgit dans le présent à nasale.

Mention particulière doit être faite des racines à initiale *s* + consonne, de schème quadrilitère ou quinquilitère.

Dans tous les exemples clairs, on a affaire soit à un thème II (élargi) d'une racine à sifflante initiale, soit à un *s-* préfixé.

On a vu, par l'analyse de la racine « dormir » (p. 156), que **swep-* se ramène à I **seu-p-* : II **sw-ep-* d'une racine **seu-* qui, avec suffixe en dentale, donne aussi **seu-d-* (gr. εὕδω). Une racine homonyme **seu-* « bruire » sert de base à II **swén-* (skr. *svánati*, lat. *sonus*) et II **swér-* (skr. *svárati*, lat. *susurrus*). La racine **sek-* « couper » rend compte de multiples formes à **sk-* initial qui en sont des thèmes II à élargissement : **sk-éu-t*, **sk-éu-d-* **sk-éi-d-*, etc. Il est remarquable que, dans ces exemples où le groupe *s* + consonne représente la racine avec un suffixe, la sifflante ne manque jamais. Une forme telle que véd. *páçyati* est exceptionnelle et contredite en védique même par *spaç-* (lat. *spec-*), sur thème II **sp-ek-* avec *s-* assuré.

Au contraire, dans les cas si nombreux où l'initiale suppose **(s)k-*, **(s)t-*, **(s)p-*, etc., avec sifflante instable, il s'agit généralement d'une préfixation, et l'on constate que la racine commençait par la consonne non précédée de *s-*.

Le sanskrit notamment offre une série de racines ou de mots à *s-* non étymologique (Wackernagel, *Altind. Gramm.*, I, p. 265). Par exemple, dans les formes de **(s)ker-* « trancher » où *s-* manque souvent, divers indices montrent que la racine est en réalité **ker-* : cf. I **kér-t-* (skr. *kártati*) : II **kr-ét-* infixé **kr̥-n-ét-/*kr̥-n-tó-*, skr. *kr̥ntáti*; — I **kér-bh-* (m. irl. *cerb* « aigu ») : II **kr-ébh-* (lat. *scrobis*) ; — I **kér-y-* (gr. κείρω, lit. *skiriù*) : II **kr-éi-* + *n-* (gr. κρίνω, lit. *cernō*), etc. Dans **(s)teu-* « frapper », la racine est **teu-* seulement. Avec suffixes : I **téu-g-* (skr. *tójati*) : II **tw-ég-*, inf. nas. **tu-n-ég-* (skr. *tunákti*). — I **téu-d-* (got. *stautan*) : II **tw-éd-*, inf. nas. **tu-n-éd-* (skr. *tundáte*), etc. Le nom de l' « étoile », qu'il soit ou non en rapport avec la racine « étendre », n'a pas de sifflante fixe, cf. skr. *tārā-*. La sifflante n'est pas radicale

non plus dans *(*s*)*mer-* « penser, se souvenir » : skr. *smárati*, mais lat. *memor* ; ni dans *(*s*)*pen-* « tresser, tisser » : got. *spinnan*, mais lit. *pinù*. Même dans **sper-* (gr. σπείρω), des formes sans *s-* apparaissent parmi les thèmes-suffixes : I **sper-g-* ; II **spr-ég-* (cf. skr. *sphūrjati*) mais v. sl. *is-prŭgnąti*, *vŭs-pręgnąti*.

Il semble donc assuré que, dans les cas où une analyse précise est possible, le flottement de la sifflante initiale marque que celle-ci n'appartient pas à la racine. On ne saurait dire encore à quelle fonction répond la préfixation de *s-* : renforcement ? différenciation de racines homophones ? préfixation véritable ? En tout cas, le fait que *s-* ne fait pas partie intégrante de la racine dissipe l'apparence de nombreux quadrilitères, qui représentent des racines trilitères préfixées par *s-*.

Dans toutes les analyses de formes verbales suffixées, nous avons opéré avec deux thèmes seulement (I et II), impliquant, de la racine au suffixe, une alternance de degré plein et zéro. Il faut en effet rejeter l'idée qu'un thème verbal puisse comporter un double degré zéro. A s'en tenir à l'apparence des faits, il semblerait exister des thèmes **bhū-*, **gn̥-*, **pl̥-* ; mais ces formes ont une autre origine et ne doivent pas être rangées auprès des thèmes **pél-ə-* : **pl-éə-*, etc.

On doit poser comme vérités de fait, que : 1° le degré zéro du thème verbal (racine et suffixe) a pour raison exclusive l'addition d'un double élargissement ; 2° toute addition de plus d'un élargissement à un thème verbal dénonce une formation nominale. En effet : 3° les radicaux à double degré zéro ont constamment deux élargissements (ou plus), et donnent constamment des formes nominales. Ces principes, particulièrement le second, sont corollaires de l'observation (p. 153) sur l'impossibilité d'ajouter à une racine plus d'un suffixe et d'un élargissement à la fois. De fait, on peut se convaincre que les formes à vocalisme radical et suffixal zéro ne se trouvent pas hors des formations nominales. Quand elles servent

de base à des présents, c'est secondairement et comme type dénominatif.

Sur I *g^{w}ei-ə$_1$-, avec double élargissement *w* + *o*-, on obtient *g^{w}iəwo- > skr. *jīvaḥ*, lat. *uīuos*. Sur *gén-ə$_1$- + *t* + *o*- > *gn̥ətó-, skr. *jāta*-, lat. *gnā*-. De *bhew-ə$_1$ + *t* + *o*- > *bhuəto-, skr. *bhūta*-. De *pel-ə$_1$- + *n* + *o*- > *pl̥ənó-, skr. *pūrṇaḥ*. Le procédé consistant à isoler une base « *bhū*- », « *gn̥*- » va à l'encontre de la réalité ; seuls existent *gn̥to-, *bhūtei-, puisque c'est l'addition de deux élargissements qui fait passer *gen-ə- à *gn̥ə-. Les formes à double degré zéro ne constituent donc pas un état autonome de la racine, mais seulement la réduction phonétique de la racine suffixée. On peut passer en revue tous les cas semblables : il ne s'y trouve que des formes nominales : skr. *gīrṇáḥ*, *bhūtíḥ*, *jīváḥ*, *çūraḥ* ; gr. τρᾱνής, κμᾱτός ; av. *zaurva*-, *xrūra*- ; lat. *pūrus*, *factus* ; got. *knoþs*, etc. Il s'ensuit que les présents tels que lat. *uīuō* sont dénominatifs de *uīuus* ; que skr. *jūrvati* « vieillir » repose sur *jūrva- = av. *zaurva*- « vieillesse » (*ghr̥̄wo-), etc. Tous les anciens présents de ce type ont une origine nominale.

Les indications données p. 59, sur la formation des dérivés nominaux *deiwos, etc. peuvent maintenant trouver leur place dans le cadre de la structure des thèmes. Soit la racine *dei-. On a d'abord, avec suffixe *-ə$_1$-/-eə$_1$- : I *déi-ə$_1$- : II *dy-éə$_1$- (= skr. *dyā*-), et avec double élargissement *-t-o-* (ou *-t-ei-*) : *dyə$_1$-t-éi- > skr. *dīti*-, et *dyə$_1$-t-ó- > *dītá*-. Si les deux élargissements sont *-w* + *o*-, on aboutit à *dyəwó- > *dīwó- (skr. *dīváḥ*, gr. δῖος, lat. *dīus*), qui est donc indépendant de *deiwos, tout en sortant de la même racine. Les présents véd. *dīvyati*, v. sl. *divję* seront donc dénominatifs. — La racine admettait aussi le suffixe *-w-/*-eu- : I *dei-w- (dérivé nominal *deiwós) ; II *dy-éu-, qui a fourni, avec l'allongement des noms-racines, *dyēu- (skr. *dyaúḥ*, gr. Ζεύς, etc.). L'addition d'un élargissement *-t-* laisse intact le vocalisme radical plein : *dyéu-t-, la base de véd. *dyótate* ; mais, avec le

second élargissement, le vocalisme radical zéro apparaît : *dyu-m-ná-*, etc.[1].

La conséquence de ce principe sera que les présents à vocalisme zéro sont issus des noms. Sans entrer dans des développements qui seront réservés à l'étude du verbe, on discerne dès maintenant que le type skr. *tudáti, duháti, sṛjáti* (Renou, *Mél. Vendryes*, p. 309 sq.), av. *mərəzaiti, hərəzaiti*, doit reposer soit sur des noms thématiques, soit sur des participes : skr. *bṛhánt* : *bṛháti* ; gr. γράφων : γράφω. D'une part le sens « ponctuel » de ces présents s'explique bien en partant d'une base nominale qui présente, sans modalité d'aspect, l'idée verbale pure et simple ; d'autre part, le participe, avec son vocalisme zéro, a une structure régulière, qui est commandée par la nature des élargissements : I **gér-bh-* ; II *gr-ébh-* ; avec **-én-t-*, on obtient **gṛbh-én-t-*, gr. γράφων (pour *γραφών). Le présent *vídhyati* est à juger par rapport à I **wei-dh-* ; II **wy-édh-* ; la preuve qu'il repose sur un nom est donnée par lat. *(dī-)uidia*. — Une autre classe de présents dénominatifs est celle des intensifs-itératifs en **-sk-* (= *s* + *k*-), dont les formes nominales sont connues : skr. *pṛcchā́-, icchā́-*, gr. βοσκή, v. irl. *uisce*, etc., affectés de genres divers. Cette question sera reprise ultérieurement.

Ce n'est pas assez de dire que les racines et présents authentiques au thème I ont le vocalisme *e/o-*. Il faut ajouter que la voyelle radicale est brève par nature. Cette règle vise les prétendues racines à diphtongue longue **pōi* (**pī-*) « boire », **pō(i)-* « surveiller », **dhē(i)-* « allaiter », etc., qu'on admet depuis Schulze, *KZ.*, XXVII, p. 420 (= *Kl. Schr.*, p. 49 sq. ; cf. Hirt, *Ablaut*, p. 33). Ces racines, comme tant d'autres, ne sont que la projec-

1. La simplicité de ce schème où les formes sont génétiquement coordonnées contraste avec les reconstructions purement phonétiques, arbitraires et compliquées, qu'on a accumulées sur **dei-* (cf. Walde-Hofmann, s. v. *deus, diēs, diū*, etc.).

tion en indo-européen des formes historiques de quelques dialectes. Il ne suffit pas de superposer skr. *pā́ti*, *pītáḥ*, lat. *pōtus*, gr. πίνω pour conclure à i.-e. **pōi*, **pī-*. Une analyse méthodique de ces formes procédera par une discrimination exacte de la racine, des suffixes et des élargissements.

En indo-européen, la racine signifiant « boire » a la forme **péə₃-* (= **pō-*), d'où le présent radical **péə₃-ti*, skr. *pā́ti*, et le présent redoublé **pí-pə₃e-ti* > skr. *píbati*, etc. ; le *-b-* représente probablement *-p-* sonorisé par *-ə-* consonne. Avec suffixe **-y-*/**-ei-*, on aura : I **péə₃-y-* : II **pə₃-éi-*. Sur le thème I ont été institués d'abord le causatif skr. *pāy-áyati*, puis divers dérivés nominaux à double élargissement : **peə₃-y* + *t* + *o-* devient **pə°-i-t-o-* (en notant par *ə°* un *ə* syllabique en hiatus devant *i*), lequel s'assimile en **pi-i-tó-* > skr. *pītáḥ* ; de même **pə°-i-n-o-* > **pi-i-no-* > gr. πῖνον. De là le présent gr. πίνω et en général le nouveau thème **pī-*, v. sl. *piti*, etc. — La racine homophone « surveiller (le bétail) » **peə₃-* admet aussi un suffixe *-y-*. Avec élargissement **-w-*, la forme sera **péə₃-y-u* = **pōyu* > gr. πῶυ. Mais si, à l'intérieur du développement nominal ainsi constitué, le thème **pōy-* se trouve devant consonne, le *-y-* final se vocalise et par suite le *ō* qui précède doit s'abréger. A côté de **pōyu*, on aura **pŏ-i-mēn* > gr. ποιμήν. Par contre, les conditions seront différentes dans un état de langue plus ancien. Si **péə₃-y-* reçoit directement le double élargissement nominal *-w-r* (devenu **-w-er-* ou **-w-r̥*), la racine tombe au degré zéro et le *ə* devient syllabique : **pə°-i-w-r̥* > **pi-i-w-r̥* > **pī-wr̥* (gr. πῖαρ). Nous rapportons en effet gr. πῖαρ, skr. *pívan-*, etc., à la racine de πῶυ. Il faut remarquer que cette racine concerne avant tout la garde des moutons : hom. πῶυ est le troupeau de moutons (proprement « l'élément ovin ») à la différence de ἀγελή « troupeau de bœufs » ; ποιμήν désigne le « berger » (**berbicarius*), et ποίμνη le « troupeau de moutons » ; cf. arm. *hoviv* « berger » > **owi-pā-*. Le πῖ(ϝ)αρ sera donc le produit spécifique du πῶυ, la graisse

de mouton, le suif ; pour le rapport sémantique, on pensera aussi à skr. *gávya-*, arm. *kogi* « beurre » en face de *gaúḥ*. — Un troisième exemple sera la famille de gr. στέāρ (*στᾱ́yαρ), qui procède de *$sét$-ə$_2$- : *st-$é$ə$_2$. Le premier élargissement -*y*- ne change rien au vocalisme : *$st\acute{e}$ə$_2 y$- > av. *stāy-*. Mais le second -*o*-(-*ā*-) en provoque la réduction : *stə°-y-ā- > skr. *stíyā-*, d'où *styāyate*. Avec -*m*- comme second élargissement : *stə°-i-m- > *sti-im- > skr. *stīm-*, cf. *stīmáḥ*, *vi-ṣṭīmín-*, etc. On reconstruira de la même manière gr. στῖβ- ou lat. *stīp-*, toutes formes d'origine nominale. — Prenons encore la racine « sucer ; allaiter » : *$dh\acute{e}$ə$_1$- = skr. *dhā-*, gr. θῆ(σθαι), base des dérivés secondaires *dhātrī-*, gr. θῆλυ(ς), lat. *fē-mina*, etc. Avec -*y*- (skr. *dhāy-*) augmenté de deux élargissements -*t-o-* : *dhə°-i-t-o- > *dhi-i-tó-, skr. *dhītáḥ*, cf. lat. *fīlius*. Mais postérieurement le thème *$dh\acute{e}$ə$_1$-y- = *dhēy- (skr. *dhāy-*), suivi d'une formation en consonne, deviendra *dhĕi- ; ainsi *dheinu-, skr. *dhenú-*, av. *daēnu-*.

Comme on pouvait le prévoir, les radicaux à diphtongue longue en -*w*- obéissent aux mêmes principes. Dans le nom du « soleil », le radical *sāw- se ramène à *$s\acute{e}$ə$_2$-w- qui, augmenté de *-l-o-, donne *sə°-u-l-o- > *su-u-lo- > *sūló-, skr. *sūráḥ*. — Nous tirerons le nom du « feu » d'une racine *peə$_2$-, suffixée par -*w*- : I *$p\acute{e}$ə$_2$-w-, dont le vocalisme ne sera pas modifié par l'addition d'un élargissement -*r*-, donnera *$p\acute{e}$ə$_2$-w-r > *$p\acute{e}$ə$_2 ur$, hitt. *paḫḫur*. Après la chute de -ə$_2$- intervocalique se produit la contraction en *pūr, gr. πῦρ. Cette analyse ôte tout fondement au rapprochement si souvent fait entre gr. πῦρ et lat. *pūrus*. La racine de lat. *pūrus*, a pour représentation indo-européenne I *$p\acute{e}u$-ə$_1$- : II *pw-$\acute{e}$ə$_1$-, cf. l'état infixé *pu-n-$\acute{e}$ə$_1$-, skr. *punāti* (p. 161). Il n'y a rien de commun entre la racine *peə$_2$- de gr. πῦρ et la racine *peu- du lat. *pūrus*. — Tombera également la corrélation établie entre gr. δαίω, δύη et skr. *dunōti* sur la base d'une étrange racine « *dāu dəu dū duṷ* » (Boisacq, s. v. δαίω). Le présent infixé skr. *dunóti* « brûler, affliger » suppose un thème II *dw-éu-, donc

I **déu-w-*, d'une racine **deu-* qui apparaît dans *dăvāḥ* « incendie », *do-man* « tourment », gr. δύη « tourment ». Mais *dūnáḥ* atteste une suffixation en *-ə-* : **déu-ə-* + *n* + *o-* > **du-ə-nó-* > *dūnáḥ*. De tout autre origine est la base **daw-* de gr. δαίω, δαίς, etc. Il s'agit de **déə₂-w-* au degré zéro **də₂-w-*, gr. δᾰϝ-. La comparaison entre gr. δα(ϝ)ίω et skr. *dūnáḥ* est aussi peu fondée que celle de hitt. *paḫḫur* avec lat. *pūrus*.

Au nombre des prétendues racines qui représentent en réalité des thèmes verbaux, on voit combien sont rares les vrais présents radicaux. Il en reste cependant assez pour aider à poser des racines véritables telles que : **ə₁es-* « être » ; **sekʷ-* « suivre » ; **sekʷ-* « parler » ; **tep-* « chauffer » ; **bher-* « porter » ; **ten-* « tendre » ; **men-* « réfléchir » ; **med-* « mesurer » ; **segh-* « tenir » ; **gʷhen-* « frapper », etc. ; pour ne citer que celles-là, ce sont des racines certaines et de forme constante. Bien entendu, la faculté d'admettre un suffixe ne leur fait pas défaut : **sekʷ-* « parler » donne I **sékʷ-t-* (lat. *in-sec-t-iones*) : II **skʷ-ét-* (v. irl. *scél*, gall. *chwedl* < **skʷet-lo-*). Même **ə₁es-* « être » sert à former I **ə₁és-w-* (hitt. *aššu*, gr. *ἔϋ > εὖ) et II **ə₁s-éu-* (skr. *sú-*, gr. ὑ-γιής); — I **ə₁és-dh-* (skr. *édhate*, gr. ἐσθ-λός) : II **ə₁s-édh-* (skr. *sadh-*).

Les traits acquis par des analyses successives se composent en une définition unitaire et constante de la racine indo-européenne et de ses aspects.

1° La racine indo-européenne est monosyllabique, trilitère, composée de la voyelle fondamentale *ĕ* entre deux consonnes différentes.

2° Dans ce schème constant : consonne + *e* + consonne, les consonnes peuvent être de n'importe quel ordre pourvu qu'elles soient différentes; seule est exclue la coexistence d'une sourde et d'une sonore aspirée.

3° La racine fournit, avec un suffixe, deux thèmes alternants : I racine pleine et tonique + suffixe zéro : II racine zéro + suffixe plein et tonique.

4° Au suffixe peut se joindre un seul élargissement, soit ajouté après le suffixe du thème I, soit inséré entre l'élément radical et le suffixe du thème II (infixation).

5° L'addition supplémentaire d'un élargissement ou d'un suffixe à un thème déjà suffixé et élargi constitue une base exclusivement nominale.

Ces principes, étant l'aboutissement des considérations qui précèdent, ne demandent pas de longs commentaires. On a vu que le dissyllabisme apparent de certaines racines indique simplement un état suffixé. Mais la racine, monosyllabique, est en même temps trilitère. Cette définition doit être entendue littéralement et phonétiquement, et non pas au sens où les sémitistes l'emploient pour caractériser seulement le schème consonantique de la racine. Nous posons comme trilitère non seulement **men*, **pet-*, **g^{w}hedh-*, **$ə_1$es-* mais aussi **lei-*, **bheu-* par résolution des diphtongues. En conséquence, sont exclues : les racines à voyelle longue ou autre que *e* (*o*); les racines à initiale ou finale vocalique; les racines à consonnes pareilles (*pep-* *mem-*, etc.); les racines à sourde et sonore aspirée[1]. Les règles 3 et 4 fournissent une base commune aux thèmes verbaux et nominaux sans différence. Avec la règle 5, on acquiert un moyen de discrimination applicable à toutes les formes anciennes et qui montre que le champ des formes nominales est beaucoup plus vaste que celui des formes verbales : pour un nom, l'indo-européen dispose d'une riche gamme de possibilités, depuis la racine même (= nom-racine) jusqu'à une longue accumulation de suffixes et d'élargissements ; pour un thème verbal, la formation joue dans des limites restreintes et admet au plus un suffixe et un élargissement. Cette distinction est matérialisée par le passage au degré zéro qui intervient dans un thème suffixé à deux élargissements. La règle 5 peut donc

1. Ce dernier trait a été reconnu par F. de Saussure. Cf. Meillet, *Introd.*[7], p. 174.

se formuler : il n'y a pas de thème verbal au degré zéro. Enfin ces règles impliquent que, pour poser à coup sûr une racine, il faut au moins deux formes verbales sous des états différents. Quand cette condition n'est pas remplie, la restitution devient hasardeuse. On ne saurait dire, par exemple, si dans le thème isolé *tekþ- (skr. *takṣ-*, gr. τεκτ-), l'élément *þ — d'ailleurs mal défini phonétiquement — est suffixe ou élargissement ; la forme de la racine demeure donc indécise.

Le problème des « élargissements de racine » se trouve réglé par la distinction établie ici entre « suffixe » et « élargissement ». Du même coup est définie la fonction de la « voyelle thématique » *e/o*. Contrairement à l'opinion courante, cette voyelle se comporte en tout comme un élargissement. Elle n'a pas de degré plein, et ne sert donc jamais de suffixe radical ; ceci n'est pas accident, mais nécessité absolue, puisque *-e/o* comme suffixe dans un thème I devrait avoir dans le thème II l'aspect « *-ee-* » ou « *-oo-* ». On sait par ailleurs que la thématisation des formes radicales s'opère à un stade relativement récent. La fonction primordiale de cet élargissement a été de fournir des dérivés de neutres radicaux, comme dans **pĕ̄d* : *pedó-* (skr. *padám*) ; c'est une fonction différentielle et une marque d'appartenance, soulignées par le ton. Il s'ensuit que le couple τόμος : τομός n'a qu'une apparence d'homogénéité. Dans le système originel, l'opposition du nom-racine et du dérivé a dû s'exprimer par **tóm* : *tomó-*. Le type gr. τόμος est nécessairement *postérieur* à τομός et en procède. Dans τομός, le *-o-* est un morphème ; dans τόμος, c'est une addition sans valeur fonctionnelle.

Jusqu'à la limite indiquée par la règle 5, le thème est indistinctement nominal ou verbal. Mais la question se pose de savoir quelle est la nature propre des désinences verbales, et si elles ont été, de toute antiquité et par nature, différentes des éléments qui caractérisent le nom comme tel. Nous ne pouvons donner ici même un examen rapide d'un problème aussi grave. Il importe cependant

de fixer dès à présent, repères en vue d'une discussion future, les coïncidences suivantes :

1° Les désinences verbales ne comptent aucun élément qui ne soit représenté parmi les suffixes.

2° La relation formelle entre le participe présent **-e/ont-* et la 3ᵉ plur. **-ont(i)* ; entre gr. -μεναι ou -μενοι et lat. 2ᵉ plur. *-minī*; entre les neutres en *-r* et la forme impersonnelle 3ᵉ sg. en *-r*, a été reconnue depuis longtemps, ainsi que la similitude entre le vocatif et l'impératif.

3° L'alternance **-m* et **-em* des désinences entre **bher-m-* (skr. *bhar-m[i]*) et **bher-em* (skr. *[a]bharam*) reproduit celle des suffixes entre les thèmes verbaux I **(ter-)m-* et II **(tr)-em-*.

4° La 1ʳᵉ plur. primaire active gr. εἰμές (dor.), ἐσμέν coïncide, sous tous les rapports avec un neutre tel que αἰές αἰέν, comme le montrent les prototypes

**$ə_1$es m-és* **$ə_1$es-m-én* (εἰμές ἐσμέν)
**$ə_2$ei-w-és* **$ə_2$ei-w-én* (αἰϝές αἰϝέν)

qui ont même vocalisme radical, même degré du suffixe, même finale, même place du ton.

5° L'élément *-dh-* qui entre dans les désinences médio-passives au pluriel (skr. *-dhve*, *-dhvam*, gr. -σθε) s'identifie au suffixe *-dh-* (cf. p. 197);

6° Le *-w-* du parfait dans *plēu-(ī) gnōu-(ī)*, skr. *(ja)jñaú* se présente comme un élargissement du thème II : **plē-w-* est superposable à **plē-dh-* (gr. πλῆθ-), **gnō-w-* à **gnō-r-*, etc.; ce sont les désinences et, en sanskrit, le redoublement qui orientent la forme verbalement.

De toutes les théories proposées sur le verbe et les désinences verbales, celle de M. Hirt, *IF.*, XVII, p. 36 sq., qui conclut à une origine nominale, cadre le mieux avec ces premières remarques et avec les principes généraux dont elles découlent [1].

1. Ceci est position de principe. Nous réservons notre appréciation sur les arguments de M. Hirt et sur le détail de sa démonstration.

CHAPITRE X

STRUCTURE DES PLUS ANCIENS DÉRIVÉS NOMINAUX

Constitués sur une base commune, le verbe et le nom ne se différencient, quant à leur thème, qu'à partir du troisième élément additionnel, où commence le domaine exclusif du nom. Aux exemples qui en ont été cités ci-dessus, p. 165, il sera permis d'ajouter quelques vérifications complémentaires.

Un adjectif tel que skr. *pṛthú-* repose sur une racine **pel-* « étendre », suffixée par *-ə-* dans hitt. *palḫ-atar* « largeur ». Avec suffixe *-t-*, on tire de la racine les thèmes I **pél-t-*, II **pl-ét-*. Sur ce thème II viennent se fixer un élargissement -ə$_2$-, puis un suffixe *-éu-*, adjonction qui entraîne le vocalisme zéro du thème : **pḷtə$_2$éu-* > skr. *pṛthúḥ*, gr. πλατύς. Comme F. de Saussure l'avait reconnu (p. 158), l'aspirée indienne est la trace de *ə* (= ə$_2$). Une pareille structure est a priori limitée à une formation *nominale*, ce que l'événement confirme. — A la base de κρέας et des mots apparentés, se trouve une racine **ker-* avec suffixe *-w-* : I **kér-w-*, II **kr-éw-*. Du thème II, la forme élargie par *-ə-* est probablement conservée par gr. κρέᾰ (employé comme pluriel). Elle reçoit un second élargissement *-s-* dans gr. κρέας, skr. *kravíṣ-*. Cette dernière forme se dénonce comme hystérogène par le vocalisme radical plein, au lieu du vocalisme zéro que l'on trouve en effet dans **krwə-ro-* (*-to-*, *-mo-*, etc.) > **kruəro* , skr. *krūrá-*, av. *xrūra-*, *xrūta-*, *xrūma-*, lat. *crūdus*, etc.

Sur le groupe de lat. _cruor_ v. sl. _krŭvĭ_, etc., cf. ci-dessous. — Le nom de la « tête » a pour racine _*ker-_ ; avec suffixe _-ə$_2$-_ : I _*ker-ə$_2$-_. Un élargissement _-w-_ attaché à _*kerə$_2$-_ donne gr. κερα(ϝ)-ός. Avec _-s-_, on obtient _*kérə$_2$-s_, gr. κέρας, et, sur le thème II _*kréə$_2$-s-_, lat. _*crās-ron-_ (_crābrō_), gr. κράνιον (*κρᾱς-ν-). Un nouvel élément _-en_ produira _*kr̥əs-én-_ > _*kr̥̄sén-_, skr. _çīrṣán-_, gr. κράα(τος) : c'est sur _çīrṣán-_ que doit avoir été recréé skr. _çiráḥ_, qui ne concorde pas avec κέρας et dont le vocalisme serait autrement incompréhensible; av. _sarah-_ ne correspond pas nécessairement à _çiráḥ_ et peut représenter aussi bien _*kérə$_2$s_, comme gr. κέρας. En grec il semble que _*kérə$_2$s_ (κέρας) ait servi de base à une nouvelle dérivation en _-*no-_ : _*kr̥-əs-no-_ > *καρασνο- > κάρηνα ; et en _*-n̥_ : *κάρασα > *κάρᾱ, devenu κάρη d'après κάρηνα. Quant à κάρ (*καρς), il est probablement pour _*ker-s_ avec le vocalisme de _*kr̥-ós_ (καρός). — Pour expliquer le nom si embrouillé du « chemin », on posera une racine _*pen-_ avec suffixe _-t-_ : de là _*pon-t(i)_, _*pn̥-t-ei-_ (gr. πόντος, lat. _pons_, v. sl. _pǫtĭ_, v. pr. _pintis_). Il faut admettre sur le thème plein, une suffixation également pleine (et anormale) par _*-eə$_2$-_ en indo-iranien : _*pontéə$_2$-_, av. _pantā-_; skr. _pánthā-_ (avec _-h-_ des cas obliques); au gén. abl. sg. _*pn̥tə$_2$és_ > av. _paθō_, où le _-ə$_2$-_ a aspiré l'occlusive précédente. Il semble que _*pat(h)ā-_ et _*panth-_ se soient contaminés pour fournir une forme aussi irrégulière que l'est véd. _pánthāḥ_, gén. _pathā́ḥ_.

Autrement, l'utilisation nominale d'un thème est chose normale. Un neutre tel que _*péku_ atteste le thème I _*pék-w-_ auquel répond II _*pk-éu-_ (av. _fšu-_). Si l'on remarque en outre que plusieurs suffixes coexistent avec _-w-_ — ainsi I _*pék-t-_ (lat. _pecten_, _pectus_) : II _*pk-ét-_ (cf. gr. κτείς) ; I _*pék-s-_ (skr. _pakṣ-_) : II _*pk-és-_ (av. _fšah-_, cf. Bailey, _BSOS_, VII, p. 275), on se convainc que la racine est _*pek-_ (cf. gr. πέκω, πόκος) et que _*péku_ est du type de _*pélu_ (got. _filu_). Par contre, dans un neutre comme _*médhu_, une analyse en _*médh-w-_, si probable qu'elle soit, n'enseigne rien, puisqu'on ne peut la corroborer ni par une

preuve sûre que *-w-* soit suffixal, ni par la production d'une racine **medh-*. Pour les mêmes raisons le nom de l'« os » échappe à l'analyse : le radical *$*ə_3$ést(h)- = óst(h)-* ne comporte pas de forme alternante. Que nous en ayons des formes élargies par *-y-* (skr. *ásthi*), *-n-* (*asthn-áḥ*) ou *-s-* (lat. *oss* < **ost(h)-s*), avec une opposition établie secondairement entre **ósthy-* et **ost(h)éi-* (skr. *ásthi* : gr. ὀστέον), cela ne change rien au caractère fixe et irréductible de ce neutre. Aucune racine ne transparaît non plus dans *$*ə_3$éwy-* (lat. *ouis*), ni dans **nék^{w}t-* « nuit » (hitt. *nekuz* « de nuit », **nek^{w}t-s*), bien que *-t-* soit sûrement additionnel : nous expliquons l'aspirée de gr. νύχα, πάννυχις, etc., par *-ə-; soit deux formations parallèles **nék^w-t-* et **nék^w-ə-*; comparer **sék^w-t-* (lat. *sector*) et **sék-^{w}-ə* (véd. *sákh-ā*). A plus forte raison renoncera-t-on à analyser gr. γάλα(κτ), γλάγος, lat. *lac*, dont le prototype ne se laisse pas restaurer sûrement. En somme, les noms qui ne permettent pas de définir une racine sont ceux qui n'offrent pas d'alternance radicale ; à l'occasion, ils peuvent recevoir secondairement un suffixe alternant *-*w-/-eu-*, *-*y-/-ei-*, etc., qui les fait entrer dans le système d'oppositions entre neutres et dérivés.

Sous la forme la plus simple qu'ils puissent affecter, les noms s'identifient à la racine pour constituer des « noms-racines ». Mais la théorie de la racine que nous avons formulée modifie l'appréciation de plusieurs de ces noms : par exemple, **rēg-* est en réalité un thème II *$*ə_3$rég-* (p. 152) utilisé nominalement ; — lat. *nix*, gr. νίφα (acc. sg.), c'est-à-dire **sneig^{w}h-*, représente II **sn-éi-g^{w}h-*, donc I **sén-y-* d'une racine **sen-*, avec élargissement *-*g^{w}h-* ; — skr. *dyaúḥ* est pareillement un thème II *$*dyéu_1$-* suffixé en *-w-*. L'examen de l'ensemble des formes permettra seul de décider, dans chaque cas, si l'on a affaire à un véritable nom-racine ou à un thème pris comme nom. Nul doute que les vrais noms radicaux soient aussi rares que les verbes radicaux authentiques.

Réserve faite de cette condition, on remarquera que les plus anciens thèmes (racine + suffixe) employés comme noms ont le vocalisme long : **rēg-*, **dyēw-*, **kērd-*, **ōkʷ-*, **wōkʷ-*, etc. La voyelle longue apophonique de ces radicaux doit être soigneusement distinguée de la longue contracte de *pāx* ($\bar{a} = e\partial_2$). Il va sans dire que ce principe porte sur les noms analysables et sur ceux-là seulement. La voyelle longue de **bhrū-*, **mūs-*, gr. ἰχθῦς, κρῖ, skr. *ās-* (lat. *ōs*) échappe à l'appréciation. Dans le nom ainsi formé, il s'est institué, avec l'établissement de la flexion, une opposition de principe entre le vocalisme long des cas forts et le vocalisme réduit des cas faibles (cf. **pōd-* : *ped-*). Mais il arrive fréquemment, sinon dans la majorité des cas, que cette distinction se soit abolie pour laisser prédominer dans la flexion entière le même vocalisme : on aura ainsi en latin d'une part *rēx rēgis, lēx lēgis, uōx uōcis, lūx lūcis,* de l'autre *nix niuis, *dix dicis, pix picis, dux ducis* ; au lieu de l'ancien **krĕd-* : *kr̥dés,* on généralise **kr̥d-* : *kr̥dés* (lat. *cor, cordis*), etc. Pour tirer de ces noms des dérivés, le procédé le plus largement employé consiste à leur adjoindre l'élément **-en-*. Peut-être a-t-on remarqué, au long du chapitre précédent, que **-en-* n'intervient jamais comme suffixe de thème. Il n'y a pas de présent indo-européen en **-en-*. Cette nasale est affectée exclusivement, comme élargissement, au rôle d'infixe. En effet, **-en-* apparaît spécialisé hors du thème verbal comme outil de dérivation *nominale.*

Les formations nominales à suffixe **-en-* sont trop connues pour mériter ici plus qu'un rappel. Plusieurs d'entre elles ont d'ailleurs fait l'objet de remarques dans les chapitres précédents, particulièrement avec des élargissements (**-en-t-*, **-en-g-*, **-en-do-*, etc.). Le seul fait à établir est la double affectation de ce suffixe dans la dérivation : 1° il sert à constituer des *dérivés casuels,* génitif-ablatif sg., génitif plur., en s'adjoignant des désinences : *asth-n-áḥ, krátū-n-ām* ; — 2° il fournit des *féminins,* à l'aide de suffixes de « motion », dans le type

pátiḥ : *pát-n-ī*, gr. πόσις : πότνια[1]. Nous ramenons à l'unité cette double fonction : le *-n-* du gén. *asthnáḥ* et le *-n-* du fém. *pátnī* ne font qu'un. Génitif et féminin sont des modalités de la notion générale d'appartenance que l'adjectif exprime : or le génitif en **-en-* et le féminin en **-en-* sont des variétés, précisées par des désinences, de l'adjectif en **-en-*[2].

Ce suffixe **-en-/-n-* a pris une extension considérable dans la dérivation nominale instituée sur les deux thèmes. Avant tout, il convient de dire les principes selon lesquels s'ordonnent les catégories nominales les plus anciennes, pour situer dans leur cadre les dérivés en **-en-*; en **-er-*, etc.

*
* *

Si l'on s'établit dans l'état primitif de l'indo-européen auquel la théorie de la racine nous reporte, on y voit fonctionner deux systèmes de dérivés nominaux liés aux deux thèmes radicaux. Rappelons que le binôme fondamental consiste dans les oppositions : I **dér-w-* : II **dr-éu-* ; — I **pél-w-* : II **pl-éu-* ; — I **pék-w-* : II **pk-éu* ; — I **kér-d-* : II **kr-éd-* (skr. *çrad-*), etc. Nous considérerons successivement chacun de ces deux thèmes avec les modifications qu'y apporte éventuellement l'adjonction d'un élément de dérivation.

THÈME I. — Les noms formés par le thème I ont souvent le vocalisme long *ē* (*ō*), mais *ĕ* (*ŏ*) se rencontre aussi :

**der-w-* > **dŏrw-* (i.-ir. *dāru-*, hitt. *tāru*, gr. δόρυ)
**gen-w-* > **gĕnw-* (skr. *jānu-*, hitt. *kenu* ; gr. γόνυ)
**$ə_2$éi-w-* > **$ə_2$ēiw* (i.-ir. *āyu-*)

1. Sur le développement de ce type en grec, cf. Chantraine, *Formation des noms*, p. 107 sq. — Voir en dernier lieu Charpentier, *Monde oriental*, XXVI, 1932, p. 163 sq. sur les féminins skr. *páliknī*, *ásiknī*.

2. Cette conception rejoint celle qui a été énoncée au sujet de *-ī-* (marque d'adjectif, de féminin et de génitif) par J. Lohmann, *Genus und Sexus*, p. 67 sq.

**sen-w-* > **sēnw* (*sōnw-*), skr. *sā́nu*
**pél-w-* > **pélw-* (got. *filu* ; gr. *πόλυ)
**tér-w-* > **térw-* (gr. τέρυ)
**pék-w-* > **pékw-* (i.-ir. *páçu*, lat. *pecu*).

Ces noms reçoivent **-es-* ou **-en-* pour fournir soit le génitif-ablatif sg., soit des dérivés susceptibles eux aussi de constituer un génitif-ablatif, comme c'est le cas en grec. Le suffixe s'ajoute, sans en altérer le vocalisme, au radical qui est identique au nominatif-accusatif. La voyelle radicale est brève. Avec **-e/os-* : *dórw-* : *dorwés* (gr. δουρός) ; — **gónw-* : **gonwés* (gr. γουνός) ; — **pékw* : *pekwés* (skr. *paçváḥ*), etc. Avec **-en-* : **dórw-* : *dorwén-* (cf. δούρατος) ; — **gónw-* : **gonwén-* (cf. γούνατος) ; avec *-er-* : **ghei-m-* : **gheimer-*, gr. δυσ-χείμερος ; **bhen-dh-* : **bhendher-*, gr. πενθερος), etc. En grec, le thème nouveau en *-n-* constitue la base d'une flexion de pluriel, mais cette innovation n'engage pas le système fondé sur le thème I.

Thème II. — Les noms dérivés **dr-éu-*, **pk-éu-*, **gn-éu*, **sn̥-éu-* apparaissent soit en composition, soit comme mots indépendants, soit enfin mêlés, comme cas faibles, à la flexion des thèmes I qui fournissent les cas forts : ainsi skr. *sā́nu*, g. abl. *snóḥ*, *dā́ru*, g. abl. *dróḥ* (p. 54). Au point de vue indo-européen, il s'agit d'un thème indépendant, apte à recevoir, comme le précédent, des éléments de dérivation.

Quand ces noms sont allongés par **-es*, par **-en-* ou par tout autre élément, le suffixe du thème passe au degré zéro où la racine se trouve déjà, et le suffixe additionnel prend le degré plein :

[I **dér-w-* :] **dr-éu-* > **dr-w-és* (gr. δρυός gén.) ; **dr-wén-* (av. *drvan-*).

[I **kér-w-* :] **kr-éu-* > **kr-w-ér-* (cf. gr. κρυερός) ; **kr-wén-* (lat. *cruen-tus*) ; **kr-w-és* (cf. gr. κρυός).

[I **gér-w-* :] : **gr-éu-* > **g'r-w-es* (av. *zrū* = *zrvō* g. sg.) ; **g'r-w-én-* (av. *zrvan-*).

[I **bhér-w-* :] **bhr-éu-* > **bhr-w-én-* (cf. skr. *bhurván-*).
[I **pék-t-* :] **pk-ét-* > **pk-t-én-* (gr. κτείς).
[I **kér-d-* :] **kr-éd-* > **kr-d-éi-* (cf. lit. *širdìs* avec *r̥*).
[I **əéu-d-* :] **əw-éd-* > **əu-d-én* (skr. *udán-*) ; **əu-d-er-* (cf. ὕδωρ).
[I **ker-t-* :] II **kr-ét-* > **kr̥-t-er-* (gr. κρατερ-ός), **kr̥-t-es-* (gr. κράτος)[1].

Le dérivé ainsi formé est susceptible d'engendrer à son tour une flexion ou une dérivation. Alors le même procès recommence : le nom tout entier passe au degré zéro et un nouveau suffixe plein s'y ajoute :

**dr-w-en-* > **dr-u-n-es* (véd. *drúṇaḥ* g. sg.)
**bhr-w-en-* > **bhr-u-n-en-* (germ. **brunen-*)
**g'r-w-en* > **g'r-u-n-ei* (av. *zrunē* dat. sg.)
**əu-d-en* > *əu-d-n-es* (skr. *udnáḥ* g. sg.).

Il arrive même, mais exceptionnellement sauf en germanique, qu'un quatrième maillon s'attache à cette chaîne de dérivés ; tout ce qui précède le nouvel élément se réduit au degré zéro :

**bhr-u-n-en-* > **bhr-u-n-n-en* (got. *brunna*).

Tout ceci compose un système cohérent dont les pièces sont en rapport intime et réagissent l'une sur l'autre. Mais, parallèlement à ce mode de dérivation, un autre procédé servait à tirer du thème II des noms neutres, à l'aide de *-r* ou de *-n*. Il consistait à allonger le vocalisme radical du thème II élargi par *-r* ou *-n*.

La situation définie provisoirement p. 26 sq., pour les noms du type gr. ἧπαρ, est amenée ici à la pleine clarté. Nous avons indiqué brièvement que les deux types en *-r̥* (gr. οὖθαρ) et en *-er* (lat. *ūber*) distingués par J. Schmidt ne sont que des variantes dialectales du type en *-r* conservé dans **wēsr* (lat. *uēr*). Seul *-r* ou *-n* doit être posé en indo-

1. Les observations de H. Frisk, *Zur i.-ir... Nominalbild.*, p. 69 sq. sur κρατερός κρυερός considérés comme récents, ne sont pas fondées.

européen comme finale de ces neutres. Il s'agit en effet du même traitement dialectal que subit la finale *-*m* de nom.-acc. neutre ou d'acc. masc. En indo-iranien et en latin *-*m* prend la forme -*em* ; en grec, *-*m* se vocalise en *-*m̥*. Pareillement *-*r* donnera i.-ir. et lat. *-*er*, mais gr. *-*r̥*. Donc la différence entre gr. (οὖθ)-αρ et lat. (*ūb*)-*er* est parallèle à celle qui existe entre gr. (πόδ)-α et lat. (*ped-*)*em*. Elle est indépendante de celle qui sépare av. (*yāk*)*ar* de skr. (*yák*)*r̥t* ; ici la réduction de *-*er* à *r̥* est évidemment déterminée par l'addition de -*t*. Par suite, la finale *-*r̥* de lat. *iecur* (*femur*) ne peut se comparer directement à celle de gr. ἧπαρ ; lat. *iecur* suppose une finale *-*r̥t* pareille à celle de skr. *yákr̥t*. La ressemblance de lat. -*ur* et de gr. -αρ tient à un simple fait de convergence.

Un exemple limpide de cette formation est donné par la racine **ə₁éu-* qui produit I **əéu-s-* : II **ə₁w-és-*. Le thème II **əwés-* servira de base à un neutre *(*ə*)*wḗs-r* conservé intact dans lat. *uēr* ; puis, avec finale différenciée en *-*er* et *-*r̥* entre l'indo-iranien et le grec, on aura **vāsar-* (cf. skr. *vāsará-* et ir. **vāhar-* attesté avec métathèse de quantité par pers. *bahār*) et gr. ἔαρ (**wḗsr̥*). Dans les autres exemples, le latin partage avec l'indo-iranien le traitement *-*er*. La même règle explique les formes encore obscures de gr. ὄνομα, skr. *nā́man-*, etc. On doit partir d'une racine **ə₁en-* avec suffixe -*m*-. L'état I élargi par *-*en*- sera **ən-m-en* (v. sl. *imę*) ou **ə₁on-m-en* sur le plan de **gón-w-en-* (gr. γούνατος) ; de là gr. *ὄνμα > ὄνομα (ou ὄνυμα) avec -ο- (-υ-) d'anaptyxe. L'état II **ənḗm-* avec allongement radical et addition de -*n* donnera *(*ə*)*nēmn*, i.-ir. *nāman-*, hitt. *lāman-* (avec dissimilation), lat. *nōmen*, etc.

Quand le nom ainsi formé (thème II à allongement radical avec *-*r* ou *-*n*) reçoit un second élargissement, la voyelle radicale s'abrège. Voilà pourquoi av. *yākar* contraste avec skr. *yăkr̥-t*, lat. *iĕcur*(*t*) ; av. *snāvar* avec **snĕwr-o-* (gr. νεῦρον) ; hitt. *ēsḫar* « sang » avec skr. *ăsr̥g* ; **wēsr* (lat. *uēr*) avec **wĕserā-* (lit. *vasarà*) et hitt. *wātar* « eau » avec son gén. *wetenaš*.

Étant admis que les neutres de cette catégorie ont pour base le thème II — et les faits ne laissent place sur ce point à aucun doute, cf. encore **bher-w-* (lat. *fervēō*) et **bhr-ēw-r* (gr. φρέᾱρ) —, il devient aisé d'interpréter le nom mystérieux qui désigne le « foie », **lyēk*^{w}*r*. On a affaire simplement à la substantivation du thème II **lyék*^{w}*-*, donc à I **léi-k*^{w}*-* « laisser ». Que l'on se souvienne, en comparant lat. *exta* (**ex-secta*), *prosecta* (umbr. p r u s e ç i a), que les entrailles et spécialement le foie sont les « parties retranchées », réservées au culte, et l'on comprendra que le foie ait pu être dénommé l' « organe laissé, abandonné (aux dieux) », celui qu'on « laisse de côté » en dépeçant la victime. S'il fallait une nouvelle preuve que **léi-k*^{w}*-* comportait un thème alternant **ly-ék*^{w}*-*, on la trouverait dans le présent infixé **li-n-ék*^{w}*-* (skr. *rinákti*), cf. p. 161. Et à son tour l'ensemble de ces formes, distribuées entre deux thèmes, suffirait à prouver que la racine était exclusivement **lei-*. Tout se coordonne dans la théorie de la racine.

En illustration aux règles qui viennent d'être formulées, la liste suivante montrera la régularité de ces neutres en **-r* ou en **-n* :

I	II	NEUTRE
**ə$_1$éu-s-*	**əw-és-*	**əwēsr* (lat. *uēr*)
**sén-w-*	**sn-éu-*	**snēwr* (av. *snāvar*)
**léi-k*^{w}*-*	**ly-ék*^{w}*-*	**lyēk*^{w}*r* (gr. ἧπαρ)
**bhér-w-*	**bhr-éu-*	**bhrēwr* (gr. φρέᾱρ)
**ə$_2$él-w-*	**ə$_2$l-éu-*	**ə$_2$lēwr* (gr. ἄλη(ϝ)αρ)
**əéu-d-*	**əw-éd-*	**əwēdr* (hitt. *wātar*)
**pél-w-*	**pl-éw-*	**plēwr* (cf. gr. πλεῦρον)
**əén-m-*	**ən-ém-*	**ənēmn* (skr. *nāman-*)

La double forme de **-r* (*-er* et *-r̥*) ne se trouve pas seulement dans des dialectes distincts, comme on vient de le montrer : en grec même, à côté de *-*r̥* (-αρ) des neutres, plusieurs classes de dérivés conservent *-*r*.

Tout d'abord, sur le thème I, il s'établit des dérivés à double élargissement *-r-o-* avec racine au degré zéro ; la forme à *-r* subsiste sous l'aspect « thématique » : I **əéu-d-* > **əu-d-r-ó-*, gr. ὑδρός ; — I **əén-bh-* > **ən̥bh-r-ó-*, gr. ἀφρός, skr. *abhrá-* (et aussi ὄμβρος, lat. *imber* par élargissement mécanique du nom représenté par skr. *ámbha-*) ; — I **dhem-bh-* > **dhm̥bh-r-o-*, gr. τάφρος ; — I **keu-d-* > **kud-r-o-*, gr. κυδρός ; — I **pei-k-* > **pik-r-o-*, gr. πικρός, etc.

Sur thème II aussi, le **-r* se conserve tel quel en grec quand il est renforcé par *-o-* : cf. πλεῦρον, νεῦρον, ἄλευρον, avec abrègement de la voyelle radicale. Autrement, il se crée de nouveaux dérivés en *-er-* (*or*), dont le suffixe plein entraîne le degré zéro du radical. C'est pourquoi en face de **əwēdr* (**əwōdr*) que représente hitt. *wātar*, le grec montre **əud-ōr* dans ὕδωρ, selon la règle donnée p. 159 ; nous retrouvons alors avec **-er-*, **-en-* etc. une catégorie déjà située à son rang. C'est la coexistence des finales en -αρ (**-r̥*) et -ερ- sur les mêmes racines qui a rendu possible le flottement (signalé comme inexpliqué chez Debrunner, *IF.*, XXI, p. 32) entre les finales -αρος et -ερος. En principe il s'agit de dérivés constitués secondairement sur des noms indépendants à finale *-αρ ou *-ερ, comme le montre le vocalisme différent de χιμαρ-ός et de χείμερ-ος. Mais quand le sentiment des deux thèmes originels et de leurs possibilités s'efface, c'en est fait des principes ; on crée des dérivés à finale -αρο- ou -ερο- indifféremment : μιαρός μιαίνω, λιπαρός λιπαίνω (sur λίπα < *λίπn̥ p. 93 sq.) et διερός διαίνω, γλυκερός γλυκαίνω. Ces anomalies, postérieures à l'action des règles, ne témoignent pas contre elles.

La différence, signalée p. 51, entre skr. *ásthi* : *asthán-*, et γόνυ : *γονϝn̥-, trouve son explication : le *-w-* de **gonw-* est suffixal et, faisant partie du thème, il constitue la base de la flexion. Au contraire, dans **ə₃ést(h)y-*, quelle qu'en soit l'étymologie, le suffixe est * *t(h)-* et en effet la flexion est constituée sur **ə₃és-th-* ; le **-y-* sert d'élargissement et n'intervient pas dans la flexion. Trois sur quatre des

neutres sanskrits sont dans ce cas : *ásthi, sákthi, ákṣi,* formés sur thème I et admettant donc, sans modification du radical, l'addition de **-y-*, de **-en-*, de **-es-*, etc. (cf. p. 176). Dans ces trois noms, le suffixe est apparemment **-th-* et **-p-* (**$ə_3$ék^w-p-* = *ákṣ-*) ; on a préféré **-y-* à tout autre élargissement sans doute pour des raisons de commodité articulatoire, pour éviter un groupe consonantique trop complexe. Seule fait difficulté l'analyse de *dádhi* « lait sur » (v. pr. *dadan* n'enseigne rien) : peut-être faut-il poser I **dhéə-y-*, avec redoublement **dédhəi,* et II **dhə-éi-*, d'où skr. *dháyati* « il tette » ?

On discerne plus clairement, dans les lignes simples et rigoureuses du système initial, tel qu'on vient de le décrire, l'explication de la flexion en « *-r/n-* », dont nous sommes parti.

Un premier fait est sûr : *-r* et *-n* (ou *-i* et *-n*) sont complètement indépendants l'un de l'autre. On a ici deux types distincts dont l'un (*-n-*) sert à établir secondairement de nombreux dérivés. Sur la base d'un nom radical, le dérivé en **-en-* constituera l'amorce soit d'un cas oblique, soit d'un féminin, soit d'un nom ou adjectif nouveau. Dans la période préflexionnelle, on a dû connaître en grand nombre ces ébauches d'opposition ou de liaison entre thème radical et dérivé en **-en-*. Ce dérivé lui-même, de même que le nom radical, pouvait fonctionner en toute position syntaxique, comme il a été montré à propos du « locatif ». Une circonstance nouvelle et décisive a fixé ces oppositions, à peine dessinées, en un commencement de système : la création progressive de la flexion. A partir du moment où la relation du mot dans la phrase tend à s'exprimer par des marques constantes et où s'établit une distinction entre cas direct et cas oblique, le « cas indéfini », précisé par des désinences, disparaît comme tel. Il devient alors nécessaire de souligner la différence entre deux noms qui tendent à former couple : le nom auquel s'oppose le dérivé en **-en-* recevra une marque complémen-

taire sous forme d'élargissement. Ainsi quand **ost(h)-* et **ost(h)en-* s'associent en un embryon de flexion, **ost(h)-* sera élargi par un élément quelconque autre que **-en-*, par exemple, *-s*, *-r*, *-y*, de manière à définir la fonction respective des deux formes : on aura ainsi **óst(h)-s* (lat. *oss*), **ósth-y* (skr. *ásthi*), **óst(h)r* (gr. ὄστρ-ακον), peut-être **ost(h)w* si arm. *oskr* repose sur **ostwer*. Ce sont procédés de différenciation, quel que soit l'élément employé. Puis chacune des formes nouvelles suivra son destin propre : **ost-s* deviendra en latin la base d une flexion indépendante *oss ossis* ; **óst(h)y-* se complétera par un adjectif **ostéi-* (gr. ὀστέον) ; **óst(h)r-* recevra des élargissements en grec, ὄστρακον, etc. Nous sommes déjà ici dans la période des partages dialectaux.

Considérons à son tour le dérivé en *-*en-* établi maintenant comme nom indépendant. Son propre dérivé en **-e/os* sera le gén. abl. sg. (type **drwen-* : **drunés*, p. 180). On avait donc, pour **ost(h)-*, trois possibilités de flexion ou de dérivation : 1° **óst(h)-* : **osth-és* (av. *ast-* : *astō*) ; 2° **ost(h)-* : **ost(h)en-* (av. *ast-* : *astan-*) et 3° **ost(h)-en-* : **osthnés*. Tout cela s'est aggloméré en indien pour fournir une flexion *ásthi asthnáḥ*, dont on voit maintenant l'anomalie : *asthnáḥ* n'est régulier que par rapport à *asthán*, et *asthán* lui-même repose sur **asth-*. Le nom. acc. *ásthi* est déjà une nouveauté. Le rapprochement, en une même flexion, de *ásthi* et de *asthnáḥ*, signifie donc la ruine des principes qui, antérieurement aux formes casuelles, réglaient les alternances nominales : trois couples anciens ont dû exister pour que cette nouvelle flexion devînt possible.

Quand il s'est agi de donner une flexion aux neutres en *-r* dérivés du thème II, tels que **lyēkʷr*, la difficulté a été plus grande encore, et encore plus irrégulier le résultat. Il faut se rappeler que le thème II sans modification **lyekʷ* pouvait servir de nom : théoriquement il devait fournir (avec l'alternance indiquée p. 181), des dérivés **likʷen-* **likʷes-* **likʷer* (cf. *liqueō*, *liquor*), etc. et à son tour **likʷen-* engendrait **likʷnés*. Ce n'est même pas ce

**likʷnés* qui a servi de génitif à **lyēkʷr*, mais une forme adaptée **lyekʷnés*. Le gén. skr. *yaknáḥ* représente donc le reste altéré d'un thème indépendant de **lyēkʷr* et qui y a été secondairement associé. En ajoutant à ces traits une dernière innovation, l'élargissement de **lyēkʷr* en **lyĕkʷr̥t* (p. 181), on mesurera l'erreur qu'il y aurait à chercher dans *yákr̥t yaknáḥ* un système primitif. Pour rejoindre *yákr̥t* et *yaknáḥ* en une flexion, il n'a pas fallu moins de trois couples : 1° **lyékʷ- : *likʷés ;* 2° **lyékʷ- : likʷén- ;* 3° **likʷén- : *likʷnés*. Du reste le grec a aussi des irrégularités, mais autres : en regard du nom. acc. ἧπαρ, le gén. ἥπατος a un vocalisme anomal et analogique ; preuve d'une réfection indépendante qui se marque aussi par l'adjonction de *-t* au génitif, au lieu du nom. acc. en indien. De même le vocalisme de lat. *iecin(or)is*, conformé à *iecur*.

Il n'est donc pas surprenant que les mots de cette catégorie se retrouvent dans la plupart des dialectes archaïques, mais sans jamais se recouvrir exactement. Les deux exemples analysés révèlent la complexité et l'autonomie des structures initiales. Quand, sur la ruine des catégories originelles, une flexion peu à peu s'est édifiée, il y a eu regroupement de ces débris en une flexion qui diffère d'un dialecte à l'autre et presque d'un mot à l'autre. Les formes se sont accrochées de plusieurs manières, rarement sans qu'une normalisation unifiât artificiellement le paradigme nouveau ; des doublets ont subsisté côte à côte (τέκμαρ, τέκμωρ ; ἦμαρ, ἡμέρα) ; certaines formes n'ont jamais abouti à une flexion (tels plusieurs des neutres grecs en -αρ) ; d'autres ont été adaptées à une catégorie plus régulière (-αρ > -ας p. 32), etc. Bref, ce sont les débris réajustés de plusieurs types de dérivés, non les premiers spécimens d'une catégorie en formation.

Les efforts employés à interpréter directement la flexion en **r/n* (**-i/n-*) ont donc été dépensés en vain ; ils devaient échouer, puisque le problème était mal posé. Si cette flexion, par rapport à celle des époques historiques, semblait archaïque, c'est qu'en effet elle a conservé quelques

vestiges d'une préhistoire généralement abolie. Mais ces vestiges ne recouvrent leur valeur que dans une théorie qui éclaire les traits fondamentaux de leur structure. Considérée sous ce jour, la flexion hétéroclitique apparaît pour ce qu'elle est : une tentative faite pour intégrer aux cadres nouveaux de la flexion les multiples dérivés anciens qui se constituaient sur la racine, sur les thèmes radicaux ou sur des formes déjà dérivées. Ce n'est pas une flexion organique, mais un assemblage de formes empruntées à des systèmes très différents, unifiées après coup, et souvent sans cohérence. Malgré leur aspect rigide, ces ensembles nouveaux ne doivent plus être transposés tels quels en indo-européen. Il faut les dissocier pour les comprendre. Alors, pris séparément, les éléments de cette flexion révèlent autant de choses que, par leur liaison, ils en ont offusqué.

CHAPITRE XI

VALEUR DE L'AFFIXE **-dh-*.

Le souci de définir avant tout des types structurels et de fixer des principes morphologiques ne fait pas oublier les problèmes de valeur : bien mieux, il conduit à les poser plus exactement. Dans la mesure où la relation formelle des suffixes et élargissements avec la racine est précisée, et par cette précision même, le rôle fonctionnel et sémantique de ces morphèmes gagne en clarté.

L'examen de l'affixe **-dh-*, suffixe ou élargissement, est propre à illustrer ce qu'on peut attendre d'une pareille recherche. On sait que les sourdes aspirées n'ont pas de place dans le système phonique de l'indo-européen ancien ; elles proviennent généralement d'une sourde en contact avec $ə_2$ ou $ə_3$ (p. 158, 174) ; non seulement elles manquent dans un grand nombre de dialectes, mais en indien même, où elles apparaissent le plus clairement, le coefficient d'emploi en est très faible, comme on le voit aux statistiques dressées par Whitney, § 75. Au contraire les sonores aspirées sont une pièce essentielle du consonantisme et constituent vraiment des « phonèmes ». Et, parmi les sonores aspirées, **-dh-* joue dans la dérivation, préhistoriquement et historiquement, le rôle le plus considérable, mais probablement le moins bien connu.

Sur ce point le travail préparatoire n'est pas fait ; Brugmann, *Grdr.*, II, 1, § 465, p. 472-3, effleure de loin le sujet et dans des termes si incertains que le problème n'est même pas défini. Assurément l'enquête sera gênée

par la confusion de *d et de *dh dans plusieurs langues. Mais là où l'on dispose de données claires, celles-ci livrent à l'examen les indices d'une fonction précise assignée à *dh ; le grec notamment est riche de faits d'un haut intérêt qu'il importe de réunir et de confronter. Nous irons des formations simples aux formations complexes, en commençant par les élargissements radicaux.

A la formuler immédiatement, la conclusion qui se dégage des faits ci-dessous énumérés, peut s'énoncer ainsi : l'affixe *-dh- exprime l'état, spécialement l'état achevé ; les racines auxquelles il s'attache montrent une valeur neutre ou intransitive, que celle-ci leur soit conférée par l'élargissement ou qu'elle y soit seulement renforcée par l'addition de *-dh-.

On ne voit qu'une racine dont la forme en *-dh- ait date indo-européenne ; mais c'est une racine importante, largement attestée et dont le sens répond bien à la définition générale qui vient d'être posée : *mendh- (got. *mundōn*, gr. μαθεῖν, etc.) « appliquer son esprit, s'instruire ». On a parfois supposé que *mendh- contenait le degré réduit de *dhē-, comme skr. *mandhātar-* « homme réfléchi, pieux » (*manzdhātar-). Mais il s'agit de formations différentes : l'avestique *mązdra-* « sensé, raisonnable » (*mand-dra < *mandh-tra-), parallèle, sauf différence suffixale, à lit. *mandras, mandrūs* « réveillé », v. sl. *mądrŭ* « sage », indique *mand-, i.-e. *mendh-. Toutes les formes, celles du grec en particulier, reposent sur *men-dh-, avec un suffixe repris dans les formes nominales ion. μάθος, dor.-éol. μάθᾱ, ion.-att. μάθησις, etc. La racine *men- fournissant notoirement une conjugaison moyenne, on voit l'antiquité et la valeur du suffixe *-dh- qui s'y attache dès l'indo-européen.

C'est aussi avec une flexion moyenne et une valeur intransitive qu'apparaît αἰσθέσθαι, αἰσθάνομαι, de *αϝισ-θ-, cf. lat. *audiō* (*awiz-dh-), dont le sens propre est « être le siège d'un perception ».

Le grec a fait largement usage de l'élément *-dh-. On

rélève d'abord quelques verbes à -θ-, verbes de sens moyen ou indiquant l'état :

ἄλθομαι « être guéri, se guérir » ne comporte pas d'actif, sinon secondairement par ἀλθαίνω. Il y a lieu de mettre à l'origine le sens de « croître, se fortifier » et de rapporter *al-dh- à la racine *al- de lat. *alō*, d'où ressort la valeur de l'élargissement. On notera que, par contre, la racine reste transitive avec *-d- : ἄλδομαι « faire pousser des fruits », ἀλδαίνω « faire croître, fortifier ». Cette différence de valeur interdit de penser que le *-dh- de ἀλθ- soit une simple variante du *-d- de ἀλδ-.

ἄχθομαι « être accablé d'un poids », ἄχθος « fardeau ». La flexion verbale est moyenne et, bien que la racine n'ait pas d'étymologie assurée, il faut certainement isoler un élément -θ-. Le rapprochement habituel et facile avec ἄχομαι, ἄχνυμαι, verbes indiquant exclusivement l'affliction, n'est guère appuyé par le sens premier de ἄχθομαι, qui contient seulement la notion d'une pesanteur physique. Voir encore Hermann, *Gött. Nachr.*, 1918, p. 286, qui rapproche ὀχθῆσαι.

βρίθω, βέβριθα « être lourd, peser », cf. βρῖθος « faix », verbe d'état, dérivé de βρῖ · βριαρόν = βρί · ἐπὶ τοῦ μεγάλου καὶ ἰσχυροῦ καὶ χαλεποῦ τίθεται, Hes., thème qui a été ingénieusement reconnu dans véd. *grī-ṣmá-* « moment accablant de l'été » par M. Wackernagel, *KZ.*, LXI, 1934, p. 197 sq. Au contraire βριάω est transitif : « accroître, renforcer » (Hes., *Théog.* 447 ; *Op.* 5) avant d'être neutre (βριάων, *Op.* 5).

γηθέω, γέγηθα « se réjouir », en face de γαίω, γάνυμαι, se signale par *-dh-, lequel figure aussi dans lat. *gaudeō*. Les formes grecque et latine ne concordent pas entièrement : γηθέω « j'éprouve de la joie », γάνυμαι « je me réjouis » sortent de *γᾱ-, tandis que γαίων, γαῦρος « fier », ἀγαυός « superbe » supposent *γαϝ-, radical dont dérive aussi lat. *gaudeō*. D'autant plus frappant est l'accord du grec et du latin dans l'affectation indépendante de *-dh- à une racine de sens moyen.

(κατα)δαρθάνω est fait sur ἔδραθον ἔδαρθον qui marque l'effet réalisé : v. 143, ἔδραθε « il s'est endormi », καταδαρθείς « tombé endormi ».

ἐσθλός au point de vue grec semblerait avoir -θλο- (cf. p. 203). Mais skr. *édhate* « il prospère » (**azdh-*) établit l'existence d'un thème **es-dh-*, sur la racine **ə₁es-* représentée par gr. ἐύς < *ἐσ-ύ-ς, hitt. *aššu-* « bon ». On posera donc ἐσθ- comme base de ἐσθλός.

Entre ἔσθω (ἐσθίω, sur lequel cf. Brugmann, *IF.*, XXXII, p. 63 sq.) et ἔδω, la différence n'apparaît plus nettement : ἔσθω (-ίω) tend de plus en plus à supplanter le vieux verbe athématique ἔδω (cf. Bonfante, *Glotta,* XXII, p. 293), comme feront plus tard νήθω pour *νέω et κνήθω pour κνάω. Mais il semble bien que chez Homère, malgré un certain nombre d'emplois communs, les deux verbes ne marquent pas la même nuance : ἔδω, transitif, indique l'opération ; ἔσθω, ἐσθίω apparaissent souvent en fonction absolue pour indiquer la capacité ou l'exercice de l'action, sans complément : ἔσθειν καὶ πίνειν (ε 197) ; ἐσθιέμεν καὶ πινέμεν (β 305) ; ἤσθιε δ' ὥστε λέων ὀρεσίτροφος (ι 292), etc. La substitution de l'un à l'autre pour des raisons métriques et d'une manière générale l'intrication des formes de ἔδω et de ἔσθω en un système supplétif sont trop avancées pour permettre ici une distinction aussi tranchée que dans d'autres cas. Il en est de même des formes homériques en -θ- de ἔχω : σχέθω, etc., semble assumer la valeur intransitive de « se trouver, être ou demeurer en un certain état » plus souvent que ἔχω, qui pouvait à l'origine avoir les deux fonctions.

ἔσθος, ἐσθής (sur le suffixe, cf. Chantraine, *Formation des noms*, p. 267), ἤσθημαι reposent sur **wes-dh-*, le thème **wes-* (ἕννυμι, etc.) étant déjà de valeur neutre.

ἤλυθον, ἦλθον, aoristes intransitifs (sur lesquels v. Meillet, *BSL.*, XXVI, p. 6) voisinent avec une forme crétoise de valeur transitive sans -θ- : επελευσαι « apporter » (Bechtel, *Griech. Dial.*, II, p. 769) ; la même opposition se marque dans les formes correspondantes du sanskrit

entre *ródhati* (av. *raoδaiti*) « il croît » et *róhati* « il monte » (avec **-gh-*).

μετ-εκίαθε, -θον, impf. hom. « il allait contre », intransitif comme κίω.

λήθω, dor. λᾱθω, ἔλαθον, etc , avec une abondante dérivation nominale (dor. λᾶθος, ion. λήθη, λαθρός, ἀ-ληθής, etc.), est renforcé par -θ- dans la valeur de verbe d'état que possède déjà la racine grecque **lā(i)-* (cf. Boisacq, p. 554) d'après λῆτο, λήιτο· ἐπελάθετο. L'existence de la racine non élargie en grec engage à ne pas comparer le -θ- de λήθω au *-t-* de lat. *lateō*, en posant **th* (Ernout-Meillet, s. v. *lateō*) ; puisque *lateō* peut s'expliquer comme *fateor*, mieux vaut ne pas engager dans ce rapprochement le traitement grec de **-th-* et considérer comme indépendantes les formations grecque et latine [1].

ὄλισθος « glissement », ὀλισθάνω « glisser » reposent sur **olidh-*, élargissement en **-dh-* d'une racine intransitive de même sens attestée par ὀλιβρόν· ὀλισθηρόν (cf. Boisacq, s. v.).

πρήθω « souffler avec violence » a dû avoir un emploi intransitif qui explique le double sens homérique de « souffler (en frappant) » : A 481 ἐν δ' ἄνεμος πρῆσεν μέσον ἱστίον, et de « rejeter (en soufflant) » : Π 350 τὸ δ' ἀνὰ στόμα καὶ κατὰ ῥῖνας | πρῆσε χάνων. Si ce verbe est apparenté à πίπρημι « incendier » (cf. B 415 πρῆσαι ... πυρὸς δηίοιο θύρετρα), ce sera par l'intermédiaire de « souffler du feu, faire jaillir un souffle embrasé », cf. πρηστήρ « ouragan brûlant ».

πλήθω « être plein », πλῆθος « foule » marque l'état en face du transitif πίπλημι, lat. *pleō*, véd. *áprāt* « il a rempli ».

ῥόθος « bruit des vagues » (cf. ἁλί-ρροθος), de **sredh-* avec **-dh-* ajouté à la racine intransitive **ser-* « couler ».

1. πέρθω « détruire, ravager » est bien transitif, mais d'origine peu claire. Le rapprochement très médiocre avec skr. *bardhakaḥ* « taillant, rasant » n'enseigne rien sur la racine, et celui avec lat. *forfex* est repoussé avec raison par Walde-Hofmann, p. 526 fin.

πύθω, πύθομαι est moins net : la forme active est transitive chez Homère. Mais πύθομαι « je me corromps » est plus fréquent. On se demande si la disparition du verbe radical n'aurait pas secondairement fait transférer la valeur transitive à πύθω, pour l'opposer à πύθομαι qui garderait la valeur intransitive ancienne de la forme à *-*dh*-.

*σταθ- est postulé par plusieurs dérivés nominaux ; si σταθμός, στάθμη étaient isolés, ils se rangeraient dans les formations bien établies en -θμος, -θμη (p. 200). Mais hom. εὐσταθής, ἀσταθής supposent *σταθ- qui se retrouve aussi dans σταθ-ερός. Il faut donc, contrairement à la première impression, analyser les noms σταθμός, στάθμη, en σταθ-μός, στάθ-μη et les retrancher des mots en -θμο-. A côté de σταθ- existe σταδ-(στάδιος) comme ἀλθ- et ἀλδ- (p. 190). C'est à une racine de sens intransitif que s'ajoute ici *-*dh*-.

La fonction spécifique de *-*dh*- n'est pas limitée au grec. Elle se vérifie dans les racines indo-iraniennes élargies en -*dh*- : skr. *ṛdh*- « croître, prospérer » ; — skr. *rā̆dhati* « réussir », av. *rād*- « se préoccuper, s'employer à », cf. v. sl. *raditi* « curare », etc ; — skr. *spṛdh*- av. *sparəd*- « être zélé » ; — skr. *çudh*- « (se) purifier » ; — *yudh*- « combattre », le sens premier étant « *bouillonner ; s'exciter » (*ud-yodhati* ; lat. *iubeō*) ; — *gṛdh*- « avoir envie, être désireux », *gṛdhnu*- « qui désire », cf. got. *gredus* « faim ».

Du rôle d'élargissement radical, on passe à celui de suffixe verbal, pour reprendre à ce point de vue l'examen des présents grecs en -θω. M. Chantraine, *Mél. J. Vendryes*, p. 93 sq., a conféré à ces présents un sens exclusivement « déterminé », indiquant que le terme de l'action est considéré. Mais c'est là un aspect relativement accessoire de leur valeur. L'opposition déterminé/indéterminé constitue en grec une acquisition assez récente, et, ne s'étant jamais réalisée de manière vraiment rigoureuse, elle reste sans influence profonde sur l'organisation du système verbal.

Elle est affaire de sémantique plutôt que de morphologie. Elle peut jouer par des procédés variés sans égard au caractère transitif ou absolu du procès exprimé : les verbes actifs y participent au même titre que les autres : cf. ἐρύκω : ἐρύω ou ἴσχω : ἔχω, etc. Aussi, dans les présents en -θω, la notion de « déterminé » perd-elle de son importance à côté du fait essentiel que *ces présents sont tous intransitifs et de valeur nettement moyenne.* Il arrive que les présents primaires auxquels s'apparient ceux en -θω soient déjà intransitifs; mais souvent aussi ils sont transitifs, et la diathèse que traduit le présent en -θω prend assez de relief pour entraîner maintes fois l'emploi des désinences moyennes. Cette valeur ne ressort pas d'exégèses subtiles; elle s'impose au premier regard. Il suffira de reprendre les faits cités par M. Chantraine et la signification réelle de ces présents en sera fondée :

φθινύθω « je dépéris » : φθίν(ϝ)ω « je péris ». Le contraire de φθινύθω « je passe de l'être au non-être », comme le signale M. Chantraine, est γίγνομαι « je passe du non-être à l'être ». Une équivalence significative s'établit entre -θω et un présent à désinences moyennes.

μινύθω « je décrois » doit s'opposer à un *μίνϝω correspondant à lat. *minuō*. Le fait important est que ce *μίνϝω serait transitif comme lat. *minuō,* en face de μινύθω intransitif.

ἠερέθομαι « je suis suspendu », peu net sous le rapport de l'aspect (Chantraine, *op. cit.*, p. 96) a toute la clarté désirable au point de vue de la diathèse : il n'existe qu'avec désinences médio-passives en face de ἀείρω « je suspends ».

ἠγερέθεσθαι « être rassemblé » voisine sur le plan passif avec ἀγείρεσθαι et s'oppose au transitif ἀγείρω. Certes la différence est aspectuelle entre ἀγείρεσθαι et ἠγερέθεσθαι; il n'en est pas moins vrai que la forme « déterminée » qui eût pu théoriquement doubler l'actif comme le passif, se trouve, étant en -θω, associée au médio-passif, non à l'actif.

νεμέθοντο attesté une fois Λ 635, est d'emploi passif.

θαλέθω « je suis dans ma fleur » voisine avec θάλλω « croître » déjà intransitif.

πελάθω (trag.) n'a que le sens moyen de « s'approcher ».

τελέθω est dans la même situation et équivaut à un moyen. On le relie généralement au groupe de πέλομαι (cf. Boisacq), mais sans raison décisive. Τελέθω a partout le sens de « être accompli », ou s'y ramène avec quelques nuances, et appartient bien plutôt à τελέω « accomplir »; car si τελέθω est souvent pris chez les tragiques au sens de « se trouver, être », c'est parce qu'il signifie « être accompli » dans l'acception où il figure avec prédicat par exemple η 52 θαρσαλέος γὰρ ἀνὴρ ἐν πᾶσιν ἀμείνων | Ϝέργοισιν τελέθει, litt. « un homme courageux est accompli meilleur qu'un autre en tous travaux » ou I 441 ἄνδρες ἀριπρεπέες τελέθουσιν « (les assemblées où) les guerriers sont accomplis illustres » (« gagnent une illustration accomplie »). On préciserait ainsi, en contraste avec τελέω actif, la valeur passive de τελέθω. En tout cas le problème étymologique ne met pas en question la diathèse de τελέθω qui reste moyenne.

*φαέθω ne survit que dans le participe φαέθων et dérive d'ailleurs d'une racine intransitive « briller » (aor. φάε, φαείνω, etc.). Il n'en est pas moins significatif que, dans la fonction de participe intransitif, -φάων -φῶν ait été supplanté par une forme en -θων.

φλεγέθω apporte un témoignage précieux, en ce que, intransitif dans la grande majorité des exemples (« flamboyer ») il s'oppose à φλέγω très généralement transitif (« brûler, consumer »).

Noter aussi βιβάσθων dans l'expression hom. μακρὰ βιβάσθων « marchant à grands pas » (N 809, O 676, Π 534), cf. βαίνω.

Que certains de ces présents portent parfois un sens transitif ou même causatif, cela résulte de leur valeur terminative (cf. Chantraine, *l. c.*, p. 102). La définition à laquelle ils répondent n'en est pas modifiée, dès lors que

leur emploi le plus ancien les caractérise comme présents intransitifs ou même médio-passifs, confirmant ainsi le rôle assigné à *\-*dh*\- en indo-européen. S'il faut retrouver *\-*dhe*\-, et non *\-*de*\-, dans les deux présents slaves *idǫ*, *ědǫ* (de **ei*\- et **yā*\- respectivement, cf. Meillet-Vaillant, *Slave commun*[2], p. 205, 277), c'est une preuve nouvelle de l'affinité entre *\-*dh*\- et les verbes intransitifs. Ces deux présents slaves, comme tous les présents grecs passés en revue, peuvent bien manifester une nuance « terminative »; mais c'est au sens d'état attaché au suffixe que revient la primauté, car ce sens explique qu'il ait été affecté au médio-passif.

Prolongeons l'interprétation des présents en -θω jusque dans une formation qui, pour d'autres raisons, y a déjà été reliée : l'aoriste passif en -θην. M. A. Prévot, qui a consciencieusement décrit cette formation et s'est efforcé d'en démêler l'origine (*L'aoriste passif en* -θην, p. 84 sq.), réduit la différence entre -ην et -θην à celle qui sépare l'indéterminé du déterminé; après d'autres, il rattache l'aoriste en -θην au présent en -θω. La valeur passive ne résulterait pas de la structure de l'aoriste en -ην ou en -θην : elle tiendrait avant tout à l'emploi du suffixe d'état *\-*ē*\-. Mais ces constatations, qui rendent compte de la situation établie en grec, n'atteignent pas au cœur du problème, qui est de savoir pourquoi, de tous les élargissements ou suffixes « déterminés », c'est justement -θ- qui a été choisi pour renforcer la notion d'état incluse dans les formes en *\-*ē*\-. La préférence n'a pas été arbitraire. L'aoriste en -θην s'apparente bien au présent en -θω, mais par une similitude plus profonde que celle de l'aspect; à lui seul, le suffixe -θ- tendait, de par sa valeur intrinsèque, à s'unir aux verbes impersonnels, intransitifs ou d'état, et à convoyer une modalité voisine du médio-passif : état absolu, état réalisé, état déterminé, mais toujours état, voilà la sphère où -θ- et *\-*ē*\- se touchent et arrivent à s'unir. Les deux relations qui se dessinent entre -θην et

-θω : 1° couple ἐκάην/ἐκαύθην parallèle à φλέγω/φλεγέθω ; 2° expression du passage du non-être à l'être et inversement (Prévot, *op. cit.*, p. 94 sq.) sont aussi celles qui font ressortir la permanence de la fonction assumée par -θ- comme on le voit ci-dessus, p. 194. Il n'y a pas contradiction entre cette valeur et l'emploi transitif en apparence que l'aoriste en -θην prend parfois : dans ce cas, le régime ne fait que limiter et concrétiser le contenu d'une notion avant tout intransitive et absolue (cf. Prévot, *op. cit.*, p. 109 sq.). Comparer l'emploi transitif que prend parfois un verbe neutre tel que κάμνω.

Qu'il soit élargissement radical, suffixe de présent ou caractéristique temporelle, l'élément *-*dh*- manifeste avec une telle constance sa valeur fonctionnelle qu'il ne peut l'avoir acquise en grec. Si même on ne possédait pas les faits d'autres langues réunis p. 193, on devrait conclure, devant l'usage qui en est fait en grec, à une origine indo-européenne. Celle-ci se confirme par un nouveau trait. Le morphème *-*dh*- ne s'attache pas seulement, dans le verbe, au thème ; il sert aussi aux désinences. Dans les désinences médio-passives de la 1re et de la 2e plur., l'élément distinctif est *-*dh*-. On est à présent en mesure de ramener à leur principe des séries d'oppositions constantes : 1re plur. act. *-*mes*, *-*men* : moy. *-*medh*- (gr. -μεθα, skr. -*mahe* prim., -*mahi* second.); — 2e plur. act. *-*te*, *-*the* : moy. *-*dhw*- (gr. -σθε, skr. -*dhve*, -*dhvam*)[1]. La comparaison des finales rend possible une analyse des désinences moyennes. A la 1re plur. actif, on voit au flottement entre *-*mes* et *-*men* que seul *-*m*- est l'élément constitutif, à quoi s'ajoute -**es* ou -**en* (cf. p. 173). Donc l'opposition de l'actif et du moyen se marque avec précision par *-*m*- : *-*m-edh*-. A la 2e plur. moyen, on partait d'une situation confuse dont chaque langue est sortie par ses voies propres. La désinence *-*dhwe*, *-*dhwom* (gr. -σθε,

1. On sait en outre que les désinences de pluriel en grec ont attiré à elles celles du duel : -μεθον, -σθον, -σθην. Mais le procès est secondaire et sans portée prédialectale.

-σθον, i.-ir. *-*dhwam*), quelle que soit l'explication de -*w*- (probablement indice de personne), contient en tout cas *-*dh*-; l'expression du moyen, par rapport à l'actif, s'obtient à l'aide d'une alternance *-*dh*-/*-*t*(*h*)- dont le principe est connu par ailleurs. Ainsi aux deux premières personnes du pluriel, le morphème *-*dh*- — et lui seul — communique à la désinence une valeur moyenne en vertu de son emploi général.

Quelques traces subsistent encore de la même détermination en arménien, dans des formes dont la description se trouve chez Meillet, *Esquisse*, p. 90 et qui se laissent expliquer plus clairement. La 2e sg. de l'impératif aoriste moyen (susceptible de passer au présent et à l'actif) est caractérisée par une finale -*jir*; la 2e plur. correspondante, par -*jikʻ*. On a en outre -*jikʻ* à la 2e du plur. du subjonctif aoriste pour le moyen et pour l'actif : *siresjikʻ* « que vous soyez aimés » ou « que vous aimiez ». L'hypothèse la plus naturelle (envisagée déjà chez Meillet, *l. c.*) est que -*j*- repose sur *-*dhy*- (cf. maintenant Pisani, *Giorn. della Soc. Asiat. ital.*, 1934, p. 78) ; ce *-*dh*- qui caractérise ici le moyen à l'impératif sinon au subjonctif, s'identifie donc au morphème que nous étudions, et non à la finale *-*dhi* d'impératif (gr. -θι, skr. -*hi*), ancienne particule. — Il en va autrement des impératifs slaves *daždĭ*, *ěždĭ* (*jaždĭ*), *vězdĭ*, *viždĭ* qui, même si leur finale reposait sûrement sur *-*dhi*, comme le veut Mikkola, *Sbornik Miletič*, 1933, p. 7 sq., contrairement à Meillet-Vaillant, *Slave commun*², p. 331, prouveraient seulement l'extension du type d'impératif gr. ἴσθι, ἴθι et restent étrangers à notre formation.

*
* *

La réalité et la nature du rôle dévolu à *-*dh*- dans le verbe sont établies. Mais il s'en faut que la recherche ait pour autant épuisé son objet, car *-*dh*- figure, hors du verbe, dans de nombreux suffixes nominaux. Pour des

raisons de méthode et de fait, il y a intérêt à poursuivre sur ce nouveau terrain une vérification complète, car l'identité formelle des morphèmes mis en jeu dans le nom et dans le verbe pose un problème trop important et trop rarement abordé pour qu'on n'en tente pas l'approche.

Dès l'indo-européen, *-*dh*- peut élargir un thème non-verbal : d'un radical considéré comme pronominal et que nous examinerons ailleurs, on tire un dérivé **swe-dh*- : skr. *svadhā* « qualité propre, habitude », gr. ἔθος, ἦθος « manière d'être, coutume », probablement lat. *sod-ālis* « compagnon ». Le morphème établit une référence au sujet en formant des noms de qualité ou d'état, non pas des noms d'action. Ce type nominal a connu une assez grande fortune en grec, mais moins sous sa forme simple qu'en dérivation complexe. Si la classe des mots en -θο- est abondante, elle comprend relativement peu d'éléments clairs. En grande majorité, les exemples consistent en noms obscurs, souvent suspects d'être empruntés (cf. Chantraine, *Formation des noms*, p. 365 sq.). Les faits utilisables se comptent par unités. On a vu ci-dessus, p. 190, ceux où -θ- vient du verbe : ἄχθος, βρῖθος, πλῆθος. Mais la qualité des témoignages en rachète le petit nombre; les mots sûrement suffixés par -θο- comportent une valeur d'état ou sont en rapport avec des verbes de diathèse moyenne : ἔσθος « vêtement », qui a dû contribuer à former ἐσθής (Schwyzer, *IF.*, XXX, p. 443), dépend de la racine **wes*- qui n'a plus en grec de présent athématique, mais dont la flexion moyenne, attestée notoirement par skr. *váste*, caractérise déjà les plus anciennes formes, hitt. *waššanta*, luwi *waššantari*; — l'abstrait secondaire ion. μέγαθος, att. μέγεθος (de μέγα) « grandeur », marque l'état; — peut-être y joindra-t-on πάχετος qui, s'il est substantif, sortirait de *πάχεθος; l'interprétation comme neutre irait à ψ 191 πάχετος δ' ἦν ἠύτε κίων; — peut-être aussi χάτος, *χῆτος (dat. χήτει) « manque, défaut », de **ghē*- « être béant, déficient », skr. *jahāti*, cf. lat. *hiāre*; —

mais τέλθος « tribut » n'a pas de rapport certain avec τέλος et bien plus douteuse encore est la relation souvent admise entre στῆθος et **st(h)ā-*.

Heureusement les types nominaux où -θ- se combine avec -μο-, -ρο-, -λο- offrent une matière plus ample. Il va sans dire que ces formations se sont développées d'après un nombre assez restreint d'exemples et que par suite la langue classique contient quantité de dérivés où la valeur originelle du suffixe s'est estompée. Nous ne considérerons que les plus anciens témoignages, presque exclusivement homériques.

Les dérivés en -θμο- font partie de la grande classe des noms d'action en -μο-, mais s'en distinguent par un trait important : les premiers exemples sont constitués sur des racines d'emploi intransitif et de sens absolu ou quasi-moyen ; en effet, plusieurs mots en -θμο- (et en -θλο-) contiennent en réalité un -θ- élargissement verbal (cf. p. 189 sq.) :

ἀρθμός est proprement « le fait de s'attacher » ; cf. Esch. *Prom.* 190 εἰς ἀρθμὸν ἐμοὶ καὶ φιλότητα... ἥξει « il viendra pour *s'unir* à moi et pour l'amitié » ;

ἀριθμός désigne le « nombre » comme propriété de la chose nombrée avant de signifier « dénombrement » ; l'adjectif νήριτος « sans nombre » confirme qu'il s'agit d'une qualité, non d'une opération ;

ἀνα-βαθμός Hérod. (cf. βαθμίς Pind.) participe de la valeur absolue de βαίνω.

σταθμός, σταθμά « étable » se relie pour le sens à l'intransitif ἔστην, non au transitif ἵστημι, de même que lat. *stabulum* (cf. p. 193 et 205).

τεθμός, dor. θεθμος, locr. τετθμος « loi », dérive de τίθημι intransitif « disposer, décider par voie légale » ; cf. gall. *deddf* (**dedmo-* < **dhedhmo-*) et Loth, *Rev. celt.*, XLV, p. 184.

κλαυθμός « pleur » de κλαίω « pleurer » ; μηνιθμός « ressentiment », de μηνίω « éprouver du ressentiment » ; ῥυθμός « cours régulier, mesure » de ῥέω « couler » s'im-

posent sans commentaire, sortant tous les trois de verbes neutres.

Les dérivés en -ηθμός (généralement sur verbes en -έω) offrent des emplois aussi significatifs. Dès Homère et plus largement par la suite, on y trouve des désignations de cris d'animaux, issues nécessairement de verbes intransitifs : κνυζηθμός « jappement » (κνυζέω) ; — μυκηθμός « mugissement » (μυκάομαι moyen !) ; — ὠρυθμός Théocr. « hurlement » (ὠρύω), etc. D'autres désignent des mouvements, mais le mouvement dont on est animé, non celui qu'on imprime à un objet : ὀρχηθμός « danse » se relie à ὀρχεῖσθαι « danser », non à ὀρχεῖν « mettre en agitation » ; — κινηθμός suppose également le moyen κινεῖσθαι, non l'actif κινεῖν, comme on voit chez Pindare, *Pyth.*, IV, 370 συνδρόμων κινηθμὸν ἀμαιμάκετον πετρᾶν « le mouvement effroyable dont sont animées les pierres qui se rejoignent ». Cette nuance intransitive-passive colore d'autres dérivés encore : κηληθμός n'est pas le charme qu'on exerce, mais celui dont on est doué, ou, si l'on préfère, le fait non de charmer, mais d'être charmeur : λ 334 = ν 2 κηληθμῷ δ' ἔσχοντο « ils subissaient l'envoûtement (qui émanait de la parole d'Ulysse) » ; — ἑλκηθμός est, non l'enlèvement pratiqué, mais l'enlèvement subi, le fait *d'être enlevé* : Z 465 πρίν γέ τι σῆς τε βοῆς σοῦ θ' ἑλκηθμοῖο πυθέσθαι « avant que je perçoive ton cri et *ton enlèvement* ». Homère pouvait encore employer l'abstrait avec une valeur nettement passive.

Les féminins — très rares — en -θμή ne diffèrent pas sous ce rapport des masculins en -θμός : dans στάθμη, on a le même élargissement que σταθμός, σταθερός (p. 200) ; au point de vue grec, c'est un dérivé en -θμη ; mais en fait il s'agit de στᾰ- intransitif + θ- ; — εἰσ-ίθμη « entrée » de **ei-*, cf. ἴθμα ci-dessous ; — δυθμή « coucher d'un astre », de δύω, δύομαι « s'enfoncer, se coucher (astre) ». — Dans les neutres en -θμα, on laissera de côté les formes dialectales où -θ- répond à une labiale radicale : arg. γραθμα (γράφω) ; éol. ὄθμα· ὄμμα Hes. (ὀπ-) ; στέθμα· στέμμα Hes. (στέφω). Il

ne reste que ἴθμα « démarche », cf. εἴσ-ιθμη ci-dessus et éventuellement v. sl. *idę* (p. 196) ; — ἆσθμα dont l'étymologie n'apparaît pas clairement, suppose un verbe intransitif du sens de « haleter, suffoquer ».

Avec -θρο- se constituent des adjectifs et des substantifs (listes chez Chantraine, *op. cit.*, p. 372 sq.). Parmi les adjectifs, ceux qui sont de formation claire se relient à des verbes intransitifs : σκυθρός « sombre » (*σκυδ-θρός, Schwyzer, *KZ.*, XXXVII, p. 149), cf. hom. σκύζομαι, σκυδμαίνω « s'irriter », lit. *skùsti* « se fatiguer », *skúnsti* « se plaindre », etc. ; — σκεθρός « exact » dépend, pour le sens intransitif comme pour la forme, de σχεθεῖν ; on doit probablement poser comme signification « se trouver en un certain état » (cf. σχῆμα « manière d'être ») en comparant skr. *satya-*, av. *haiθya-* « vrai », de *sant-*, av. *hant* « étant » ; — σαθρός « pourri » ne peut rien avoir de commun avec σήθω, διαττάω « tamiser » auxquels il est souvent comparé, mais suppose une racine *σα(θ)- « pourrir », avec le même élargissement que πύθω « pourrir » ; en tout cas l'adjectif est de sens passif ; — on ne dira rien de ἐχθρός « hostile », et βλωθρός « qui pousse haut », d'origine incertaine ; si βλωθρός répond à skr. *mūrdhan-* « tête », il ne contient pas -θρο-.

Dans les substantifs en -θρο-, masculins ou neutres, qui se sont largement développés, concurremment avec ceux en -τρο-, la valeur propre de -θ- se marque d'abord au fait que les verbes de base sont généralement intransitifs : ὄλεθρος « perte », de ὄλλυμι « aller à sa perte » ; — ῥέεθρον « cours d'un fleuve », de ῥέω « couler » ; — τέρθρον « extrémité, terme » de **ter-* « être en dehors, au-dessus », comme τέρμα ; — λύθρον « sang souillé, impureté », à considérer passivement (« chose souillée ») d'après lat. *lutum* « boue », qui est proprement un participe passif de *luō* (cf. *pol-luō*) « souiller » ; — βάθρον « base, degré », de βαίνω, cf. βαθμός ; — ὄρθρος « point du jour » est de dérivation incertaine, pouvant comme ὀρθός sortir de **werdh-* « se dresser « (cf. Boisacq) ; il confirmerait, s'il avait bien -θρο-, l'interpréta-

tion générale du type ; — βέρεθρον, ion.-att. βάραθρον, arcad. ζέρεθρον « gouffre où l'on jetait les criminels », proprement « lieu où l'on est englouti ». Avec élargissement *-*ē*-, hom. μέλπηθρον « amusement, jouet » (P 255 = Σ 179 κυσὶν μέλπηθρα γενέσθαι) rejoint μέλπομαι « chanter en dansant » (d'où « s'ébattre, s'amuser ») bien plutôt que μέλπω qui signifie seulement « chanter » ; — στέργηθρον trag. « moyen d'être aimé », sur lequel est fait μίσηθρον (Lucien) « moyen d'être haï ». Les féminins ioniens-attiques en -θρα sont aussi de caractère médio-passif, de par leur sens propre ou conformément au verbe dont ils dépendent : κρεμάθρα « corbeille suspendue », cf. κρεμάμαι ; — κολυμβήθρα « plongeoir », de κολυμβάω « faire un plongeon » ; — ἀλινδήθρα « piste où se roulent les chevaux », de ἀλίνδομαι « se rouler » ; — ἀποβάθρα « échelle d'embarquement », de ἀποβαίνω.

Les échanges fréquents entre -*r*- et -*l*- ont produit un petit groupe de noms en -θλο-, dont plusieurs obscurs : ἆθλον « lutte », θέμεθλα « fondation » n'ont pas d'étymologie ; — θύσθλα est généralement rapproché de θύω, mais ni le -σ- ni le sens ne le permettent ; on tirera plutôt θύσθλα de *θύρσθλα en comparant θύρσος ; le rapport entre *θύρσ-θλα et θύρσος sera celui de ἱμάσθλη « fouet » et ἱμάς « lanière » ; en effet le mot se rapporte chez Homère (Z 134) au culte de Dionysos et désigne des instruments rituels : θύσθλα χαμαὶ κατέχευαν « (les nourrices de Dionysos, précipitées par Lykoorgos du haut du Nyseion,) répandirent à terre leurs thyrses » (ou un objet semblable). — Par contre γενέθλη « descendance, naissance » (γίγνομαι) coïncide dans sa valeur avec les mots en -θρο- ; — ἐσθλός « bon, beau » s'y adjoint aussi comme adjectif de *qualité* apparenté à ἐύς (hitt. *aššu*- « bon »).

Ainsi toutes les formations nominales à -θ- du grec corroborent, par le témoignage des plus anciens exemples, ce qu'enseignaient les formations verbales à -θ-. Dès à présent la monogénèse de ces divers types devient probable ; on a affaire à un élément identique utilisé avec la

même valeur dans le nom et dans le verbe, et dont l'extension est due principalement à sa nature d'élargissement radical. Pour assurer cette constatation, on l'étendra à un autre type de dérivés : les formes nominales à **-dh-* du latin.

Prenons d'abord les substantifs en **-dhlom*, **-dhlā*, lat. *-bulum*, *-bula* ou par dissimilation *-brum*, *-bra* quand le radical contient *-l* (listes chez Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.*, p. 218-219). On remarquera, dans les neutres et féminins primaires, la forte proportion de radicaux intransitifs quand les dérivés reposent sur un thème verbal : *latibulum*, *latebra* « cachette » de *lateō* ; — *patibulum* de *pateō* ; — *pābulum* qui peut se rattacher à *pascor* aussi bien qu'à *pascō* ; — *stabulum* de *stō* ; — *uēnābulum* « épieu de chasse » de *uēnor* intransitif ; — *conciliābulum* « lieu où on *se* rassemble », de *concilior* ; — *fābula* de *fārī* ; — *lauābrum* « bassin pour *se* laver, baignoire » de *lauāre* réfléchi ; — *uolūtābrum* « bauge, lieu où l'animal *se* roule », de *uolūtārī* ; — *lūcubrum* (Isid. ; cf. Ernout-Meillet, s. v. *lucubrō*, p. 543) de *lūceō* ; — *palpebrae* de **palpere* intrans. (> *palpitāre*) ; — *uertebra* « jointure servant à tourner, vertèbre » de *uertō* absolu. C'est encore de **st(h)ā-* que proviennent en dehors du latin les seuls exemples italiques de la formation : o. staflatas « *stabulatae, statutae », umbr. *staflarem* « *stabularem », pel. *pri-stafalacirix* « *praestabulatrix, antistita », manifestant un accord qui se vérifiera par d'autres preuves.

Des neutres en *-bulum* viendraient les adjectifs en *-bilis* d'après M. Leumann, *Die lat. Adj. auf* -lis, 1917, p. 80 sq. et *Lat. Gramm.*, § 173, II D 2 b, p. 234. Cet auteur répartit les adjectifs en *-bilis* en deux groupes d'après leur sens :

a) Adjectifs « instrumentaux » du type de *exorābile carmen* « chant au moyen duquel on implore », obtenus par dérivation en *-i-* en partant d'un nom d'instrument en *-bulum* (*exorābulum*). Dérivation plausible, malgré la rareté des racines fournissant à la fois un neutre en *-bulum*

et un adjectif en *-bilis*. Le fait important est que l'adjectif, comme le neutre auquel il s'apparente, accuse la valeur foncière de *-*dh*-. Car cette catégorie se compose en grande partie de dérivés de verbes signifiant « pleurer » (*flēbilis, exorābilis, (e)lāmentābilis, exsecrābilis, lacrimābilis*), donc de verbes d'emploi absolu. D'autre part l'adjectif *stabilis*, à côté de *stabulum*, des formes italiques en *-stafl-* et grecques en σταθ- (p. 200) manifeste une fois de plus la liaison entre *-*dh*- et les racines intransitives. Il n'y a donc plus de raison d'expliquer artificiellement *stabilis* par **instabilis* « qui n'a pas de *stabulum* » (M. Leumann, *Adj. auf* -lis, p. 84) : l'adjectif se tire directement de la racine, et sans difficulté phonétique puisque gr. σταθερός, σταθμός, etc., ont également une voyelle radicale brève. En face de *stabilis*, on imaginerait un *σταθλός, comme (*no*)*bilis* et (ἐσ)θλός.

b) La seconde catégorie, de beaucoup la mieux fournie et la plus importante, comprend ceux des adjectifs en *-bilis* qui indiquent une aptitude passive, tels que *amābilis* « susceptible (ou digne) d'être aimé » ; il y entre quelques formes sur radical en *-b-* que l'haplologie a réduites à *-lis* : *habilis* de **habi-bilis* (cf. *habilis gladius* Enn.), *nūbilis, lābilis, sorbilis*. Cette catégorie — M. Leumann le reconnaît lui-même — se prête mal à l'interprétation par *-bulum* : ni pour le sens ni dans la ligne du développement historique, *-bilis* et *-bulum* ne se rejoignent. M. Leumann doit échafauder une double hypothèse : 1° toute la formation aurait eu un modèle unique : *gnōbilis* ; 2° ce *gnōbilis* serait tiré de *ignōbilis* qui, sortant à son tour d'un **gnōbulum* non attesté, signifierait « qui est sans marque de reconnaissance, non reconnaissable ». Démonstration bien artificielle. Ce n'est pas à l'intérieur du latin que peut être expliquée une diathèse dont tout nous montre qu'elle s'est fixée préhistoriquement. La notion de possibilité ou d'aptitude incluse dans les adjectifs en *-bilis* dépend en réalité du suffixe *-ilis* dans *agilis, docilis, facilis, fragilis* qui ont pu servir de modèle. Ce qui distingue en propre *-bilis* est l'aspect

passif de cette notion, aspect qui, on le voit maintenant, est inhérent au morphème *-*dh*- de valeur intransitive ou médio-passive. Ce n'est pas un accident si l'un des plus anciens exemples du type est *stabilis* « ferme, solide », dont la formation se relie et à lat. *stabulum* avec parenté italique et à gr. σταθ- (p. 193). Le suffixe n'y indique pas la « possibilité », ce qui donne à croire que cette nuance est relativement secondaire, quoique de date italique à en juger par u. façefele « facibile », purtifele « porricibilem » ; l'adjectif ne traduit pas une notion passive, mais seulement une référence au sujet. De ce sens encore moyen au sens nettement passif des autres exemples, la transition est fournie par *gnōbilis* « qui se reconnaît, qui peut être reconnu ». En effet, tant que *-*dh*- s'attache à une racine de sens absolu ou intransitif telle que **st(h)ā-*, sa valeur intrinsèque ne peut ressortir ; mais qu'on l'ajoute à une racine transitive comme **gnō-* et il se déterminera en indice de médio-passif. De là la différence qui sépare ἐσ-θλός de *nō-bilis*, le premier constitué sur racine intransitive, le second sur racine transitive. — On peut donc conclure, pour les adjectifs en *-bilis*, à une double origine : ceux qui marquent sous l'aspect actif un rapport avec un nom d'instrument sont probablement en relation avec les neutres en *-bulum* ; mais ceux qui expriment en diathèse passive une capacité, doivent avoir été constitués directement, soit sur racine déjà élargie par *-*dh*-, soit au moyen de **dh-el-*, **dh-l-*.

Hors du grec et du latin il reste peu de faits à considérer, surtout à cause de la confusion de **dh* avec **d*. Cependant *stabulum* a très vraisemblablement un corresdant dans v. h. a. *stal*, gén. *stalles* (**stađla-*). En slave, où *-*dhlo*- fournit des noms d'instrument comme -θρον en grec classique ou *-brum* en latin, les exemples attestés (Meillet-Vaillant, *Slave commun*[2], p. 356) ne retiennent plus la nuance spécifique de l'emploi ancien. Mais v. sl. *vedro* « beau temps » comme v. h. a. *wetar*, v. isl. *weđr* « Wetter » doit remonter à **we-dhro*- du thème déjà intran-

sitif **wē*- « souffler », v. sl. *vějati*, gr. ἄημι, etc. (cf. Brugmann, *Grdr.*, II, 1, § 268, p. 379).

*
* *

Le dernier objet que cette recherche atteint est indécis entre le nom et le verbe : c'est l'infinitif indo-iranien en *-*dhyāi* et l'infinitif grec en -σθαι. Il est amené ici par la succession des catégories où figure *-*dh*- et uniquement d'après ce critère formel. Le problème de ces infinitifs, inextricable dans chacune des langues en question, offre de meilleures chances de solution quand on le pose dans la préhistoire indo-européenne et qu'on le définit en fonction des constatations acquises. Mais d'abord, pour ne pas préjuger des rapports si débattus entre -σθαι et *-*dhyāi*, il convient de rechercher si, pris séparément, chacun de ces infinitifs porte bien les traits que l'emploi du morphème *-*dh*- devrait lui conférer.

Pour le grec, la question ne se pose pas. Il est clair qu'un infinitif médio-passif constitué à l'aide de *-*dh*- illustre au mieux la détermination de *-*dh*- comme suffixe d'état. La nature de l'infinitif et la fonction du suffixe s'éclairent réciproquement. — De son côté l'infinitif indo-iranien en *-*dhyāi* se caractérise aussi comme médio-passif, d'après la démonstration fournie dans nos *Infinitifs avestiques*, p. 75 sq. ; médio-passif par son sens dans le contexte ou en vertu de la diathèse normale de la racine dont il est issu. Cette caractéristique, que rien ne peut expliquer en védique ni en avestique, a l'apparence d'une fonction héritée et se lie nécessairement à l'élément notable du suffixe, -*dh*-.

Il y a donc accord entre la signification générale du morphème *-*dh*- et la valeur des infinitifs indo-iraniens en *-*dhyāi* ou des infinitifs grecs en -σθαι. Faut-il resserrer cette corrélation par un rapprochement entre -σθαι et *-*dhyāi*, et admettre comme indo-européenne la forme entière de l'infinitif médio-passif ? Beaucoup l'ont pensé

et ont cru le prouver, mais par une voie impraticable. Bartholomae (*Rh. M.*, XLV, p. 151 sq.) a émis le premier l'opinion (suivie par Brugmann, II, 1, p. 638 ; Brugmann-Thumb, *Gr. Gramm.*, p. 410 sq.) qu'on aurait affaire en indo-iranien et en grec à une formation composée : εἴδε-σθαι contiendrait un neutre *ϝειδες (cf. εἶδος) suivi d'un datif *θ-αι de *dhē- comme dans skr. *çrad-dh-é* ; puis l'infinitif aurait été analysé en εἴδε-σθαι (d'après εἴδε-ται) pour servir de modèle aux autres formes. Le sens médio-passif serait venu des désinences personnelles médio-passives à -θ-. Cette théorie subordonne les faits les mieux établis à une reconstruction chimérique. Elle a un fondement arbitraire dans les formes thématiques du type de εἴδε-σθαι ; on ne voit pas la moindre vraisemblance à l'idée que κεῖσθαι contiendrait un neutre en *-es-. Il est de plus gratuit d'imaginer que -σθαι ait acquis sa valeur médio-passive en grec même et par contact avec les formes personnelles de *pluriel* en -θ- du moyen. Dans εἴδεσθαι comme dans κεῖσθαι, on doit isoler -σθαι, non -θαι, et reporter à la langue commune le sens médio-passif de l'infinitif grec, puisque nous avons reconnu la même valeur à la formation indo-iranienne.

Cependant une équation *-dhyāi* = -σθαι est phonétiquement impossible, *-dhy- étant représenté en grec par -σσ- (*médhyos > μέσσος). En face de *-dhyāi, le grec aurait eu *-σσαι où la caractéristique essentielle du médio-passif, *-dh-, disparaissait. Nous supposerons donc que ce -θ- prégnant a été restauré d'après -σθε, -σθον où il était phonétique (cf. skr. *-dhve*, *-dhvam*). Il y a bien un rapport entre -σθε et -σθαι, mais tout autre que Bartholomae le supposait ; c'est le sentiment du médio-passif à mettre en évidence qui a maintenu contre l'évolution phonétique le phonème *-dh- lié au médio-passif. Ainsi les formes athématiques du type κεῖσθαι, δέχθαι deviennent régulières et sont rétablies dans leur priorité historique, d'après la similitude du développement indo-iranien. Nous avons observé (*Inf. avest.*, p. 71) que les infinitifs athéma

tiques de l'avestique (gāthique), tels que *būždyāi, vōizdyāi, mərəngəidyāi,* attestent un état plus ancien que le type uniformément thématique qui a prévalu en indien. Dans l'accord du grec et de l'avestique, ce trait est confirmé : de part et d'autre, le même élargissement adhère à un thème de même structure.

Quant à la finale, il serait tentant d'y reconnaître, dans les deux dialectes, la particule *-*ăi* dont nous avons parlé p. 130 sq. La simplicité de la reconstruction y gagnerait assurément. Mais il resterait alors à savoir ce que pourrait être le -*i*- qui sépare -*dh*- de -*āi*. On ne discerne ni pourquoi *-*dhai* ne serait pas la forme effective, ni ce que signifierait une finale *-*dhi* du thème. Extérieurement, il y aurait coïncidence avec la finale *-*dhi* d'impératif. Mais celle-ci est une particule ; d'ailleurs l'impératif en *-*dhi* n'a rien de médio-passif. On se jetterait donc dans de graves complications si l'on voulait pousser jusqu'à la finale la comparaison de ces infinitifs. Il sera préférable de considérer séparément la désinence grecque — que celle-ci soit ou non analogique des infinitifs en -χι étudiés p. 129 — et la désinence indo-iranienne, qui se présente comme le datif sg. d'un nom en *-*dhya*-. Cette dernière formation appartiendrait à la classe abondante et ancienne des adjectifs ou neutres en *-*yo*- de sens passif (gr. ἅγιος, skr. *védya*-, v. h. a. *gengi,* ou skr. *vācyam*, lat. *studium*, v. irl. *suide*), en sorte que la valeur de *-*dh*- renforcerait l'acception particulière du suffixe. Quoique le menu détail de cette histoire ne soit plus saisissable, il paraît assuré que, d'après l'indo-iranien et le grec, un nom verbal de valeur moyenne s'est constitué en indo-européen dialectal à l'aide de *-*dh*-. En ce sens et sous ces réserves, on pourra parler d'un infinitif moyen préhistorique.

*
* *

Par l'ensemble des faits passés en revue et comme en une chaîne continue de témoignages, se trouve définie une

formation en *-*dh*-, attachée à l'expression de l'état (généralement de l'état accompli), susceptible par là d'introduire une référence au sujet et ainsi une modalité moyenne ou passive. Sous cette considération, des faits au premier regard disparates se rejoignent, attestant une liaison intime entre verbe et nom, et révélant que ces morphèmes (suffixes ou élargissements) ont rempli une fonction précise et constante, dont ils restent le signe, après en avoir été l'instrument.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

La plus grande partie de cette étude était imprimée quand nous avons reçu en septembre 1935 l'ouvrage important de J. Kuryłowicz, *Études indo-européennes*, I. Il nous a été impossible d'en tenir compte, non seulement pour des raisons matérielles, mais parce qu'il y avait intérêt à maintenir l'indépendance de nos recherches respectives sur des thèmes qui sont en partie les mêmes.

Il nous plaît de relever entre maintes de nos analyses — dont le détail ne saurait être indiqué ici — des concordances qui semblent en garantir le bien-fondé. Mais l'objet de M. Kuryłowicz étant beaucoup plus large que le nôtre, son ouvrage est tout autrement orienté. La théorie de la racine et de ses modifications, par où se coordonne et se conclut le présent livre, n'a pas retenu particulièrement son attention. Il en résulte entre nous des divergences notables dans la définition des structures et dans le classement génétique des différents types nominaux. Nous tenons d'autant plus à souligner les mérites de l'œuvre neuve, riche et brillante que sont les *Études indo-européennes*.

* * *

Outre quelques astérisques à rétablir, on corrigera les fautes suivantes :

P. 2, l. 16 du bas, lire : appartenait.
P. 6, l. 2, lire : ἠκές.
P. 18, l. 21, lire : μῆχος.
P. 19, l. 12 du bas, lire : πέπειρα.
P. 36, l. 12, lire : donnent.
P. 74, l. 3 du bas, lire : ὄρνῐς.
P. 81, l. 4, lire : même.
P. 82, n. 2, lire : Lohmann.
P. 93, l. 5 du bas, lire : τρίχα.
P. 102, l. 14, lire : *bhūṣáṇi*.
P. 102, l. 15, lire : *tarīṣáṇi*.
P. 111, l. 21, lire : parallèlement.
P. 138, l. 9 du bas, lire : *oriundus*.
P. 150, l. 8 du bas, lire : *g'héi-m-, *g'hy-ém-.
P. 152, l. 2 du tableau, lire : *ə$_1$n-ék-.
P. 156, l. 7 et 8 du bas, lire : *ə$_1$eu-, *ə$_1$éu-bh-, *ə$_1$w-ébh-.
P. 160, n. 1, l. 3, lire : -ná$_1$-.
P. 183, l. 14 du bas, lire : χίμαρ-ος, -χείμερ-ος.
P. 190, l. 1, lire : relève.
P. 191, l. 2, lire : Y 143.

INDEX

Dans l'impossibilité de recueillir toutes les formes citées, nous avons fait choix de celles qui sont l'objet d'une remarque particulière ou qui permettent de retrouver facilement un type de formation.

HITTITE

SANSKRIT

IRANIEN

AVESTIQUE

TOKHARIEN

ARMÉNIEN

GREC

LATIN

UMBRIEN

SLAVE

BALTIQUE

LITUANIEN

VIEUX-PRUSSIEN

GERMANIQUE

GOTIQUE

VIEUX-HAUT-ALLEMAND

VIEIL-ISLANDAIS

CELTIQUE

GAULOIS

GALLOIS

IRLANDAIS

TABLE DES MATIÈRES

Joseph FLOCH, Maître-Imprimeur à Mayenne -12- 4 -1973- n° 4681